



**Recueil**  
**NOUVELLES**  
**&**  
**EXTRAITS**

**Fantastique - Aventure - SF**

**Bernard AFFLATET**



BERNARD AFFLATET

NOUVELLES  
&  
EXTRAITS

FANTASTIQUE - AVENTURE - SCIENCE-FICTION



Couverture / Photo : [Simon Marsault](#) on [Unsplash](#)

Graphisme : Bernard Afflatet

© Copyright 18-03-2012

Tous droits réservés à Bernard Afflatet.

### Présentation :

Vous trouverez dans ce recueil quelques nouvelles écrites par Bernard Afflatet. Certaines se terminent, d'autres sont les premiers chapitres de ses romans.

L'auteur est publié aux Éditions du 38 pour ses 5 premiers romans et en autoédition pour les 3 derniers.

**Bernard AFFLATET** vit dans le Gard. Fan de Barjavel, de Lovecraft et de Bordage, il enseigna les mathématiques, fut rédacteur dans un grand groupe de diffusion et d'édition de contenus Web et consultant européen du *PassivHaus Institut*. Il est actuellement directeur de l'école en ligne et en visioconférence *Baac to School*. Son premier roman, *Mitania*, réédité en 2017, a été traduit en norvégien sous le titre *Midtania*.



[www.bernardafflatet.com](http://www.bernardafflatet.com)

[www.editionsdu38.com](http://www.editionsdu38.com)



## CAMÉRA

« [...] Hier, comme à mon habitude, je suis rentré chez moi vers 18h. En général, après le boulot j'ai l'apparence d'un zombi. Mes neurones baignent au fond de ma boîte crânienne et mes membres fonctionnent par réflexe ; sans doute un reste d'activité de mon cerveau reptilien. Je suis enquêteur à la brigade criminelle de Lyon, et les affaires dont j'ai la charge mobilisent toute mon attention, jusqu'à la moindre particule d'énergie que mon corps peut fournir. C'est par conséquent plutôt vanné que je regagne à pied mes pénates dans le 8<sup>e</sup> arrondissement, non loin de l'hôtel de police. Bref ! [...]

Hier, donc, je n'ai pas immédiatement remarqué que quelque chose avait changé dans mon appartement. Ce n'est qu'après avoir ingurgité un quatrième café-cognac que ça m'a sauté aux yeux : les lieux étaient propres ! Tout était à sa place, si tant est que la multitude d'objets qui constituent mon fourbi habituel en ait eu une. Il faut préciser que je suis un expert en foutage de bordel. Que voulez-vous, j'aime m'étaler. Qu'il s'agisse des dossiers en cours que je ramène du bureau, de mes fringues ou des cartons d'une douzaine de pizzas, toutes ces choses sont là, dans mon antre, parsemées selon les lois de la pesanteur, c'est-à-dire posées à l'endroit même où je les ai jetées... [...]

Sauf hier, justement. Mon antre avait l'allure d'un palace. Briqué comme un sou neuf, le salon m'a soudain paru immense. Et que dire de la salle de bain et de la chambre : plus propres que des salles d'opération... Quant aux toilettes, j'aurais pu y manger !

Conscient qu'un tel événement ne pouvait être dû qu'à une intervention extérieure, j'ai commencé par me servir un cinquième café-cognac. Non ! Il ne pouvait pas s'agir de mon ancienne femme de ménage. À 85 ans, Louise a mérité de profiter de sa retraite après six décennies de bons et loyaux services, dont une aux miens. Qui alors ? Stéphanie ? Sûrement pas... Mon ex ne me parle plus depuis notre divorce en '98. Elle n'allait pas soudain revenir chez moi vingt ans plus tard. Encore moins pour nettoyer l'appartement dans le plus grand secret...

Mais alors, qui ?

Le cinquième café-cognac ne m'ayant pas apporté de réponse, j'ai décidé de m'en servir un sixième, plus « cognac » que « café ». Serait-ce la grâce divine ou l'effet de l'alcool, mais l'idée de consulter l'enregistrement vidéo de ma caméra de surveillance m'est enfin venue à l'esprit. Il faut dire que depuis deux ans que celle-ci est installée, je n'ai jamais eu besoin de procéder au moindre visionnage. Pas de cambriolage, pas d'incident suspect... Ma vie intime, fluide et monotone, poursuit son cours impassible au quotidien sans charrier de quelconques nouveautés. Poétique n'est-ce pas ?!

Une fois installé devant mon ordinateur – dont l'écran vierge de tous postillons m'a paru diffuser un éclat séréphique – j'ai pu accéder sans mal aux enregistrements. Il faut dire que j'utilise toujours le même mot de passe : fanny, le surnom de mon ex. [...]

Le dossier contenait plus de cinq-cent-mille enregistrements ! La caméra se déclenchant au moindre mouvement, mais ne filmant que sur des laps de temps de 15 secondes, chacune de mes allées et venues dans le salon avaient été capturées. Sur tous ces films, un seul individu : moi. Moi circulant dans la pièce pendant mes trois ou quatre heures de présence journalière. Moi à poil sortant de la salle de bain, moi vautre sur le canapé avec une tranche de pizza... moi, partout, tout le temps. Partout, sauf sur les enregistrements du jour, ceux qui s'étaient déclenchés aux alentours de 7h, juste après mon départ au boulot, ceux-là mêmes qui devaient révéler l'identité du mystérieux quidam.

*Malheureusement, j'ai eu beau scruter l'écran, la caméra n'avait rien filmé ! Pourtant, quelqu'un avait assurément déclenché ces enregistrements. Quelqu'un ou... quelque chose. Quelque chose, mais quoi ? L'énigmatique maniaque de la propreté resterait donc à jamais un mystère... C'était sans compter sur mon instinct de fin limier. Ah ! Rira bien qui rira le dernier !*

*Au diable la technologie ! Je me suis servi un énième café-cognac, sans café cette fois, et me suis installé dans le canapé pour mettre au point une stratégie. J'ai finalement décidé de jeter le cadavre de la bouteille d'alcool sur le sol, de mettre en vrac les journaux sur la table basse, d'envoyer valser la télécommande de la télé sous le canapé et de partir cuver dans un coin du salon où je me suis installé dans l'idée d'y passer la nuit sans bouger. Au creux d'un angle mort, hors du champ de la caméra, j'ai patiemment attendu le lever du jour en consultant l'heure affichée sur la minuterie du four. Ma tête tournait encore un peu et tout mon corps me faisait mal. Les membres ankylosés par une position inconfortable, j'ai espéré ne pas avoir supporté cette situation toute la nuit pour rien. Je n'ai pas été déçu !*

*À 7h06 exactement, la petite lumière rouge de la caméra s'est allumée. L'appareil venait de se déclencher. J'ai écarquillé les yeux pour mieux voir dans la pénombre.*

*Et là... Là, je n'ai rien vu, ou plutôt je n'ai vu « personne », car je LES ai vus ! Je vous assure que je les ai vus... La bouteille de cognac s'est soulevée du sol et est partie se ranger sous l'évier. La télécommande est sortie de sous le canapé et a regagné sa place sur la table basse où les journaux se remettaient en ordre comme par enchantement... J'ai vu ces choses s'animer. Il faisait noir, mais pas assez pour que je ne puisse en être sûr.*

*Je les ai vus, vous dis-je, je les ai vus... [...] »*

Dossier N°58-A-72

Document vidéo, caméra 4, salle de l'aile nord.

Entretien réalisé par : *Docteur A. Bernard*

Date : *vendredi 5 janvier 2018 à 20h15*

Clinique psychiatrique de Lyon Lumière – Meyzieu

Avis provisoire : *le patient souffre visiblement d'un burn-out en phase critique. À surveiller...*



## CHRONIQUES AMASIENNES

### Chapitre I - Le grand Dôme Central

*Wooov, wooov... wooov, wooov, wooov...*

Le bruit de fond était presque imperceptible. Brad Bury ne parvenait pas encore à discerner s'il venait de l'extérieur ou de l'intérieur de son corps.

*Wooov, wooov, wooovvv...*

Pour l'heure, l'ouïe était le seul sens auquel Brad eût accès. La conscience en sommeil, il se laissait bercer par le vrombissement d'une hypothétique machine.

*Wooov, wooov...*

L'odeur de beurre fondu et de lait alerta son odorat. Une seconde perception sensorielle se mettait en branle. Un enfant évoluait dans l'esprit de Brad, se glissait derrière le chambranle d'une porte et exposait un œil à l'alcôve secrète d'une cuisine. Le dos d'une femme penchée sur un appareil de cuisson lui cachait l'intimité d'un tour de prestidigitateur dont il connaissait par cœur le dénouement. Des flacons et autres vestiges d'ingrédients trônant sur la table de la cuisine naissaient les effluves doucereux qui troublaient tant sa gourmandise.

*Wooov...*

Le bourdonnement sourdait maintenant de la hotte aspirante de la cuisine. Des pancakes ! se réjouit l'enfant. L'odeur de ces petites galettes le faisait saliver jusque dans ses songes. La mère de Brad se retourna, lui présenta une cuillère tout en posant sur la table un pot de miel et une assiette chargée de rouelles moelleuses et dorées.

L'image du gamin se dissipa tandis que l'homme peu à peu s'éveillait, procédant en lui-même à un étrange sacrifice humain ; son propre infanticide. Soudain, il se sentit décoller du sol et s'asseoir dans le vide avant d'atteindre sa chaise. En douceur, il se mit à glisser lentement vers la table de la cuisine. S'inclinant malgré lui vers l'arrière, son corps gardait la position assise tout en cédant à l'équilibre des forces. C'est suspendu dans un hamac d'apesanteur que Brad atteint l'assiette tant convoitée. Mais il eut beau se trouver à quelques centimètres de son petit déjeuner, impossible pour lui de mettre la main sur une seule petite crêpe. Il ne parvenait pas à relever la tête et scruter le dessus de la table, pas plus qu'il n'arrivait à soulever son bras d'un pouce. Il restait désespérément prisonnier de son carcan invisible, empoigné par cette étrange flottaison, happé par l'apesanteur...

— ? Но́сѣма миβiôhedz miæ...

Madame Bury venait de tourner la tête et s'adressait à son fils d'une voix insolite...

— ! Āöçöã ~ÿβÿöhâð ~šÿð ĵ... ĵfçÐçã ~ýβýçÐªpq ~šÿŽ...

Elle prononçait des mots incompréhensibles, une succession de gargouillis tous plus abominables les uns que les autres. Le visage de cette chose devenait inquiétant, presque menaçant. *Ce n'est plus ma mère !* Brad commença à ressentir les effets d'une peur extrême l'envahir. Il voulait tordre le cou à cette chimère alors que ses bras récalcitrants demeuraient plaqués sur son buste et le long de ses hanches.

— ĵСѣ мѡæня сѣÿñиñь... ты меня слышишь?

Brad se mit à gémir. Il sentit monter en lui un relent de bile. Sa gorge allait bientôt déverser le fiel que ses membres ne parvenaient pas à jeter sur cette créature. La face violacée ouvrit subitement une gueule noirâtre et tendit la mâchoire vers le visage de Brad.

— ĵ Lõ õlÈ ĵ Lõ õÿÈ, lõ cõmprÈndÈ ?

La voix semblait avoir pris possession de sa boîte crânienne. Brad refoula un hurlement alors que ses paupières laissaient un rai de lumière agresser ses pupilles. L'angoisse l'arracha de son sommeil. Ses yeux se plissèrent

instinctivement. Il eut le temps d'apercevoir une forme concave vert d'eau tapisser son champ de vision, puis l'ombre anormale d'un être en contre-jour se pencher au-dessus de lui avant que tous ensemble ils s'évanouissent.

L'ambiance était tendue à Sol-Phasis. En cette fin d'après-midi automnal, le Congrès annuel se tenait comme d'habitude dans la salle du grand Dôme Central. Non pas qu'il fût au centre de la ville – bien qu'il n'en soit qu'à dix minutes de marche – mais du fait de représenter le pôle fondateur de toute la société phasienne. Le Commandeur venait de prendre place au-devant de la scène, faisant face à un public d'une centaine de milliers d'individus. Il amorça sa harangue immédiatement, sans se préoccuper des huées qui s'infiltraient péniblement à l'intérieur du dôme.

*Woov, woov, woovvv...*

Au-dehors, la foule exprimait tout haut les messages de réprobation auxquels les spectateurs installés sous le dôme n'osaient même pas songer de peur que leurs pensées ne transpirent dans leur expression. Dans l'immense salle sombre, où les pièges à son ne laissaient qu'un léger vrombissement témoigner du désordre qui régnait à l'extérieur, chaque visage était scruté par les Hyalino-Vigies sociales, yeux inapparents, armada de points minuscules dissimulés dans chaque recoin du dôme. Les nano-caméras stockaient leurs données à longueur de journée dans les cuves du Grand Répertoire Universel. Là, barbotant sous le coagulum des gels particuliers, ronronnaient les résultats de leurs rondes routinières. Les guetteurs n'avaient qu'à décristalliser les images vitrifiées et signalées suspectes par les H-V. En cas d'alerte, ils lançaient la procédure d'intervention des forces de l'ordre et la Cerbérienne se rendait sur site. Le plus souvent, ils tuaient le temps devant la chaîne d'info ou dérangeaient les particules de poussière sommeillant dans les interstices du GRU.

La population se montrait plus que sage depuis la création de Sol-Phasis. Or, aujourd'hui, les guetteurs étaient sur le qui-vive. La révolte avait éclaté d'un seul coup, surgissant de la foule pourtant calme lors de son affluence et durant l'inauguration du Congrès. En un instant, les premiers éclats de voix avaient rugi, aussitôt suivis par l'ensemble de ce que l'on se devait d'appeler des manifestants. À vrai dire, quelques années auparavant les hyalino-vigies avait perturbé la quiétude des guetteurs en pointant les zones populaires de Sol-Phasis. Les agents de la Cerbérienne s'étaient rendus en périphérie, au nord-est de la ville dans les quartiers de l'Essaim, mais n'avaient relevé que des profils apaisés, auteurs d'infractions anecdotiques : agitation, comportement inadéquat, crise de nerfs, insultes mineures... Si l'événement, aussi exceptionnel soit-il, avait semé le trouble dans les rangs du gouvernement, il ne laissait rien soupçonner de bien inquiétant.

Sans égard pour la tranquillité d'esprit des dirigeants, l'incident s'était reproduit à plusieurs reprises au cours des derniers mois, créant un tumulte sans précédent dans l'histoire de Sol-Phasis. Les affaires d'abord classées, avaient été rouvertes, suite à une sous-alerte de H-V. L'analyse des bandes-son soulignait une récurrence de termes. Les mots « virus » et « deimonite » revenaient trop souvent dans les échanges verbaux pour qu'il s'agisse d'une coïncidence. Le Comité de recherches scientifiques s'était penché sur le problème, sans apporter de réponse satisfaisante à ce jour. En s'amassant sur la place du grand Dôme Central, les agitateurs souhaitaient sans doute obtenir un éclaircissement de ce qui devenait de jour en jour leur préoccupation principale.

Dès les premiers mots du Commandeur, le public n'entendit plus que sa voix. Le discours emplît la calotte de la salle tout entière.

— ... depuis plus de quatre milliards et demi d'années. Cette planète, mes chers amis, n'avait pourtant pas livré tous ses secrets comme vous pourrez bientôt le constater. Mais avant de poursuivre cette présentation qui, assurément, va devenir l'un des événements majeurs de notre histoire, je voudrais remercier le Professeur Curbn et son assistante Miss Pa-Hinn, ainsi que toute l'équipe de...

Nous y voilà ! se dit Gotty Zè-Henn. Le chercheur d'une cinquantaine d'années observait les sourires apprêtés des personnalités du premier rang. Ramassis d'hypocrites, marmonna-t-il. Les invités prestigieux se partageaient les places d'honneur et espéraient secrètement que le Commandeur citerait leur nom.

Qae avait fait pression sur le Conseil pour que Gotty fasse partie des invités et, s'il avait obtenu gain de cause, le chercheur devait se contenter d'une place au quatrième rang, tribunes ouest, dans les gradins affectés à l'Essaim. Peu m'importe, songeait-il, d'ici je me sens à ma place, au milieu du peuple, kyriel parmi les kyriels. Au plus près des parois du grand Dôme, on entend mieux la foule qui gronde.

— ... et notre éminente spécialiste, la Professeure Wi-Lorf.

Le Commandeur s'inclina en direction du premier rang. Qae Wi-Lorf pencha légèrement la tête en signe de remerciement. Du haut de sa tribune, Gotty Zë-Henn lorgnait attentivement sa réaction. Il glissa une main dans sa poche tout en scrutant la scène. À cet instant, seul un observateur avisé aurait pu noter la légère crispation de sa mâchoire, si bien que même la hyalino-vigie postée au-dessus de lui resta de marbre.

Sans Qae, le chercheur n'aurait jamais pu assister à la conférence. Elle s'était battue pour convaincre le Conseil de l'honnêteté de son collaborateur. La professeure savait Gotty quelquefois provocateur – certes un peu trop à son goût ces derniers mois –, mais le travail acharné fourni durant près de vingt-cinq ans à ses côtés méritait le respect. À vrai dire, Gotty avait dépassé les bornes. Du haut de ses deux mètres vingt, il avait critiqué ouvertement le Commandeur et son gouvernement lors de la dernière assemblée générale du Comité de recherches. Avait-on présumé du confinement des informations au sein de l'équipe de chercheurs ? Toujours est-il que les mots de Gotty Zë-Henn étaient parvenus aux ouïes d'un émissaire du gouvernement qui en avait informé le Parti. Le Commandeur Aru n'avait pas apprécié. Il souhaitait que Gotty fût purement et simplement limogé, passant outre l'étude de son cas par le Conseil. L'ancien membre de l'Élite avait donc rejoint l'Essaim ; la caste des kyriels. Plus personne ne s'était soucié de son existence. Grâce à Qae, pensa le chercheur, je suis dans ces gradins pour les mêmes raisons que tous ces braves gens.

— ... en référence aux récents travaux des archéologues, les limites de notre espèce ont été considérablement repoussées dans le temps. Souvenons-nous de l'excitation de nos concitoyens, et en particulier de la communauté scientifique, lorsque les éboulements de l'an dernier ont exhumé l'hominoïde. Souvenons-nous de la stupeur qui nous saisit alors, quand les premières conjectures annoncèrent, lors de ce même Congrès, que notre plus lointain ancêtre avait foulé le sol de cette planète il y a au moins huit millions d'années ! Nous pouvons vous révéler dès à présent que ce chiffre, déjà spectaculaire, n'est en rien comparable avec la récente découverte de l'équipe du professeur Curbn...

Wiā-Ast Aru ne cachait pas son enthousiasme. Il espérait que la ferveur de son discours enflammerait la foule en éteignant sa révolte. Le Commandeur savait l'importance et l'enjeu du moment. Il savourait déjà la formidable euphorie qui suivrait son allocution ; les applaudissements, les bravos retentissants que la chaîne d'info ne tarderait pas à relayer... Autant de signes qui redoreraient son blason et relanceraient le culte du Grand Chaov. Les mécontents seraient aussitôt muselés par l'opinion publique qui se rallierait quelque temps à son image et se laisserait bercer par les ronrons de la médiassphère. Un temps suffisant pour que son gouvernement, sous l'égide du CS, étouffe dans l'œuf cette hérésie qui n'avait que trop duré.

— ... qui a analysé les ossements de l'hominidé, le Commandeur laissa planer sa dernière syllabe, dans des couches de sédiments certifiées par cette même équipe comme datant de deux cents millions d'années !

Wiā-Ast Aru agita ses mains potelées pour calmer les caquètements de la foule et ménager son influence magnétique.

— Et d'ici quelques instants, mes amis, cette paroi derrière moi va s'ouvrir. Alors, vous pourrez le voir, vous pourrez constater l'impensable. Deux cents millions d'années mes chers concitoyens ! Ensemble, nous allons contempler notre passé pour mieux affronter l'avenir. La voix du Commandeur allait crescendo. Tous ensemble, guidés par le Clergé Scientifique et notre bien aimé le cardinal Dia Pra-Host ici présent, tous ensemble unis par le culte du Chaos-Vide, tous liés et protégés par les fondements du Parti, nous toucherons du doigt le mystère enivrant de la création de notre peuple ! Wiā-Ast Aru s'époumonait. D'ici quelques instants, disais-je, se dressera devant vous un spécimen unique, un fossile vivant : notre ancêtre commun !

Gotty Zë-Henn sursauta sous les clameurs de la foule. Le Commandeur secouait sa lourde tête en souriant, visiblement satisfait de son effet de surprise. Le cardinal Dia Pra-Host, peut-être par mimétisme, opinait du chef en savourant les applaudissements qui ne pouvaient manquer de s'adresser en partie à lui.

L'ancien chercheur n'avait rien écouté de l'allocution. Il sortit sa main de son gousset et se leva, puis traversa l'allée menant des gradins à l'arrière-salle. Sous les yeux d'une myriade de hyalino-vigies qu'il savait disséminées tout le long de son trajet, Gotty présenta son meilleur profil, une incarnation de la sobriété travaillée durant des mois.

Le brouhaha ne s'estompa que lorsqu'il atteignit le sas des toilettes. Du coin de l'œil, il nota la présence d'une ombre qui s'avavançait dans l'encadrement en arc de cercle donnant sur la salle principale ; la gracieuse silhouette

de la professeure Wi-Lorf. Comme prévu, elle lui emboîtait le pas. Pourvu qu'elle ne soit pas en retard, pensa Gotty.

Des frissons parcoururent l'épaule de Brad Bury. Il sentit son bras droit se réveiller, suivi du haut de ses cuisses, ainsi qu'une chose qui secouait énergiquement son torse. Une chose qui le palpait, le massait, lui pétrissait la clavicule jusqu'au cartilage. *Des doigts !* Brad sursauta. Sa vision de cauchemar lui revint brusquement. Il se mit à gigoter. La terreur n'est pas le plus agréable des réveils, mais elle poussa Brad à forcer sur ses paupières et à les entrebâiller.

— Ćen l'đntđn ? Ćen lđ cđntprđn... On l'entend ? Oui ! On le comprend !

Une curieuse créature se tenait près de lui. Instinctivement, Brad se redressa et tendit l'avant-bras pour tenter de la tenir à distance. Son teint diaphane laissait entrevoir le treillis de veines indigo parcourant son crâne glabre et sa face, du même vert amande que ses yeux, dont le relief nasal se résumait à un léger renflement percé d'une paire de trous minuscules. Son corps exhalait une subtile odeur de blinis. Cependant, ce ne furent ni l'étrange pigmentation de cet être ni la révélation de l'origine des effluves de pancake qui interloquèrent tout de suite Brad Bury, mais l'absence d'appendices au niveau des tempes.

— Et en plus elle n'a pas d'oreilles ! s'exclama-t-il en accentuant son mouvement de recul.

La créature se tapota l'avant-bras. Au même moment, Brad sentit une légère décharge lui traverser l'occiput, ce qui l'obligea à courber la tête. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il n'était pas allongé sur un lit ou entre les bras d'un fauteuil. De toute évidence, il ne reposait sur rien et était nu comme un vers. En tentant de masquer son intimité il eut le temps de distinguer entre ses jambes un sol vert d'eau – prolongement d'une paroi semi-sphérique ton sur ton – avant de se retrouver à la verticale comme par enchantement.

— On ne va pas crier. On se sent en sécurité maintenant ?

Brad n'en croyait pas ses yeux. Une main en avant, l'autre sur son bas-ventre, il essayait d'éloigner sa vision pâtissière. Celle-ci ne semblait pourtant perturbée ni par son attitude ni par sa nudité. Elle tournait constamment la tête vers une zone de la pièce et paraissait passablement inquiète. Après s'être avancée à pas feutrés, elle posa la main sur la surface curviligne.

— On s'en va, on ne traîne pas ici. On l'en prie ! Il faut suivre la professeure, vite !

Un bout de paroi venait de se découper comme par magie et une arche occupait désormais un côté de la voute de jade.

Encore sous le choc, Brad Bury tentait de reprendre ses esprits, tout en observant la pièce et l'étrange énergumène qui s'agitait de plus en plus. *C'est visiblement une femelle.* Honteux, il s'en voulut d'avoir eu recours à un terme aussi dépréciatif. Si cet être possédait une carnation verdâtre, hâve et translucide, un crâne dépourvu de chevelure, un nez de couleuvre et que ses pavillons auditifs se limitaient à deux orifices auriculaires en forme d'œillet – une boutonnière de chair, un mini donut, songea Bury dont la frustration onirique persistait – elle n'en était pas moins d'aspect humain.

— On quitte les lieux, vite, on se dépêche ! On suit bon train, il faut se hâter.

— Mais qui êtes-vous ? Bon sang ! Qu'est-ce que je fais ici ? Où sommes-nou...

La chimère lui mit un doigt sur la bouche. Elle resta muette et poussa Brad vers l'ouverture tout en inspectant les parages. Il eut la sensation étrange de flotter, comme si son corps se cramponnait au monde des rêves. Ils se retrouvèrent dans l'obscurité hésitante d'un interminable couloir tubulaire, où le sol aplani accrochait quelques points luminescents disséminés dans la paroi. Une ambiance jaune de chrome se hasardait courageusement à conquérir l'espace sans y parvenir, comme un champ de mimosas impatient d'éclore à l'approche de l'aube.

— Chut ! Silence maintenant. On ne pose pas de questions et on ne rêve pas ! Plus tard tout ça. On n'a pas le temps pour des explications. On doit fuir, on croit la professeure. On fuit et après on répondra à toutes les questions que l'on veut. Mais si l'on reste ici, on va finir cobaye, ou mascotte promotionnelle du Parti, ou spécimen de la réserve paléo...

L'ouverture se referma. Brad marqua un temps d'arrêt. *Je ne me souviens de rien. Absolument rien.* D'où venait-il ? Que faisait-il là ? Était-ce un centre hospitalier, une clinique ? *Plus j'y pense et plus je me dis que s'il s'agit d'un hôpital, c'est certainement un asile !* Brad fouilla sa mémoire. À part son nom, ses réflexes et ses sensations, il n'avait conservé aucun souvenir de son passé, de sa vie d'avant. *D'avant quoi d'ailleurs ? Suis-je*

*un accidenté ou ai-je contracté une maladie rare ? Non, dans le premier cas j'aurais des séquelles, des cicatrices ou des bandages et dans le second on ne me baladerait pas dans les couloirs de l'établissement. Suis-je un... espion ?* Cette idée lui plut. Toutefois, il se raisonna. *Impossible, il y aurait des gardes... à moins qu'elle ne les ait neutralisés. Dans ce cas où sont-ils ?* La créature se mit à courir en lui faisant signe de la suivre. *J'ignore si j'aimais l'action dans mon ancienne vie, mais si tel était le cas je suis servi ! Aventurier ? Pourquoi pas ?* Peu importe, il n'avait aucune envie de finir « spécimen » de quelque « réserve » que ce soit ! Brad Bury décida de garder ses questions pour plus tard et emboîta le pas de sa libératrice autoproclamée.

Ils longèrent le couloir sur une centaine de mètres avant de déboucher sur un croisement. Sans hésiter, la créature s'engagea dans le cinquième conduit du carrefour. Le sol s'inclinait légèrement, ce qui leur permit d'accélérer le pas. Brad sentit ses jambes flageoler. *À peine sorti de mon sommeil et me voilà dans le plus simple appareil en train de crapahuter au cœur d'un tube noir fluo en compagnie d'un... spectre sans oreilles qui dégage une odeur de pancake ! Je dois encore rêver... Oui, sûrement.* Il observa l'humanoïde qui courait sous ses yeux. Elle doit avoir une quarantaine d'années, jugea Brad, moins de cinquante en tout cas. Pas très grande, un mètre soixante, maximum. Menue et élancée, elle se déplaçait avec beaucoup de grâce, dans une combinaison ajustée qui moulait son corps athlétique des pieds à l'arrière de la tête. Un col rigide, couleur rouille-orangé comme le reste de la tenue, semblait soutenir sa boîte crânienne. Dans cette pénombre et vu sous cet angle, se surprit à penser Brad qui tentait tant bien que mal de reprendre ses esprits, je pourrais me croire en pleine course de demi-fond, emboîtant le pas à une athlète. Et j'ai une forme olympique, une légèreté inhabituelle, pensa-t-il en se rapprochant de la joggeuse. *À mon réveil, je me suis laissé emporter par la peur. Mon cauchemar doit y être pour quelque chose. Je dois me ressaisir et m'efforcer de comprendre ce que me veut cette « personne ». Après tout, elle n'est pas si étrange. Utilisons le principe de simplicité. Ockham ne me contredira pas si je m'en tiens à l'hypothèse la plus simple : cette femme a juste un problème de santé ou une anomalie physique. Elle s'affole pour une raison valable, peut-être un incendie, un danger quelconque qu'elle n'a pas le temps de m'expliquer et nous courons nous mettre à l'abri... tiens, voilà !* Il distingua une lueur blanchâtre au bout du couloir. Sans doute la sortie, se dit-il.

Alors qu'ils étaient à mi-parcours, il manqua de s'écrouler sur sa guide. Celle-ci venait de stopper net leur course et posait une main sur la paroi. Une niche pas plus grosse qu'un tiroir s'ouvrit, laissant apparaître un casier duquel la créature sortit un objet à la dérobée. Puis, elle reprit sa galopade tout en lui tendant la chose. C'était une longue et mince sacoche à fond rigide en forme de S, du même ton rouille que la tenue de la créature.

— Pour dehors, on devra s'en servir. À l'extérieur, il fait froid. Très froid. Surtout, on a du mal à respirer. Ceci ne suffit pas.

Elle désigna l'arête de son nez. Brad palpa machinalement le sien et sentit une fine ellipse rigide sous sa peau.

— Parfois, si l'on n'est pas équipé, on peut y laisser la vie. Alors on a dû opérer pour fixer un support. Ça servira pour mieux capter l'oxygène... On y est presque !

Après quelques mots d'explication pour le moins embrouillés, Brad cru comprendre que la prétendue professeure avait elle-même subi cette opération avant de s'engager un an auparavant dans une expédition en dehors de la ville. Sans « cela », elle se serait étouffée et n'aurait pas survécu. L'homme, interloqué, talonna la créature. Il ignorait toujours le but de leur course, mais pour l'heure cette « femme » exprimait le désir de le protéger. *Autant lui coller au train !*

Le bout du tunnel ne donnait pas sur l'extérieur, mais dans un hall amplement éclairé. La zone circulaire, chapeauté d'un vaste dôme opalin de même facture que la salle de réveil, inspira à Brad la vision d'un immense igloo. Au centre, une coupole plus petite semblait délimiter une sorte de couloir orbiculaire avec le reste de l'édifice. Sur le pourtour, une collection d'ouvertures criblait la paroi. L'être s'avança vers l'une d'elle et entraîna Brad par la main jusqu'à ce qu'il prenne place à l'intérieur. L'alcôve ivoire était perforée de centaines de boursoufflures minuscules qui lui donnaient l'aspect grêlé d'une peau de lézard albinos.

— On pose sa main là, sur le côté du mobil, ordonna-t-elle. On la pose et on se détend pour pouvoir partir. Après, dehors, on pense à ouvrir la poche dorsale. Il ne faut pas se poser de...

— Partir ? Où voulez-vous que je parte ? Et qu'est-ce que c'est que...

La créature musela Brad d'une main. *Ok, pas trop de questions mais tout de même !*

— Enfin, cet engin... J'ai l'impression d'être dans le ventre d'un Dalek ! s'exclama Brad en visualisant l'un des ennemis juré du Docteur, son personnage de série télé préféré.

Par la même occasion, il se rendit compte du retour progressif de sa mémoire. Il se revit adolescent, quelque part dans une région qu'il identifiait comme étant l'Illinois, sans savoir ce que ce mot pouvait bien signifier. Assis devant un écran incurvé panoramique, il visionnait un vieil épisode du XXI<sup>e</sup> siècle.

— Doctor Who<sup>1</sup>... bredouilla-t-il.

— On ne demande pas « qui » ou « quoi » ! s'impatienta la créature tout en lui enfilant un fin bracelet autour du poignet. On pose la main, là, sur l'écusson. On se concentre, sinon on court à la catastrophe.

Brad mit une paume sur la petite excavation légèrement plus claire que le reste de l'habitacle. Il observa la paroi qui commençait à devenir floue tout en pressant la sacoche sur son anatomie de l'autre main. En tournant la tête vers le hall, il se rendit compte que l'image de l'impatiente se fanait progressivement.

— On peut la retirer maintenant. Et l'on se sert de la poche dorsale si l'on se sent mal. Ce ne sera pas long. On va être téléporté par le mobil. On attend, sans s'aventurer, on...

Les mots de la créature tournoyaient maintenant dans la tête de Brad. L'humanoïde n'était plus qu'une illusion, un mirage qui s'évanouissait devant ses yeux.

— On a ré... si... est sauvé. Pas... panique... attend... là-bas... on attend...

Brad ne comprit rien à ce qu'elle dit ni à ce qui lui arrivait. L'ambiance à l'intérieur de la cabine devint subitement humide, tandis que les couleurs du prisme se confondaient en un blanc radieux.

L'instant d'après, il se retrouva face à un spectacle hallucinant. Entourée de rochers blanchis par une fine couche de neige, la cabine se nichait à l'intérieur d'une grotte ouverte sur un sentier surplombant une vallée gigantesque. Elle renonçait aux derniers rayons du soleil qui s'accrochaient à la cime des crêtes environnantes. Un panorama aux dimensions incommensurables.

Une vive sensation de froid l'envahit, comme si des millions d'épingles lui perforaient l'épiderme.

— C'est à couper le souffle !...

Ce furent les dernières paroles de Brad avant qu'il ne s'affaisse.

## *Chapitre II - Ersatz-14 & Ersatz-17*

Gotty Zë-Henn se retenait de faire les cent pas tandis qu'Ersatz-14, la quatorzième copie biographique de la professeure, simulait une sortie des toilettes pour dames. Lorsque Qae Wi-Lorf, impassible bien qu'hors d'haleine, fit son entrée dans le lieu d'aisances, six minutes s'étaient écoulées depuis que Gotty avait quitté les tribunes. Il réprima un reproche du mieux qu'il put.

— J'ai failli attendre. Aussi sec, l'ancien chercheur sortit de sa poche une large bague qu'il enfila à son pouce et qu'il manipula du bout de l'index. Ersatz-14 disparut dans un sifflement encore plus court qu'imperceptible. Heureusement, pour l'instant personne n'a eu de besoin pressant ! Comment cela s'est-il passé ?

— Pas de blasphème ! On pourrait entendre. Deux minutes de retard, on a eu du mal à décoder son langage.

Qae Wi-Lorf chuchotait tout en regardant son reflet dans l'un des nombreux miroirs-hayons – des poternes glacées, ouvertes en l'absence d'utilisateurs des toilettes – disposés sur le pourtour de la pièce. Son image dans le miroir semblait une miniature à côté de l'imposante stature de l'ancien chercheur. Deux mètres vingt, cent dix kilos, un faciès de catcheur, une démarche lourde et des mains massives et larges comme des chisteras, le quinquagénaire donnait l'impression d'être indestructible. Elle, menue, à peine un mètre soixante, légère comme une plume, ses quarante quatre ans avaient préservé son allure d'adolescente et tout son être évoquait la fragilité. Elle frotta ses pommettes et sa nuque pour activer sa circulation sanguine et offrir aux gens un visage aux veines plus apparentes ; bien violacées, coquetterie oblige. Puis elle releva machinalement son col avant de faire face à son acolyte.

— Comment ça s'est passé avec Ersatz-14 ?

La professeure Wi-Lorf avait créé ces « hologrammes tangibles » dans le secret absolu. Elle s'était échinée durant ces derniers mois à mettre au point sa technique de mémorisation gestuelle. L'Ersatz n'avait pas seulement

---

<sup>1</sup> Série TV britannique de science-fiction. Les *Daleks*, ennemis du *Docteur*, ont l'aspect d'un volant de badminton retourné, couvert d'émetteurs semi-sphériques.

l'aspect de l'original, il devait l'incarner, reproduire parfaitement ses réactions et expressions. Rien à voir avec les standardistes ou les grooms holographiques qui accueillaient les visiteurs des musées ou de la réserve paléo. De pâles copies. Ni même avec le guide, Enky Pa-Hoïa, qui renseignaient les phasiens sur demande. Enky leur ressemblait à s'y méprendre, mais ses reflets céramiques et son langage formaté ne trompaient personne. Non, si elle persistait, ses Ersatz et leurs originaux seraient impossible à différenciés, on pourrait même les toucher sans passer au travers !

Gotty avait découvert le pot aux roses juste après son limogeage. Alors que Qae imaginât le pire, le chercheur avait fait montre d'une courte déception bien vite effacée par un grand enthousiasme. Son intelligence lui permit de ne pas juger l'attitude cachotière de la professeure. Il comprit instantanément combien le risque encouru par Qae Wi-Lorf était grand. Au fond, avait-il pensé, en protégeant ses travaux c'est nous tous qu'elle protège... et quelle merveille ! Gotty Zë-Henn avait proposé immédiatement son aide à la professeure. Il souhaitait participer au projet. Ce n'est pas négociable ! lui avait-il lancé en souriant. Et puis, on a le temps désormais. La transition entre sa vie intense de chercheur et sa nouvelle existence au sein des kyriels commençait à lui peser. Bien que son déménagement occupât une bonne partie de ses journées, il avait encore du mal à s'imaginer quitter le quartier des chercheurs et l'avenue Si-Senn pour celui de l'Essaim.

— Le « quatorzième » a joué son rôle à merveille. Aru n'y a vu que du feu, il t'a même saluée !

— Chut ! Pas si fort ! On est dans le grand Dôme Central, il y a des mouchards partout.

À son tour, Gotty ajusta la raideur de sa collerette tout en baissant d'un ton.

— Le Commandeur est sur le pied de guerre. Son discours montre à quel point il a conscience du danger. La révolte gronde ! Gotty pointa son doigt et un sourcil vers le haut. Écoute-les, la nuit va bientôt tomber mais eux sont toujours debout, on entend le bruit de la foule qui perce les parois du dôme : ils sont prêts ! La prochaine réforme ne passera pas, et ce n'est pas ce simulacre d'allocution qui y changera quoi que ce soit. Surtout lorsque le rideau va tomber !

La professeure Wi-Lorf esquissa un sourire. Gotty Zë-Henn exprimait sa rancune envers le Commandeur et le Comité de recherches ce qui n'était guère prudent, mais il restait un complice de la première heure. Il n'était pas un exemple de savoir-vivre, ce qui lui avait valu des problèmes, encore moins de soumission, ce qui risquait de leur en causer de plus gros. Toutefois, lui et Qae s'étaient accordés des moments de franche camaraderie qui avaient peaufiné leur profonde amitié. Elle leur avait permis de s'octroyer progressivement une confiance respective. Qae reconnaissait volontiers son inhibition en comparaison de l'attitude avenante et passionnée de son ami. Elle avait néanmoins analysé le comportement du personnage et découvert que sous un aspect fougueux et désinvolte le géant Gotty Zë-Henn camouflait un être sensible et profondément charitable. Graduellement, ils en étaient venus à échanger leurs avis sur la politique menée par le gouvernement. Leurs travaux pour le Comité de recherches étaient de plus en plus menacés par le spectre d'une restriction logistique, indissociable des nouvelles mesures de rationnement et d'allègement des prestations individuelles.

Deux ans plus tôt, alors que la domination du Parti unique promettant l'impartialité, l'intégrité et la justice semblait succomber à une crise sans précédent, Qae avait pris conscience que quelque chose de grave allait se passer, qu'un danger – mieux, un espoir – sourdait. Pour la première fois de son histoire, le régime faisait mine de s'effondrer. Contre toute attente, le peuple, sous la pression des épreuves qu'il subissait, renouvela massivement son soutien au Commandeur et à son Serment d'Allégeance au Clergé Scientifique. Falsification ? Coup monté ? Trucage des résultats ? Pour Qae et Gotty cela ne faisait aucun doute. Mais, d'après la médiasphère, la société tout entière supportait le Parti et son projet d'abolition d'une misère qui grignotait sournoisement leur quotidien. Car les gens commençaient à manquer de tout. La plus grosse partie du budget était réservée à l'extension de la ville par le biais d'infrastructures supplémentaires dont la construction siphonnait littéralement les caisses de l'état. Réquisitionnées pour ce que le gouvernement présentait comme une priorité nationale, les usines avaient du mal à fournir leurs denrées à la population. Les incidents se multipliaient, tandis que la Sécurité intérieure et le ministère de la Santé écopaient d'une énième restriction de leurs effectifs. Pour achever la situation, une épidémie d'un nouvel ordre s'était développée de façon exponentielle. On parlait d'un virus qui s'attaquait à la flore intestinale, de bactéries mutantes, de dérèglement cérébral, de... Personne, au final, n'en savait rien. Les gens tombaient malades, débordaient de l'hôpital central, puis s'entassaient dans les zones de quarantaine d'où ils ressortaient apathiques et dérangés, voire emballés et les pieds devant. C'est en tout cas ce que colportait la rumeur depuis quelques temps. Elle évoquait la malédiction de la « deimonite » – nom de

baptême populaire de l'épidémie – et racontait que seuls ceux qui s'opposaient au Parti disparaissaient sans laisser de traces. La médiassphère restait évasive, ne soulignant les faits que de façon épisodique, soit en les minimisant soit en les tournant en clabaudages antiparti.

Avec le recul, on ne pouvait que présumer de la suite des événements. Fort du Serment d'Allégeance, le Clergé Scientifique, par l'entremise du cardinal Dīa Pra-Host, en profita pour s'immiscer dans la vie politique. Il raviva le culte du Grand Chaov, source créatrice élevée au rang de divinité, concept ésotérique plus que réellement scientifique, apportant sa réponse aux fléaux qui s'abattaient sur les fidèles. Le Chaos-Vide exprimait sa puissance et imposait le respect. Assurément, le principe fondateur demandait au peuple plus de vigilance pour moins de dispersion, plus de privations pour moins de superflu, plus de calme pour moins d'agitation : « Plus de Vide pour moins de Chaos ». Le Parti faisait les yeux doux au CS et une coalition discrète se mit peu à peu en place jusqu'à l'officialisation de leur jumelage lors du rassemblement du dernier Congrès annuel.

En dépit de l'avis des deux chercheurs, les premiers mois qui suivirent la réélection du Parti furent euphoriques. Les distributeurs de denrées alimentaires tournaient à plein régime, les retards dans les approvisionnements avaient été réglés, les stocks doublés, la Cerbérienne gonflait ses rangs, l'ordre faisait son grand retour et la planche à satisfecit ne refroidissait pas. Qui d'une nomination au tableau d'honneur du Parti, qui d'une promotion ; les bons élèves étaient récompensés et discrètement jaloués par les opposants de la première heure.

Peut-on changer le cours des choses ? Un moment, sans doute, un moment seulement, penserait-on à postériori.

Quelques mois plus tard, le ton du gouvernement changea. Dès les premières manifestations des opposants au régime – essentiellement des scientifiques qui subissaient un début de remaniement des thèmes de leurs recherches sous la pression du Clergé Scientifique – le Parti procéda à des arrestations arbitraires. Deux chercheurs travaillant dans le laboratoire de Qae Wi-Lorf furent arrêtés. Au vu et au su de l'ensemble de l'équipe, les forces de l'ordre procédèrent à une électrisation en règle des deux individus au sein même du labo. Personne ne les revit. Gotty et la professeure furent profondément choqués par cette intervention. Puis l'incompréhension se transforma en certitude, la peur en révolte, la blessure en haine. Dans leur esprit, le Commandeur venait de passer du statut de tourmenteur incompetent à celui de despote impitoyable.

C'est à cette période que naquit leur amitié. De fil en aiguille, ils en vinrent à projeter une révolte, à ne pas laisser la peur et la méfiance s'installer dans l'équipe. Toutefois, lorsque les réactions mitigées de bon nombre de leurs collègues se firent ressentir, ils surent que maintenir l'union ne serait pas une mince affaire. La chose en resta là, du moins en apparence. Gotty Zë-Henn et la professeure turent leurs sentiments contestataires, se fondirent dans le moule et échappèrent à la surveillance de la Cerbérienne.

Ce n'est que plusieurs semaines après que Gotty, n'y tenant plus, éclata dans une colère noire à l'encontre du Comité de recherches. Thoa-Gann, sa compagne, avait succombé deux ans plus tôt aux attaques du mystérieux virus. Certains membres, dont le professeur Tho Curbn, vantaient la sagesse du Parti quant au déblocage de fonds pour l'extension de la réserve paléo dans le but d'accueillir l'ancêtre universel – lorsqu'il serait démoulé de sa gangue de sédiments et reconstitué dans son intégralité – alors qu'une crise sanitaire sans précédent provoquait des hécatombes dans la population. Miss Pa-Hinn avait soutenu le discours de Tho Curbn d'un sourire pincé quand celui-ci, avachi dans sa Matrice à Induction Corporelle, s'était exclamé qu'ils pourraient ainsi constituer un stock de spécimens comparatifs pour les générations futures d'épidémiologistes. Gotty Zë-Henn avait explosé.

— Ne vous rendez-vous compte de rien ? avait-il beuglé à l'encontre du professeur et du Comité. Le Clergé vous berne et vous applaudit. Wīa-Ast Aru vous manipule comme des marionnettes et vous dites merci. Les gens meurent et il projette de créer une réserve ! Les gens meurent et vous songez à votre stock d'échantillons... Les gens meurent ! Par le Grand Chaov, réveillez-vous !

Miss Pa-Hinn s'était levée de sa MIC avec un air horrifié.

— On ne peut pas s'exprimer de la sorte ! On n'ignore pas le dur veuvage du chercheur Zë-Henn mais, tout de même, l'on s'adresse au profess...

— La forme, la forme, il n'y a que ça qui importe pour la Miss admiratrice du vieux plein de soi ! ON espère sans doute que l'ON sera promue au rang de chercheuse en titre. Mais tu te fais des illusions ma petite, ton idole s'accroche à sa place comme un morpion !



Le professeur Curbn avait tenté de contenir le flot d'offenses à son égard en assurant à cet énergumène, certainement sous l'emprise de quelque peine personnelle, qu'il ne faisait que son devoir.

— Faire son devoir c'est lutter comme nous aurions dû le faire il y a de cela bien longtemps. Aujourd'hui, tu sembles... vous semblez tous avoir oublié pourquoi nous étions unis lorsqu'ils ont maltraité nos deux collègues. Tu confonds servir ses intérêts et faire son devoir, Tho Curbn... vous confondez, tous, dégonflards autant que vous êtes !

En rage, Gotty avait quitté la salle, laissant Qae Wi-Lorf en proie à une crise de larmes. Les membres du Comité de recherches, abasourdis, avaient pris cela pour un accès de sensibilité, ce qui arrangeait son sentiment de culpabilité vis-à-vis du chercheur. Elle ne lui avait pas même adressé un regard lorsqu'il avait quitté la pièce, de peur que leur complicité ne soit décelée par ses confrères. Plus tard, profitant de leur empathie, elle s'était fermement opposée à la décision expéditive du Parti. Les guetteurs avaient transmis les images des H-V dans les secondes qui avaient suivi l'esclandre et Wia-Ast Aru s'était immédiatement adressé au Comité. Son appréciation cinglante avait claqué comme une gifle aux ouïes de la professeure. Gotty Zë-Henn devait quitter son poste sur-le-champ. Qae avait tout de même obtenu l'autorisation du Conseil de l'inviter au Congrès annuel, allant jusqu'à mettre sa propre démission dans la balance, sans parvenir pour autant à le réintégrer dans l'équipe de chercheurs. Si le Commandeur n'avait pas apprécié l'aplomb de la quadragénaire, il ne put que céder à sa demande. Le Congrès approchait et il ne pouvait se permettre de prendre des risques avec le clou de *son* spectacle. Car si conclure un show politique par l'éveil d'un fossile humain n'était que le couronnement de ses caprices mégalomaniaques, il n'en restait pas moins l'aboutissement du travail de Qae Wi-Lorf et de Gotty Zë-Henn.

— On doit y aller maintenant. Où se trouve-t-on ?

— Devant, à la quatorzième, facile à retenir ! Place d'honneur pour la professeure, bien entendu.

Qae Wi-Lorf sortit la première. Elle prit position en contrebas de la scène, presque en face du Commandeur. Dans les gradins ouest, elle vit du coin de l'œil Gotty qui s'installait sur son siège. Les tribunes des kyriels n'avaient pas bénéficié des supports magnétiques. Ils devaient s'asseoir sur de vieux bancs en métal passablement oxydés, alors que les personnalités des premiers rangs suspendaient leur fondement en toute transparence sur de confortables matrices à induction corporelle totalement invisibles.

Le Commandeur se pavanait avec orgueil du haut de ses trente-neuf ans et dans sa combinaison bleu ardoise. Celle-ci ne cachait rien de son anatomie bedonnante. En fonction des proportions de son hôte, le justaucorps se moulait parfaitement, quelles que soient ses mensurations. *Le harnais* régulaït sa température au dixième de degré près en englobant l'individu du bout des pieds aux cervicales, avec une variante pour les gens du peuple : ceux-ci devaient porter la collerette, alors que les ministres, le Commandeur ou les prêtres s'en abstenaient. Les *sans-col*, comme on appelait trivialement les membres de l'Aristocratie ou du Conseil, pouvaient également choisir d'autres coloris que le brun rouille imposé à la population. Si celle-ci était soigneusement rationnée et affectait une ligne spartiate, le Commandeur, depuis quelque temps, exhibait quant à lui une obésité répugnante pour qui faisait maigre chère. On devrait avoir honte d'afficher un tel embonpoint, écumait Qae Wi-Lorf. Cela ne semblait pas gêner le moins du monde l'éminent Professeur et son assistante. Tho Curbn, joyeux bambin septuagénaire et rondouillard, l'impesanteur satisfaite au creux de sa MIC, souriait béatement depuis qu'il avait fait son entrée dans le grand Dôme Central. Miss Pa-Hinn, jamais avares de regards complices et vaniteux avec son mentor, se désaltérait des paroles du Commandeur, dont la voix commençait à montrer des signes de fatigue. Wia-Ast Aru promenait de long en large son admirable bouffissure sans se douter que le clou du spectacle qu'il avait tant espéré n'allait pas se dérouler comme prévu.

— ... maintenant, mes chers amis, vous dévoiler le mystère de nos origines. Voici, pour la première fois depuis deux cents millions d'années, ce que nous nommerons : « L'Éveil de l'Homme » !

Sous un murmure scrutateur, le Commandeur s'approcha du fond de la scène. Une membrane noire se dissipa. La verdure blafarde d'une paroi convexe de trois ou quatre mètres de rayon scintilla. Wia-Ast Aru jouait la montre, se tournant par intermittence vers le public impatient. Même les plus mal placés, même les plus aigris et les plus contestataires semblaient avoir oublié dans quelle misère le Parti s'évertuait à les plonger.

À l'extérieur, la foule avait cessé tout vacarme. Le peuple et les gardes mobiles étaient comme envoûtés par les feuillets magnétiques des écrans géants. Chacun retenait son souffle. Il n'y avait plus de désapprobation, il n'y avait plus de rancœur, plus de misère ou de soumission, ni épreuve ni douleur, juste des milliers d'yeux braqués

vers une apparition, la rétine pulsant au rythme d'un même cœur ; celui d'un enfant sans passé qui tend la main vers un cadeau pour déchirer l'obstacle qui le sépare de son présent.

Le Commandeur fit durer le suspense, salivant par avance des plaisirs si charnels d'une popularité retrouvée. Enfin, frissonna-t-il, goûtons la gloire !

Wia-Ast Aru leva un bras, écarta ses doigts pulpeux et les dirigea lentement vers la paroi qui se mit instantanément à luire. Il joua quelques secondes avec la rutilance de la cloison puis y colla franchement la main. Aussitôt, un pan se découpa, grandit, jusqu'à libérer l'espace complètement.

En cet instant, pour des milliers de regards médusés, le corps nu de Brad Bury sortait d'un sommeil long de deux cents millions d'années.

Le maniement du pince-nez fut rapidement élucidé par ses neurones engourdis par un froid glacial. Il avait remarqué une fine ligne à l'arrière de la sacoche, sur la partie en tissu extensible. Une fois ouverte, Brad y trouva le pince-nez et ne tarda pas à enfile la combinaison rubigineuse qui s'y trouvait aussi. Aussitôt, la sacoche se souleva et alla rejoindre son dos. Elle se mit à flotter derrière lui tel un bouclier lombaire, sans le toucher. « *Dorsale* », je comprends mieux, même si elle n'a pas précisé qu'elle me collerait aux crampons ! Quel que soit le mouvement qu'il fit, la sacoche le suivait à quelques centimètres de son échine, flottant comme par magie. S'il l'attrapait, elle se décrochait après une faible résistance et se laissait manipuler docilement. Mais dès qu'il la lâchait, elle retournait s'accrocher au vide derrière lui.

L'ellipse rigide implantée sous la peau de son nez avait comme aimanté l'étrange monocle qui, une fois positionné, s'était immédiatement chargé de remplir ses fonctions. L'oxygène, dont l'absence présumée avait tenté de mettre fin à ses jours et provoqué son malaise, parvenait maintenant à satisfaire sa cavité pulmonaire et les verres ronds de la monture semblaient protéger ses yeux du gel par il ne sût quel miracle. Du reste, la combinaison s'attelait à réguler sa température. Bientôt, Brad n'eut plus besoin de se recroqueviller pour se sentir hors de danger.

Lorsqu'enfin il eut la force de se redresser, il put constater que le panorama qu'il avait entraperçu quelques minutes plus tôt n'avait rien d'irréel. Une vallée sans bornes s'étalait en contrebas. Il ignorait à quelle altitude il était, mais pouvait aisément distinguer la couche de nuages poussiéreux moutonnant de-ci de-là entre la plaine pourpre et le plateau rocheux où il se situait. La vallée, dissimulée en partie par les nuages, était peu verdoyante. D'une largeur vertigineuse, elle était parsemée çà et là de massifs plus sombres, présupposant la présence d'arbres ou de bocages, tous en apparence disposés autour d'un cercle majestueux. Deux axes, peut-être des routes, se croisaient entre les gencives titanesques de cette cavité buccale granitique, comme la langue bleutée et fourchue de quelque reptile mythologique. Brad manquait de paramètres pour se faire une idée des proportions. Le paysage dépassait de loin tout ce qu'il pouvait appréhender. Il s'avança prudemment et constata qu'il se trouvait à l'aplomb du gouffre.

L'effet de surprise lui donna le vertige. Il fit deux pas en arrière pour éviter de tomber et sentit des bras qui le soutenaient. Qae Wi-Lorf venait de le rejoindre.

Un instant plus tôt, elle avait assisté au dénouement du spectacle. Le Commandeur s'était écarté de la scène, offrant au public la vision de son plus vieux représentant. L'ancêtre avait poussé de petits grognements, puis s'était mis à gigoter, pour enfin redresser le buste ; signe avant-coureur d'un réveil imminent. Un murmure d'excitation avait ronronné tout autour de la chambre du spécimen, entraînant sa rumeur jusqu'au sein de la foule massée à l'extérieur face aux écrans géants. On avait tamisé les lumières pour ne pas effrayer l'archétype qui ouvrait timidement les yeux.

Wia-Ast Aru était aux anges. À voix basse, il avait demandé à la foule un silence de circonstance, plus pour se mettre en scène que par respect pour le jouet de son succès annoncé. Puis il s'était lancé dans une tirade prétendument poétique, finalement plus pathétique qu'inspirée, sur l'honneur que cet être faisait à son peuple.

—... et la grandeur du Parti, avait-il terminé de la voix la plus suave qu'il pût obtenir de ses cordes vocales éraillées, notre Parti, mes chers amis, nous a permis un tel prodige. Admirez ce que l'union du peuple, comme un seul homme derrière son Commandeur, peut produire de merveilles !

Une foule de hyalino-vigies enregistrait l'événement. La régie passait de l'une à l'autre. Tour à tour s'affichaient l'imposante stature du Commandeur et celle, longiligne, de l'individu. Les images oscillaient entre la face boursouflée de Wïa-Ast Aru, ses lèvres sèches et son bronzage artificiel – une exception réservée au Commandeur –, son teint gras, ses yeux vitreux, gonflés, rougis par le saccharose, et le visage affaibli, la peau claire et le regard inoffensif de l'homme. D'après les analyses, il devait avoir le même âge que le Commandeur, entre trente-neuf et quarante-et-un ans. Il pesait soixante-dix-huit kilos et cent-quatre-vingt-dix grammes pour un mètre quatre-vingt-quatre et demi. Sa crinière brune avait été soigneusement coupée, puis rasée, et ses cheveux, ainsi que les squames et autres impuretés – principalement curetées sous ses ongles, dans le conduit auditif et le pavillon de l'oreille –, conservés au laboratoire d'analyses biométriques. L'ADN avait parlé : ce corps, cet organisme, était bien l'archétype de leur espèce, son plus lointain représentant.

Alors que la H-V 1328 affichait un plan rapproché de leur aïeul, les spectateurs avaient été saisis par l'expression de son regard survolant la foule. Tant d'humanité dans ce froncement d'arcades. Tant de similitudes dans cette moue inquiète, dans les mimiques de ce visage apeuré autant que perplexe. Puis l'homme avait tourné la tête, braquant ses prunelles noires sur le Commandeur, et sa mine s'était assombrie. La douceur de ses traits avait cédé la place aux crispations d'un faciès indigné. Contre toute attente, le « fossile vivant » s'était adressé à son nominateur.

— Tu n'es qu'un imposteur.

Calme, posée, la voix avait pourtant claqué sa sentence. Un grondement aussi bref qu'éclatant avait ébranlé le grand Dôme Central. Le public venait d'encaisser un double choc. L'insulte d'abord. Comment pouvait-on s'adresser au Commandeur sur un ton si direct ? Même si la grande majorité des gens enviait tant audace, personne n'aurait osé lui jeter une telle réplique ! La forme ensuite. Depuis son arrivée au pouvoir à la création de Sol-Phasis, le Parti n'avait eu de cesse de limiter progressivement le mode d'expression du peuple. Si les membres du Clergé Scientifique, les dix-huit ministres et le Commandeur pouvaient se permettre toutes les variantes pronominales, le reste de la population avait d'abord été réduit à l'utilisation de la deuxième personne du pluriel, symbole de l'unité de ses membres autour du Parti. Le « nous » étant trop personnel au goût du nouveau gouvernement et du CS, le « on » avait été imposé ; davantage impersonnel, plus neutre, presque anonyme. Parler à la première personne ou tutoyer son interlocuteur tenait aujourd'hui du blasphème, de l'injure intolérable voire de l'emprisonnement pour les plus opiniâtres. Alors, qu'un obscur sauvage à peine apprivoisé par ses descendants fasse une telle déclaration avait d'abord semé un trouble considérable. Wïa-Ast Aru s'était mis à gesticuler et faire de grands signes en direction des H-V, tourbillonnant comme un animal apeuré. Mais très vite, du murmure ambiant avait éclos un petit rire cristallin, celui de l'ancien chercheur Gotty Zë-Henn. Un rire si communicatif qu'un gloussement s'était répandu au cœur des gradins de la tribune ouest, avait coulé dans la salle, puis s'était déversé dans l'allée centrale et au-dehors pour inonder la place dans sa totalité. Les forces de l'ordre baignaient dans un fou rire général, feignant tant bien que mal de ne pas s'y mêler. Au grand dam du Commandeur, le peuple s'était mis à rire à gorge déployée. En outre, le premier rang pouffait aussi. Le professeur Curbn, le secrétaire d'État chargé de l'économie, la ministre du Climat... tous tentaient tant bien que mal de dissimuler leur hilarité.

L'euphorie générale avait emporté tout l'auditoire durant une poignée de minutes. Jusqu'au moment où, pris d'une soudaine envie de se dégourdir les jambes, l'ancêtre s'était extirpé de sa matrice à induction corporelle. Un silence pesant avait succédé au vacarme jovial. Le Commandeur, symbole d'assurance et « père courage de la patrie », s'était vivement éloigné du centre de la scène et retranché près des cantonades. Imperturbable, l'étonnant visiteur allait-il porter le coup de grâce ?

Après avoir ému, choqué puis égayé l'assemblée, l'homme avait déclaré d'un air serein :

— Héritiers, insurgez-vous !

Alors que ses mots résonnaient encore dans la salle du grand Dôme Central, il s'était volatilisé.

Brad observait la créature au travers de son monocle. Des veines d'un bleu violâtre palpitaient à la surface de son visage. Elle aussi était suivie de très près par une poche à sustentation qui oscillait dans son dos à chacun de ses mouvements. Un sourire parut s'exprimer dans le plissement de ses lèvres. Il ignorait qu'elle revivait mentalement sa fuite au travers du dédale de couloirs.

Qae avait jeté un dernier regard en direction de Gotty. Il lui avait renvoyé son sourire et elle s'en était allée par l'accès de l'arrière-salle. On s'en sortira, avait-elle pensé sans se départir de la conjugaison étatique. On se retrouvera bientôt, comme prévu. La professeure le savait : la crise de rire était terminée. La Cerbérienne ne tarderait pas à tirer le scandale au clair. Les nombreuses hyalino-vigies et le Grand Répertoire Universel finiraient par révéler l'identité des deux protagonistes. C'était une question d'heures avant que les forces de l'ordre se lancent dans des arrestations massives d'éventuels complices. Une question de minutes pour obtenir les noms de Gotty Zë-Henn et de Qae Wi-Lorf. Alors mieux valait se séparer pour ne pas attirer l'attention.

Elle revit aussi le visage du Commandeur reflétant l'effet de surprise général. À l'origine de leur espèce autant que d'un scandale inédit qui n'était pas près d'expirer, un « mort-vivant » réveillait parmi la foule un esprit de rébellion, puis disparaissait aussi vite qu'il était venu après avoir humilié leur chef de la plus grossière des manières ! Qae avait mémorisé la scène dans un enregistrement sonore. Gotty serait ravi de l'entendre lorsqu'ils se reverraient.

Ersatz-17, le clone holographique de l'individu n'avait demandé que peu de travail. La professeure Wi-Lorf s'était appliquée à lui donner une ressemblance approximative. Nul besoin de parfaire l'image d'un inconnu, qu'on ne distinguerait de surcroît qu'une poignée de minutes. Quant à son panel d'expressions, elle l'avait en grande partie calqué sur celui d'Ersatz-14, choisissant les modulations dont elle aurait besoin pour attendrir et convaincre un auditoire ignorant tout de la personnalité d'un être à peine (re)venu au monde. Un claquement d'index sur la bague qu'elle portait au pouce et le « fossile vivant » avait rejoint les arcanes de la réflexion, du rêve et de l'imaginaire, bien plus mystérieux encore que les abîmes géologiques d'où on l'avait tiré.

Avant de s'éclipser vers le fond de l'arrière-salle, Qae Wi-Lorf avait entendu un craquement assourdissant : la statue du Commandeur positionnée à l'entrée du bâtiment venait de céder sous les assauts de la foule. Le peuple envahissait le grand Dôme Central. La professeure s'était engouffrée dans le long couloir emprunté quelques instants plus tôt en compagnie de la version originale d'Ersatz-17. Une fois parvenue au hall des mobiles, elle s'était glissée dans le même renforcement où elle avait poussé l'individu. Absorbée par une pensée pour Gotty Zë-Henn, elle avait posé sa main sur le petit écusson ivoire.

— Tout va bien ? Merci pour les... Au fait, Brad. Je m'appelle Brad Bury.

La professeure sursauta. Rêveuse, elle en avait presque oublié la présence de l'ancêtre. Il montrait le monocle sur son nez et la tenue moulante qui lui seyait à merveille.

— Qae Wi-Lorf... Les *conserves*, pour voir et respirer ici. Le *harnais*, avec sa poche dorsale. Pour maintenir le corps à température et survivre dans ce froid.

Brad Bury l'observait en silence, sans oser la dévisager de peur d'être discourtois. Bientôt, n'y tenant plus, il amorça la liste des questions qui lui brûlaient les lèvres. Qae Wi-Lorf leva la main en signe d'apaisement. Elle se hasarda à raconter le plus clairement possible l'aventure à laquelle Brad était lié en tant que participant involontaire. Bien vite, elle choisit de résumer la situation, en évoquant les grandes lignes : la naissance de Sol-Phasis, le Parti unique, la soumission du peuple, l'accession au pouvoir politique du Clergé Scientifique, ses travaux pour le Comité de recherches en compagnie de Gotty Zë-Henn, la découverte l'an passé d'ossements dans des couches géologiques datées de deux cents millions d'années...

Brad écarquillait des yeux gigantesques.

Puis la batterie d'analyses, les tests biochimiques, la restructuration de son corps par les nano-gélatinoïdes, une maturation adéquate par les couveuses du laboratoire, la récupération de l'événement par le Parti pour redorer son blason, l'implantation du support des conserves sur l'os nasal et d'une *endopuce* de traduction automatique près de l'oreille interne, le tout dans le plus grand secret, comme son réveil anticipé dans la pièce en fond de scène et leur remplacement respectif par les Ersatz 14 et 17. Enfin, l'envoi des signaux aux deux copies biologiques et leur obtention momentanée, à lui et elle, du don d'ubiquité.

La bouche en cul-de-poule, l'homme béait de stupéfaction. *Je n'en crois pas mes oreilles !* Brad ne se permit pas d'évoquer cette pensée à voix haute. Mais son regard suffit à la professeure.

— On les a perdues il y a une éternité. Une mutation nécessaire. On répercute les signaux directement vers l'oreille interne. Plus pratique dans les zones confinées, les dômes connectés...

Voyant que l'homme conservait un air pantois, elle argumenta d'un geste évasif en décrivant un grand cercle avec le bras.

— On les voit là-bas... elle pointa la vallée du doigt. Près de la falaise, les dômes abandonnés et les usines. Et tout ça c'est Sol-Phasis. Ici, au milieu, l'endroit d'où l'on vient : le grand Dôme Central.

Brad plissa les yeux. Il aperçut au centre de la région circulaire de plusieurs milliers d'hectares, en lutte avec la rougeur terne du site, nacrée et émaillée d'une multitude de micro-pépites s'irisant sous la faible lueur du soleil couchant, une bulle plus petite qu'une lentille.

— Au milieu, oui, le Dôme.

— D'ici, ça paraît minuscule !

— Six cent vingt mètres de diamètre pour la coupole du grand DC.

Brad sursauta.

— Trois cent mille mètres carrés ? Mais c'est colossal ! À quelle altitude sommes-nous ?

Qae ne répondit pas. Elle lui fit signe de ne pas en demander plus pour le moment, et eut un sourire malicieux qui s'altéra presque instantanément lorsqu'elle tira de sa poche dorsale un petit losange rouge. Pas plus gros que l'ongle de son auriculaire, remarqua Brad qui ne put s'empêcher de rajouter inconsciemment : *en l'occurrence mal nommé dans son cas !* Elle le plaqua sur sa combinaison au niveau du nombril, contre un clip miniature que Brad n'avait pas remarqué jusqu'alors. Le losange se mit à diffuser un son étrange.

— Notre Commandeur. On était furieux ! ironisa Qae.

Brad ne parvint pas à déchiffrer le moindre mot de ce qu'il considérait comme une suite de borborygmes inaudibles. L'emploi de la première personne du singulier modifiait considérablement la langue phasienne et la voix du Commandeur s'en trouvait insaisissable. Il s'en enquit auprès de Qae qui caressa le petit quadrilatère. L'endopuce enregistra et stocka la nouvelle information tout en effectuant illico la traduction des dernières paroles de Wia-Ast Aru dans le cortex auditif de Brad. S'il ne pouvait mesurer l'importance de l'événement, le rictus à présent inquiet de la professeure ne laissait rien présager de bon.

« ... un sacrilège et nous condamnerons les anarchistes qui ont osé s'opposer au Parti... mes amis, revenez ! Monsieur le ministre, s'il vous plaît ! Vous là-bas, rasseyez-vous, bon sang ! »

Un bruit sec craqua sur le nombril de Qae et dans les oreilles de Brad : le fracas de la statue du Commandeur cédant sous la pression des manifestants.

« Misérables ingrats ! Vous n'êtes pas dignes d'appartenir à cette planète... Le Clergé Scientifique en sera informé et des sanctions sacrificielles seront prises, par le Grand Chaov... »

L'homme hurlait dans sa tête. Brad écarquillait les yeux tant il était palpable que la situation avait dégénéré. Bien que franchement délirant, le ton des mots ne prêtait plus à rire.

— Mais de quoi parle ce « Commandeur » ? Où sommes-nous au juste ?

— On doit comprendre qu'une révolution se prépare. On va chercher les contestataires, partout, et les punir. À l'avenir, il faudra être très prudent. Pour le décor ; on est proche du sommet de l'Olympus Mons, à plus de vingt-mille mètres d'altitude.

Alors que le vacarme de la débâcle muait toujours Qae en une singulière ventriloque, Brad se demanda où il avait entendu ce nom. Des bribes de sa mémoire refaisaient tout à coup surface à l'annonce de ces mots. *L'Olympus Mons... N'est-ce pas le plus grand volcan du système solaire ?* Il entendit parfaitement les rugissements hystériques que l'endopuce venait de traduire.

« À la garde ! Arrêtez-les ! Ils ne sont pas dignes de ce monde. Personne ne fera sa loi ici. Je suis l'unique représentant du peuple. On m'a élu à vie. Je suis Wia-Ast Aru et je suis votre Commandeur. Nom d'un chien, je suis le Gouverneur de Mars ! »

Brad Bury se laissa choir, abasourdi. *Le Gouverneur de Mars... Mars ? Mais où suis-je exactement ?* Ses yeux se perdirent dans la beauté rouge brique du paysage. *Et qu'est-ce que c'est que ce soleil ? Je n'ai pas souvenir d'une telle dimension !* Ce n'est qu'à cet instant qu'il nota qu'en son for intérieur, le globe solaire lui paraissait deux fois plus gros.

Le regard absent derrière son monocle, l'ancêtre de tout un peuple creusait sa mémoire et lançait son innocence au crépuscule martien.

La suite du roman : *Chroniques Amasiennes*, aux **Éditions du 38**.



## LES COLENDRAS

Nous n'avons pas vu la lumière du soleil depuis plus d'une semaine. Une porte atemporelle, d'origine inconnue, opacifie l'univers autour de nous. À ce jour – si je peux me permettre l'expression étant donné que nous nous trouvons dans le noir complet – notre vaisseau est en *stand-by*. Toujours relié à la centrale atomique par son cordon ombilical insensible aux conditions extérieures, le cargo transporteur GV8925C0 attend patiemment que l'énergie nucléaire produise la vapeur nécessaire à notre survie. Attendu que la centrale ne fonctionne qu'en présence de lumière, même ténue.

De notre côté, nous faisons preuve de moins de flegme. Si notre station peut supporter l'absence de chaleur et naviguer dans l'espace intersidéral à des températures avoisinant le zéro absolu, nos organismes en revanche ne peuvent plus attendre. Le Conseil Ecclésiastique s'est réuni hier dans l'après-midi, pour décider de la marche à suivre. Car, voilà bientôt neuf jours que l'étoile de ce système solaire demeure invisible, masquée par une paroi dont personne ne comprend l'existence.

Sous l'impulsion du plus jeune de ses membres, le C.E a décidé l'an passé de modifier le statut divin. La déesse Domos, reconnue depuis la nuit des temps comme créatrice et protectrice du peuple des colendras, a été évincée au profit de Phallos, un dieu secondaire. Autrefois puissant, Phallos avait perdu son aura dominatrice lorsque le 68<sup>e</sup> Mouvement s'était prononcé en faveur d'une image plus adoucie du Créateur. Domos avait alors fait l'unanimité. Cependant, durant les trois dernières années, notre centrale a capté des interférences radio, sans doute générées par une espèce proche de la nôtre, relativement avancée, peut-être située à proximité de l'étoile. Lorsque ces interférences furent en partie décodées, il apparut qu'elles témoignaient d'une révolution culturelle. Ce peuple – encore mystérieux à l'heure où j'écris ces lignes – spécifiait l'existence d'une double divinité ; un couple, un duo céleste solidaire et équitable, se partageant la gouvernance de leurs sujets ! Cette révélation avait eu l'effet d'une bombe au sein du Conseil Ecclésiastique... J'avoue en être encore tout retourné. Toujours est-il que les plus jeunes membres du C.E ont vu là une occasion de redonner un coup de neuf à notre civilisation. Leur leader, Médiha, n'a pas lâché d'une semelle le Doyen. Espérait-il le mettre en difficulté et ainsi briguer une place plus influente au sein du C.E ? Pour ma part, j'en suis persuadé. Il a fait des pieds et des mains pour que soient révisées les Saintes Écritures et pour qu'un duo trône dorénavant au panthéon colendra. C'était sans compter sur le pragmatisme de notre Doyen. Cela n'a pas fait un pli ! (si je vous me permettez l'expression). Fidèle à sa réputation de grand sage et de négociateur hors pair, ce dernier a préféré n'accorder qu'une partie de ses revendications à Médiha. De cette façon, il muselait les plus jeunes, évitait une révolte, tout en s'assurant par la même occasion le respect de tous.

Le dieu Phallos n'a guère régné plus d'une année ! Hier, le Conseil a finalement voté son éviction au profit de Domos, sous l'œil penaud et compréhensif de Médiha. Aujourd'hui, nous attendons le retour de son règne. Vivement que la main de la déesse guide à nouveau notre vaisseau vers la lumière. Il faut bien reconnaître qu'avec Phallos les voyages étaient plus qu'incertains. Sous son autorité, le GV8925C0 encaissait mal les courbures de l'espace-temps. Il accrochait sur les changements de direction, libérait de la vapeur sans arrêt lorsqu'il aurait fallu laisser monter encore la pression. Phallos secouait parfois notre vaisseau, créant par conséquent des zones de turbulences, où Domos parvenait à le faire glisser en douceur... Bref, un travail d'amateur, avec tout le respect que je dois à Phallos.

Pour nous, il ne fait aucun doute que la déesse va reprendre les choses en main – si je peux à nouveau m'exprimer ainsi. Gageons qu'elle rétablira les niveaux de pression dans la centrale et que la chaleur envahira à nouveau l'habitacle du cargo. Le GV8925C0 pourra, nous l'espérons tous, repartir à la conquête de l'espace.

Alors, cet épisode ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Nous nous installerons autour d'un bon repas, comme jadis. Un repas de fête, dans une ambiance chaude et sereine, heureux d'être à nouveau réunis. Nous, les colendras, aventuriers calandriers, personnel navigant et petit peuple des fers à vapeur, pourrons enfin profiter de l'atmosphère paisible et embuée d'un repas sage. Si vous me permettez l'expression !



## CAVERNE

### *Chapitre I - Houdini*

« ... il est revenu, en portant Anna dans ses bras. Il l'a posée délicatement sur le sol près de moi, puis a caressé ses cheveux avec une infinie douceur, comme si c'était la dernière fois. Il m'a accablé d'un regard empreint de tristesse, avant de regagner son antre. À cet instant, j'ai compris avec certitude qu'il l'avait tuée. [...] J'ai su aussi que le seul lien qui lui permet de sortir de cet enfer n'est pas ce mince bout de corde qu'il tripote avant de quitter les lieux. Non ! Le lien qui relie ce type au monde extérieur n'est autre que sa folie... »

(Valliguières – 21 septembre 1992 – 7 h 30)

Elle apprécie ces balades quotidiennes avec les enfants. Des moments maintes fois partagés, dont elle ne se lasse pas. Bien vite, ils seront assez grands pour faire leur vie. Alors, elle profite...

À Valliguières, juillet a brûlé les chênes verts, asséché les ruisselets, transformé le sol en poussier, la fange en plaques de staff. Sa lumière grille tout, comme le ferait une *Salamandre* de restaurant, et les tritons crêtés se réfugient sous la vase de l'étang au cœur des roseaux, la perdrix et le lièvre au sein protecteur des épiniers. Seules les cigales jouissent de cet enfer et sacrent le soleil durant leur courte vie, fissurant les tympanes des villageois qui s'aventurent à l'extérieur. Les autres se cloîtent. Pour retarder l'intrusion de la chaleur dans les habitations, on se barricade. Les plus téméraires entrebâillent les volets de la façade nord, les plus patients attendent le crépuscule pour les ouvrir.

On a espéré août et son lot d'orages a lessivé les sols calcinés. Ils ont repris consistance, épongeant la sueur du ciel comme de l'eau bénite. Puis septembre a modéré la sape de l'été en ranimant un printemps anachronique.

Les journées sont encore chaudes, mais les soirées deviennent supportables. L'équilibre du jour et de la nuit approche. D'ici peu, l'automne plantera son décor.

Elle les a conduits sous les chênes. Le bois compte une paire de boubiers où la petite famille goûte la fraîcheur dissipée par la bauge. On se souille, on patauge, on s'amuse avant de sortir à découvert. Elle sait le coin dangereux. À cet endroit, traverser la départementale est risqué. L'imprudence, le manque de visibilité dans le virage, la vitesse excessive des conducteurs... trois d'entre eux sont morts l'année dernière.

Elle renifle, pointe son groin vers la route. La harde quitte la Combe du Castelas. La laie passe en premier. Elle dérape un peu sur le goudron de mauvaise qualité bordé par un fossé qu'elle escalade lestement. Les marcassins n'osent pas s'aventurer ; ces hydrocarbures ont vraiment une odeur détestable. Leur mère n'attend pas, elle détale vers la Forêt de Malmont. Les petits doivent suivre...

Michel Crouzet connaît la route. Valliguiérois de naissance, il a tenu à prendre le volant et trouve un malin plaisir à bousculer ses trois passagers dans les virages. Les départementales 4 et 111 sont connues pour leurs lacets. La première mène à Tavel, la seconde à Rochefort du Gard. Les deux rejoignent la N86 à Valliguières. Pendant les congés, lui et son frère y jouent les pilotes chevronnés, calés dans les sièges baquets que Jacques, le cadet, a installés dans la 405-MI16 flambant neuve qu'il vient d'acheter.

Le conducteur se sent renaître à mesure qu'il se rapproche de son village. Depuis leur départ de Nîmes peu avant l'aube il n'a de cesse de raconter des anecdotes sur la région, ses tribulations Valliguiéroises, et sur ses

nombreuses conquêtes féminines. À l'entendre, on croirait qu'une ex petite amie se cache derrière chacun des arbres du parcours.

Marion Terboven, la Suédoise de la brigade, l'écoute d'une oreille. Les manières du sous-officier Crouzet ne lui plaisent pas. Ce genre d'homme n'a qu'une idée en tête, elle n'est pas dupe. Ne jamais sympathiser, se répète-t-elle, ne jamais se mettre à nu, ne jamais s'associer aux plaisanteries douteuses... Une routine qui jusque-là a toujours payé.

Michel Crouzet est pourtant un bon chef. De stature imposante, c'est un gars respecté dans la profession, un vrai meneur pour la brigade. Mais ses grivoiseries n'amuse qu'une partie de ses collègues. Les autres les subissent ou les tolèrent. Marion n'est pas la seule femme de l'équipe. Or, l'image mythique de l'appétissante Suédoise – bien qu'elle soit née à Strasbourg – lui colle un peu trop à la peau à son goût. Sa petite taille et son gabarit d'anémique ne lui permettent pas de lutter avec ces hommes par la force. La ruse est préférable.

Sauf avec Josselin Cortignac. La nouvelle recrue est différente. Parfois, Marion se demande si celui que Crouzet nomme inlassablement « le bleu bite » n'a pas fait une erreur en remplissant le mauvais formulaire !

Josselin se le demande aussi à cet instant. Il n'a pas trouvé l'idéal qu'il recherchait en postulant. Bien sûr, il y a l'uniforme, la fierté des débuts à le porter, le statut de gendarme, une forme de réussite sociale associée à un sentiment de respect ou d'indifférence chez la moitié des gens, de peur ou de rejet pour l'autre moitié. Puis, la sensation d'être utile en accomplissant sa tâche comme un devoir. Il ne l'a jamais ressentie dans le cœur de ses collègues... D'ailleurs, la ressent-il encore lui-même ? Illusion ou dilution ? Josselin ne sait pas vraiment *qui* le trompe. Ne voit-il plus la vertu et l'éthique de ses compagnons ? Ou l'entraînent-ils malgré eux vers une sombre pente ? Parfois, il se demande combien de temps il va tenir.

Moins d'un an parmi eux et déjà la dépression le guette !

Pour l'heure, il peste intérieurement contre le nouveau maréchal des logis-chef *Ayrton Senna*. Cependant, le ballottage est moins insupportable que ses bavardages. Depuis ce matin, Crouzet n'en finit pas de parler ! Il « sait tout », selon lui, sur Rochefort-du-Gard, Vers-Pont-du-Gard, Castillon-du-Gard et Remoulins, Tavel, Pouzilhac, Saint-Hilaire-d'Ozilhan... Il est « incollable » sur la géographie et l'histoire de ces villages qui entourent Valliguières, bien que la liste des anecdotes que débite Michel Crouzet semble aussi interminable que farfelue. D'après ses dires, le Pont du Gard n'a rien à envier à Stonehenge ou à la forêt de Brocéliande.

— Les Romains, pas si bêtes, n'auraient pas choisi l'endroit par hasard, mais selon des coutumes ancestrales vieilles de milliers voire de millions d'années. Peut-être même plus !

Il secoue un index près de son front pour marquer l'intensité de sa réflexion.

— Les grottes préhistoriques découvertes à proximité du Pont n'en sont-elles pas la preuve ? Pour moi, le Pont du Gard n'a pas été bâti pour servir de simple aqueduc, foutaises !

Le sous-officier plisse les yeux et prend son air le plus mystérieux :

— Il s'agit d'une Porte temporelle ! Certaines légendes parlent d'un passage vers un monde étrange... Tiens, dans ce sous-bois j'ai fricoté avec la gamine du boucher de Tavel, qui est mort depuis, peuchère !

Il décolle son doigt de sa tempe et pointe un bosquet d'arbres.

— On a même retrouvé des tombes de l'époque de Charles Martel dans les vignes. Je vous ai parlé du mage Platus qui voulait stopper la guerre entre les Francs et les Sarrasins en 736 ?...

Michel Crouzet prolonge son monologue, sa course poursuite avec son ego. La route est certes mauvaise, mais il a choisi, à dessein, de quitter l'autoroute à Roquemaure pour récupérer la D111 à Rochefort-du-Gard, et couper jusqu'à la nationale 86 qui passe à Valliguières. Ainsi, il évite la traversée de Remoulins, réduisant les risques qu'ils soient suivis ou interceptés.

Car le colis qu'ils transportent en Ardèche n'a rien d'inoffensif : le 9 septembre, Siméon Brocciante a décapité son père, sa mère, sa femme et ses deux gosses après avoir transformé ceux-ci en punching-balls et celles-ci en poupées gonflables. Luciano Brocciante, 64 ans, Jules et Théo, 2 et 3 ans, ont été retrouvés roués de coups, totalement défigurés, sous les cages à poules situées sur le terrain de Luciano et Antonietta Brocciante, près de Pujaut.

Les grands-parents avaient la garde des deux petits. Vers 16 h, Siméon et Olivia viennent récupérer leurs enfants. La suite n'est pour l'heure connue que de Siméon. Seuls les faits permettent une interprétation de la tragédie. Olivia entre la première, laissant son mari près de leur véhicule. Elle reste seule auprès de sa belle-mère dans la maison de campagne. Luciano est dehors avec les enfants ; ils sont allés donner à manger aux poules, à

une centaine de mètres de la maison. Quelques minutes plus tard, Siméon rejoint sa femme. Il vient d'imprimer la marque d'une pelle sur les visages de son père et des deux petits avant de procéder à un tabassage intensif des trois moribonds.

Olivia, sans doute inquiétée par le bruit, le retrouve à l'extérieur non loin du véhicule. C'est là que les enquêteurs découvriront sa dépouille. À moitié nue, ligotée, violée, elle partagera son sort avec sa marâtre. Siméon a traîné le corps de sa mère près de celui de sa femme.

Avant de les décapiter à l'aide de la tronçonneuse de son père, il tentera d'abord la chose avec la pelle : sans succès. Les trois autres corps ne comportant pas les mêmes marques, on en a déduit qu'il a achevé les deux femmes en premier.

— Allo, derrière ! Pas trop secoués ? Hé Marion, 'fais pas la gueule !

Le maréchal des logis-chef tourne rapidement la tête vers la droite et note avec ironie que sa passagère ne semble pas dans son assiette. Dans le rétroviseur non plus, cela n'a pas l'heur d'aller fort.

— Ho Josselin ! Ça va le bleu bite ? La Bro-chiante ne te saoule pas avec ses histoires ?!

Puis d'un coup de coude à sa voisine :

— Le gogol est pas très bavard, hein ?!

Celle-ci ne dit rien. Même si elle a du mal à supporter le chef Crouzet, elle lui doit le respect. À l'arrière du *véhicule de transport des détenus*, Josselin Cortignac jette un œil à Siméon. Depuis leur départ de Nîmes, il n'a pas ouvert la bouche et n'a bougé la tête que deux fois : la première pour observer ses poignets enchaînés à la carrosserie du VTD, et maintenant. Il la secoue, visiblement embarrassé :

— On preunonce Broki-aaanti...

— Non, mais vous entendez ça ? L'analphabète qui veut nous donner des leçons de diction...

— Chef attention !

Marion n'a vu les marcassins qu'à la sortie du virage et Michel Crouzet, surpris, tente un évitement. Le fourgon ne réagit pas comme il le voudrait. Il fait une embardée et frôle le bas-côté, percutant un des jeunes sangliers. La roue arrière ne suit pas le même trajet. Elle passe du goudron à l'herbe sèche et grimpe un surplomb rocailleux. Elle y restera. Le pont du Renault Trafic racle le bourrelet de roche et le véhicule finit sa course appuyé contre un chêne en bordure de route.

— Rien de cassé ? Marion ? Josselin, tout va bien ?

Josselin Cortignac s'apprête à répondre par l'affirmative :

— On dirait que... Chef, le prisonnier !

Sous le choc, la portière coulissante s'est ouverte et Siméon Brocciante a été projeté à l'extérieur du véhicule. Il est coincé entre l'arbre et la carrosserie. Ses menottes toujours aux poignets, il a les bras tendus par la chaîne accrochée sous son siège à l'anneau de fixation. Les gendarmes se précipitent vers lui.

— Brochiante, dis quelque chose bon Dieu !

Le maréchal des logis-chef n'en mène pas large, mais essaie de faire bonne figure. Marion Terboven décroche la radio du Trafic et compose le code d'urgence. L'homme semble étouffer. Josselin Cortignac est désemparé. Il décide de s'arc-bouter entre le chêne et le fourgon pour tenter de le dégager.

— Broki-aaanti...

Michel Crouzet n'en croit pas ses oreilles. Ce gars persiste à corriger sa prononciation alors qu'il a tout juste de quoi respirer !

— Poussez Cortignac, je vais le sortir de là...

Après quatre tentatives, le maréchal des logis-chef tire le prisonnier de son carcan et l'assoit dans le fourgon. Brocciante est couvert d'écorce et de poussière, mais il semble en bonne santé et toujours aussi calme. Les deux gendarmes se regardent, essoufflés, puis referment la porte coulissante. Marion leur signale l'arrivée des secours dans quelques minutes.

— Pas un mot sur *Space Mountain*, reçu ? La petite séance de rallye n'existe pas. On a percuté un sanglier, le goudron est pourri, on s'est pris le rocher, et basta... Marion ?

— Oui chef... Ça s'est bien passé comme ça...

— Josselin ?

— Aucun problème maréchal des logis-chef.

Le sous-officier s'introduit dans le fourgon par la porte conducteur et lance au prisonnier :

— Et toi, Broki-aaanti, s'il te prend l'envie d'ouvrir enfin la bouche pour parler d'autre chose que d'un simple accident à cause d'un putain de marcassin, je te promets que je transforme en enfer ton séjour en taule ! Compris ?

Siméon n'a pas bougé depuis qu'il a repris place à bord du Trafic. Son mutisme exaspère Crouzet qui se met à hurler :

— Compris ?

— 'Veux pisser... chief.

— Merde Siméon, tu ne voudrais pas me faciliter un peu les choses ?

— 'Parlero pas, chief Michel. Mais 'veux pisser...

— C'est bon ! L'bleu bite, détache le prisonnier et mène-le se soulager avant qu'il nous ponde un chantage scatologique. Tiens, les clés...

Michel Crouzet lance un trousseau à Cortignac qui libère l'homme momentanément. En sortant du véhicule, Siméon relève la tête et Josselin se rend compte qu'il peut détailler son visage pour la première fois. Son mètre quatre-vingt-cinq et ses quatre-vingt-dix-huit kilos se font curieusement discrets sous une posture courbée et défaitiste. Jusque-là, les longs cheveux bouclés, bruns et crasseux tombant sur ses joues n'ont pas permis à Josselin d'observer les traits du meurtrier.

Ils ont la même stature – bien que Cortignac soit plus mince – et presque le même âge, vingt et un ans pour Josselin, vingt-quatre pour Brocciante. Ce dernier en paraît pourtant quarante. Si le poids des années n'a pas eu le temps de rider ce visage, celui de la folie a écrasé sa chair, émoussé sa jeunesse, terni son éclat. Sa barbe et ses joues potelées ne cachent rien : Brocciante est bouffé de l'intérieur. Ses lèvres sont sèches, rongées par des dents bigarrées, inégales et clairsemées. Si bien que lorsqu'il plante ses yeux dans ceux de Josselin, celui-ci a un mouvement de recul. L'instinct, assurément. Car enfin, le regard de Siméon Brocciante est un puits sans fond, un réservoir de démence. Josselin ne cherche pas à le soutenir. L'explorer relèverait de l'inconscience.

Après son inculpation<sup>2</sup>, le magistrat instructeur a pris la décision d'éloigner temporairement Brocciante. Ses nombreuses fréquentations nîmoises, le risque de trouble à l'ordre public et surtout le manque de place à la prison de Nîmes l'ont amené à se prononcer pour un transfert à la maison d'arrêt de Privas en Ardèche. L'avocat commis d'office a bien tenté de minimiser les faits reprochés à son client, du moins pour la forme. Peine perdue.

Il est vrai que Brocciante n'a pas toujours été dans cet état. Son frère, ses collègues de travail, ses amis d'enfance, tous le décrivent comme un homme sans problème, un père exemplaire et un mari aimant. Les psychologues pensent que sa personnalité a brusquement dévié pour une raison encore inconnue. Le nombre de cas est certes réduit, mais pas négligeable. Du jour au lendemain, voire d'un instant à l'autre, un individu lambda se transforme en machine à tuer sans que l'on puisse expliquer pourquoi.

Josselin en a entendu parler. Il sait que, souvent, la crise de démence passée, ils redeviennent doux comme des agneaux... Jusqu'au prochain accès de lycanthropie. Siméon Brocciante a de surcroît perdu l'usage d'une partie de ses capacités cérébrales. En faisant abstraction des actes pour lesquels il est inculpé, on le plaindrait presque.

Cortignac suit le prisonnier de près, arme à la main. Ils traversent la route et se dirigent vers l'orée du bois. Une fois à l'ombre, Siméon s'exécute contre un bosquet. Cinq pas derrière lui, Josselin observe vaguement la scène et note que les premiers rayons du soleil font leur apparition.

Se tournant vers le fourgon, il constate qu'une légère brume s'est emparée des lieux. Un filtre vapoureux serpente sur les vignes alentour.

Dans son champ de vision, Michel Crouzet, tête basse, fait les cent pas près du Trafic collé à son arbre.

Marion lui adresse un sourire qui se vrille instantanément. Elle semble affolée, ou ébahie, impossible de définir son expression avant qu'elle pousse un cri. Josselin comprend que l'explication se trouve dans son dos.

Lorsqu'il se retourne, il n'en croit pas ses yeux : Siméon Brocciante a disparu.

---

<sup>2</sup> La notion de « mise en examen » remplace celle d'« inculpation » en 1993.

Josselin Cortignac et Marion Terboven ont d'abord fouillé le bosquet avant de progresser dans le bois, tandis que Michel Crouzet tentait tant bien que mal de dominer ses nerfs et la situation. Ses beuglantes parvenaient régulièrement aux oreilles des deux gendarmes qui tâchaient de garder leur sang-froid.

Il faut reconnaître que le constat est passablement critique : accident sur sentier non planifié, vitesse en cause, fourgon enroulé autour d'un arbre, une roue en moins sur l'essieu arrière et un forcené de plus dans la nature, façon Houdini en prime !

En parlant de prime, Crouzet peut dire adieu à la sienne.

Vers 13 h, celui-ci, incrédule, écoute Marion expliquer pour la centième fois sa version des faits. Un détachement de la cynophile vient d'arriver sur les lieux où un escadron de gendarmerie crapahute depuis le milieu de la matinée. Le maréchal des logis-chef ne peut pas croire qu'« un homme en train de pisser se soit volatilisé », à quelques mètres de lui. À plus forte raison devant les yeux de sa coéquipière :

— Et Cortignac, 'l'était tellement près du désaxé qu'il aurait presque pu la lui secouer ! Non, ce n'est pas croyable, pas croyable !

On fait le point, on anticipe les dépositions, on tente d'y voir plus clair.

Le lieutenant Shepherd a pris les opérations en main. Son flegme et son empathie naturelle facilitent la tâche de Marion. À l'écart de la scène, il prête une oreille attentive au témoignage de la gendarme Terdoven :

— Comme s'il avait été aspiré par la brume. J'avoue avoir du mal à décrire la scène. Pourtant cela fait des dizaines de fois que je répète la même chose...

— Lorsque l'auxiliaire Cortignac s'est tourné vers vous, ne cachait-il pas le prisonnier ?

— Absolument pas. Brocciante était de dos, en train d'uriner contre ce bosquet. Josselin n'était qu'à quelques pas de lui, son arme à la main. Puis, il a légèrement tourné la tête...

— Dans quel but ?

— La brume s'était levée et il observait le paysage. Je venais de faire la même chose, alors je lui ai souri.

— Comment cela est-il possible s'il n'a tourné que légèrement la tête ?

Marion ne veut pas accabler son coéquipier d'une faute qu'il n'a pas commise.

— L'agent Cortignac n'est pas en cause. Il a quitté Brocciante des yeux, c'est vrai. Il s'est retourné vers le fourgon, se retrouvant dos au prisonnier. Mais il n'est en aucun cas responsable de sa disparition. J'ai vu la scène se dérouler devant moi, mon lieutenant, et elle est... invraisemblable !

Philippe Shepherd n'est pas dupe. Il a saisi la manœuvre de Marion. Si au fond de lui la responsabilité de l'agent Cortignac ne pèse pas lourd, son intégrité le pousse à explorer toutes les pistes.

— Encore une fois, gendarme Terdoven, votre témoignage est capital. Vous seule pouvez nous aider à retrouver Brocciante et, même si vous avez peut-être reçu un mauvais coup pendant l'accident...

— Sauf votre respect lieutenant, ce que j'ai vu n'a rien d'une hallucination. Cortignac était face à moi, Brocciante de dos à cinq ou six mètres de lui et il s'est volatilisé, en moins d'une seconde, sous mes yeux ! Comme s'il n'avait jamais existé, comme si on l'avait supprimé du paysage en claquant des doigts.

— Comprenez notre désarroi, gendarme Terdoven. Un individu accusé d'un quintuple meurtre, enchaîné des mains aux pieds, disparaît sous vos yeux sans laisser de traces... Vous connaissez la procédure habituelle !

Marion marque à peine son étonnement. Les images reviennent en boucle dans sa tête où elles règnent en maître sur son raisonnement, étouffant toute susceptibilité.

— Évasion, complicité, dissimulation de preuves... Josselin a une ouïe très développée, il a obtenu le maximum aux tests d'audiométrie. Il n'a pas entendu le moindre cliquetis de chaînes, un seul froissement d'herbe ou de feuilles. Croyez-vous sincèrement qu'il serait dans cet état si nous avions orchestré la fuite de Brocciante ?

Josselin Cortignac est adossé à un cep de vigne, légèrement en contrebas de la D111. Il relève la tête, essuie ses yeux d'un geste enfantin et se lève, faisant face au lieutenant Shepherd. Celui-ci pose une main sur son épaule et l'entraîne le long de la vigne, histoire de décongestionner sa gorge tout en engageant la conversation. La nouvelle recrue n'est pas coupable, ça crève les yeux. Mais Cortignac ne protège-t-il pas quelqu'un ? Crouzet par exemple.

— Parle-moi de cet accident, Josselin.

Le tutoiement inhabituel de l'officier subalterne met le jeune homme en confiance. Or, il ne peut pas trahir Crouzet.

— J'étais à l'arrière avec le prisonnier. Je ne me suis rendu compte de rien, sauf du choc contre l'arbre. Ensuite, le maréchal des logis-chef et moi-même avons dégagé Brocciante. Puis le chef l'a fait remonter à bord du Trafic.

— A-t-il été rattaché ?

Philippe Shepherd connaît tous les détails de cette histoire, mais il doit trouver la faille.

— Il était enchaîné depuis notre départ, même pendant l'accident. C'est moi qui l'ai détaché...

— Qui t'en a donné l'ordre ?

— Le maréchal des logis-chef mon lieutenant. Brocciante avait envie de...

— Et qu'a fait le maréchal des logis-chef Crouzet ensuite ?

— Je ne saurais le dire. J'ai traversé la route et quand je me suis retourné, il était en train de marcher près du fourgon. Il avait l'air inquiet. Rapport à l'accident sans doute. Marion m'a vu et presque aussitôt elle a poussé un cri. J'ai alors constaté que Brocciante avait disparu...

— Auxiliaire Cortignac, pensez-vous qu'il ait pu bénéficier d'une aide extérieure quelconque ?

Josselin redresse les épaules. Le retour au vouvoiement le rappelle à l'ordre. Ses discussions avec Marion, lorsqu'ils fouillaient le bois, lui reviennent à l'esprit. Elle a tout vu. Il lui fait confiance, elle ne lui mentirait pas.

— Le prisonnier n'a pas pris la tangente mon lieutenant. Il s'est... Enfin, c'est difficile à expliquer.

— Allons, Cortignac !

— Il s'est vaporisé mon lieutenant !

Les recherches n'ont rien donné. Jusque tard dans la journée, les équipes ont ratissé le bois et les vignes à la recherche du moindre indice, mais sont rentrées bredouilles.

Le lieutenant Shepherd a interrogé les trois gendarmes à plusieurs reprises. Josselin Cortignac maintient son témoignage qui va dans le sens de celui de Marion Terdoven. Michel Crouzet, bien que n'ayant rien vu, soutient la thèse de l'erreur humaine : le jeune Cortignac n'aurait pas dû quitter Brocciante des yeux. À la suite de l'accident, celui-ci a profité de la confusion pour déguerpir.

— Quant à Marion, mon lieutenant, elle est bien mignonne, mais ne distinguerait pas une vache d'un sanglier à dix mètres...

— Qu'en est-il du marcassin ?!

Les équipes s'appêtent à quitter les lieux. Michel Crouzet en profite pour temporiser en saluant un collègue.

— Oui, bien sûr, mais c'était avant l'accident. Ne vous a-t-elle pas dit qu'elle porte des lentilles ? Elle les a certainement perdues lors du choc contre l'arbre. Une erreur humaine, je ne vois que ça.

— Merci, chef Crouzet.

Le sous-officier emboîte le pas du lieutenant quand ce dernier se retourne :

— Maréchal des logis-chef ?

— Mon lieutenant...

— À l'occasion, il faudra que vous me disiez ce qui a vraiment causé cet accident. Les traces de freinage laissent à penser que vous rouliez à une vitesse, disons, excessive...

## Chapitre II - Les Origines

« Valle Aquaria<sup>3</sup> – 1<sup>er</sup> jour du printemps 736 – à l'aube.

*Le mage Platus rentre de sa traque nocturne. La chasse a été bonne : un marcassin et deux lapereaux. Malgré les recommandations des villageois, il n'hésite pas à parcourir la Forêt de Malmont, même de nuit. Il ne craint pas les loups. Leurs proies ont toujours quatre pattes, lui confiait sa mère. Comme une rengaine, Jaan Platus se remémore cette phrase à chaque fois qu'il franchit le monticule rocheux qui mène à sa cahute.*

---

<sup>3</sup> Ou Valle Aqua, La « Vallée des Eaux », origine du nom de Valliguières. Village situé à 8 km au nord de Remoulins et du Pont-du-Gard.

*La modeste cabane de bois a abrité plusieurs générations de guérisseurs, devins, et autres chamans. Toujours la même famille. Jamais plus d'un membre à la fois, choisi pour ses prédispositions à exercer le chamanisme et pratiquer les soins.*

*Hommes ou femmes, les Platus officient sur ce surplomb rocailleux depuis l'époque romaine et la construction du Pont du Gard. Le premier d'entre eux y participa. Il appliqua le mortier de tuileau sur une bonne partie du canal de l'Aqueduc. D'après les chroniques familiales, alors que lui et ses compagnons atteignaient les premières arcades du Pont, il fit une découverte qui scella à jamais le destin de sa famille.*

*On raconte qu'à la fin de sa journée de travail, après s'être lavé dans l'eau du Gardon, il s'installa pour la nuit dans une grotte non loin du site<sup>4</sup>. Les détails sur sa découverte n'ont pas traversé les âges. Mais, on dit que ce jour-là Platus l'Ancien perdit momentanément l'usage de la parole. Lorsqu'elle lui revint, les phrases qu'il prononçait n'avaient plus aucun sens. Comme s'il eût parlé une autre langue. Le choc lié à sa trouvaille semblait l'avoir rendu fou. Il souhaitait devenir chaman, « pour s'élever et atteindre l'illumination », disait-il. Obsédé par l'idée de rejoindre un hameau situé à deux heures de marche, il s'y installa après qu'il fût chassé du chantier de l'Aqueduc.*

*Il s'agissait d'une petite bourgade, formée de quelques maisonnées et villas romaines, entourée de collines couvertes de chênes verts ou blancs, buis, genévriers et genêts. De la garrigue jaillissaient de nombreuses sources. Sur un éperon rocheux, un oppidum surplombait la voie vicinale qui reliait Nîmes à Pont-Saint-Esprit. Un sentier courait vers l'orient sur cinq kilomètres jusqu'à la villa Anduzon, qui marquait la limite avec le territoire de Roca-Fortis<sup>5</sup>. À mi-chemin : une zone surélevée de quelques dizaines de mètres par rapport au village. Au sud de ce point La Combe du Castellas, au nord le Farlet et la forêt de Malmont. Platus l'Ancien choisit cet emplacement pour y construire sa hutte.*

*Durant la première décennie, il vécut dans l'isolement le plus total et dut acquérir seul les techniques et le savoir-faire propres à sa discipline. Il testa sur lui de nombreuses décoctions de plantes avant de maîtriser son art. Malgré ses problèmes d'élocution, il prit bientôt femme et fonda une petite famille. Des neuf enfants que lui donna sa compagne, seule la dernière survécut jusqu'à l'âge adulte.*

*Devenu veuf, Platus l'Ancien s'attacha énormément à la fillette. Handicapé par son langage, il put néanmoins lui transmettre les rudiments de ce qui devint bientôt son gagne-pain. C'est justement la fillette qui lui présenta son premier patient : un voyageur égaré qui venait de se désaltérer à la source du Farlet. Mal lui en avait pris ; il s'était fait mordre par une vipère. Platus vit surgir sa fille du bois, inquiète, gesticulant, mais satisfaite : enfin, elle allait pouvoir assister au miracle de la guérison !*

*L'homme, la jambe raide, avait suivi la petite en traînant la patte. Platus vint à sa rencontre et l'aida à regagner la cabane. Il allongea le voyageur sur une paille et entreprit d'enduire sa cuisse – émaillée d'une belle morsure – avec une décoction d'oignon, de genêt, et de lavande aspic. Puis il badigeonna le membre d'argile et l'enveloppa d'une bande de tissu. Après plusieurs jours de soins, l'homme recouvrit l'usage de sa jambe. Au comble du bonheur, il reprit sa route. Partout, il raconta son aventure. Bientôt, son témoignage attira les foules. De nombreux malades et miséreux affluèrent de toute la région. Certains faisaient même le voyage à pied depuis Alba Helviorum<sup>6</sup>.*

*Platus acquit une solide réputation. Vers la fin de sa vie, il passa le relais à sa fille. À son tour, celle-ci transmit son savoir à son fils, et ainsi de suite...*

*Si personne n'a jamais su ce que Platus l'Ancien avait découvert dans la grotte du Pont, on raconte que son existence fut empreinte d'une quête obsessionnelle. Il cherchait à localiser un site, un point précis, un lieu secret. Jamais il ne le découvrit, et jamais il ne retrouva une élocution normale. Sauf dans ses derniers instants. Sur sa paille, quelques secondes avant de s'éteindre, il chuchota à l'oreille de son enfant les seuls mots intelligibles qu'elle entendit de la bouche de son père : « Fille, ne pleure pas. L'Endroit est là ; je l'avais sous les yeux et ne le voyais pas ! Ce monde n'est qu'un parmi tant d'autres... Ils sont légion, aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, et les vérités que peut loger ton cœur ». La légende familiale dit qu'à midi, un premier jour d'automne, Platus l'Ancien ferma les yeux et s'envola, sur son lit de mort, porté par son dernier souffle.*

---

4 Grotte préhistorique de Balauzière.

5 Rochefort-du-Gard.

6 Alba-La-Romaine (à une dizaine de kilomètres de Montélimar), capitale des Helviens, peuples gaulois du sud du Vivarais (Ardèche).

*Jaan Platus se récite cette histoire à chacune de ses sorties dans les collines. Tous les matins, il parcourt les sentiers, les cours d'eau et les champs à la recherche des simples, perpétuant ainsi l'héritage familial. À soixante-cinq printemps, il a eu une vie largement remplie. Celui que l'on nomme le mage, le rebouteux ou l'aruspice, connaît bien les gens du bourg. Il en a fait naître un bon nombre, et soigné la plupart. Tous l'apprécient. Il a consacré son existence aux soins et à la guérison, récoltant l'amitié, la générosité et l'affection de la part des villageois, mais jamais l'attirance ou l'amour. Aucune femme n'a souhaité partager avec lui son intimité ; s'unir à Jaan Platus n'était pas concevable.*

*Sa mère l'avait mis au monde, seule. Durant sa grossesse, le père de l'enfant la battait, prétextant que les pratiques excentriques de sa compagne leur attireraient des ennuis et qu'elle devait cesser. C'est pourtant cette originalité qui avait fait de lui cet être éperdu d'amour, parcourant monts et vaux pour convoiter la charmeresse. Mais il digérait mal la renommée de « dame Platus ». Sa jalousie l'avait peu à peu transformé en tyran. Négligeant l'état de sa compagne, il l'avait une nouvelle fois rouée de coups. Ensuite, certains racontaient qu'il s'était enfui, la laissant pour morte. D'autres prétendaient que la guérisseuse s'était si bien défendue que l'homme avait péri sous quelque terrible malédiction. Quoi qu'il en soit, personne ne l'avait revu.*

*L'enfant était né à terme, mais déparé. Sur un corps pourtant bien fait trônait une tête aux traits tortueux. Les poings du père semblaient avoir empreint le petit visage, balisé çà et là de protubérances et de cavités disgracieuses. Durant les premiers mois de sa vie des bruits étranges parcoururent la vallée. On le disait « fils du diable », « maudit » ou simplement « pauvret mal fichu »... Sa mère le protégea de la seule façon qu'elle put : elle le cacha si bien qu'on l'oublia, qu'on douta même qu'il eût jamais existé. Lorsqu'un malade venait consulter la rebouteuse, Jaan restait sagement dans la chambrée, camouflé derrière une toile de jute.*

*Avant sa douzième année, sa mère lui apprit tout ce qu'elle savait sur les plantes, les potions, la magie, les manipulations et la divination. Quand elle se sut condamnée – souffrant d'un mal dont on ne guérit pas – elle n'eut de cesse de lui conter l'histoire familiale.*

*Un soir d'été 687, alors que Pépin le Gros<sup>7</sup> partait en guerre pour reprendre le contrôle des royaumes francs, les Platus mère et fils, de leur côté, fêtaient les seize printemps de Jaan. Après un repas un peu plus copieux que d'ordinaire, ils se mirent au lit.*

*Dans la nuit, Jaan fut réveillé par le hullement d'une chouette. Il ne trouva pas sa mère auprès de lui sur la paillasse. Il se leva et constata que sa gibecière n'était plus là. Habitué aux traques nocturnes de la guérisseuse, l'adolescent ne s'inquiéta pas. Peu avant l'aube, un autre cri le tira de son sommeil. Cette fois, il sortit et découvrit sa mère à quelques enjambées de la cabane, morte, un poignard dans le cou. Au petit matin, les habitants virent un adolescent portant le corps d'une femme traverser le village. À l'aspect biscornu de son visage, ils comprirent que l'enfant de la morte avait survécu. Ils prirent également conscience de la disparition de la guérisseuse et réconfortèrent le jeune homme, espérant sans doute conjurer leurs médisances tout en s'attirant les faveurs d'un nouveau rebouteux.*

*Jaan Platus accepta de perpétuer la tradition. Les villageois lui accordèrent leur confiance et s'avouèrent très vite stupéfaits par le savoir et la science de l'adolescent. Jaan passa bientôt du statut de « damné » à celui d'« augure », ou exagérément de « prophète ». Cependant, si son aura subjuguait foule de miséreux elle ne réchauffait pas le cœur des jouvencelles. Son intimité ne fut troublée que par la solitude. Jaan se cloîtra au sein de ses souvenirs d'enfance et ne raconta la saga des Platus qu'à son for intérieur.*

*Les premières lueurs de l'aurore éclaircissent les collines alentour. Le mois des floraisons s'annonce particulièrement doux et Jaan Platus savoure la fraîcheur en ce petit matin de l'an 736. Une brume légère cache les enlèvements autour de sa maisonnée. À l'est et à l'ouest de la cabane, les décroissances du relief graveleux recyclent l'humidité qui glisse des coteaux à la nuit tombée. Le vieil homme ne voit plus très bien, mais son ouïe est toujours aussi aiguë. Alors qu'il s'apprête à ingurgiter le trognon d'une pomme, il perçoit des cliquetis en provenance de Roca-Fortis. Il tend l'oreille et juge que leur distance ne dépasse pas une demi-lieue<sup>8</sup>. D'autres bruits semblent lui parvenir depuis la direction opposée. Des chevaux apparemment. Quelque chose lui dit qu'il*

---

<sup>7</sup> Pépin II de Hersaltz (645 – 714), Maire du palais d'Austrasie et de Neustrie (France, Benelux et une bonne partie de l'Allemagne). La Septimanie (Languedoc) restant aux mains d'Égica le Wisigoth, roi d'Hispanie (Espagne et Portugal).

<sup>8</sup> Une lieue = entre quatre et six kilomètres.



ferait mieux de déguerpir. Même s'il ne connaît pas dans le détail l'histoire de sa région, il sait les nombreux drames qui s'y sont déroulés<sup>9</sup>.

Il s'apprête à se mettre à l'abri quand il entend déclamer son nom. Au loin à l'ouest, sur le chemin qui mène au village, une troupe s'avance. Des centaines de Sarrasins défilent, apprêtés pour le combat. L'un d'eux a dû s'exclamer en le reconnaissant. Jaan tourne la tête et repère, en sens opposé, une colonne franque d'un millier d'hommes venant de l'est. Il ne fait pas bon demeurer dans les parages, se dit-il. Pourtant, Platus semble figé sur place. Le vieil homme reste là, légèrement courbé, tournant la tête d'un côté, puis de l'autre, comme pour jauger la situation. Le promontoire rocheux où loge Jaan domine les deux versants de la colline. De fait, s'il peut voir les deux troupes, les deux troupes ne peuvent se voir.

Alors, le dernier représentant des Platus décide d'agir. Il s'avance jusqu'à l'arête du rocher, juste dans le virage. Ainsi, il peut être vu par les deux armées qui ignorent qu'elles sont si proches l'une de l'autre.

— Que fais-tu là, vieil homme ? Écarte-toi du passage ou nos chevaux vont te piétiner.

Le cavalier qui vient de parler est intrigué par l'attitude de ce vieillard qui semble vouloir leur barrer le passage.

— Fais demi-tour, jeune homme. Tu vas au-devant de grands dangers.

— Seul mon seigneur pourrait me faire battre en retraite. Et le Marteau<sup>10</sup> n'est pas de ceux qui reculent face à l'ennemi. Ôte-toi de son chemin, ou il t'écrasera comme un vulgaire Sarrasin !

Jaan Platus ne soigne ni Sarrasins ni Francs. Seulement des âmes qui souffrent.

La souffrance ; c'est étrange de voir à quel point elle fédère les corps... Qu'elle soit chrétienne ou musulmane, la chair éprouve les mêmes douleurs, endure le même calvaire, saigne du même sang. Et Jaan lui offre le même amour.

— Les Sarrasins sont aussi des hommes, comme toi, comme nous tous...

— Blasphème ! Je t'aurai prévenu, vieux fou.

L'éclaireur fait demi-tour, et lance son destrier vers le levant pour informer le reste de la troupe. C'est alors qu'une voix enjoint le guérisseur à se retourner :

— À qui parles-tu, Platus ?

Le cavalier qui l'avait reconnu de loin vient à sa rencontre. Jaan l'a soigné d'une influenza coriace lorsqu'il était adolescent. Aujourd'hui, il est devenu robuste et c'est un valeureux guerrier qui se tient maintenant à une vingtaine de mètres de lui sur un beau roussin<sup>11</sup> havane.

— N'approche pas Khaldoun. Et dis à tes amis de retourner d'où ils viennent.

— Qu'est-ce qui te prend, Platus ? Ash-Shams<sup>12</sup> t'a tapé sur la tête ! Bismillah<sup>13</sup>, nous partons divulguer la parole du Prophète. Écarte-toi...

— Non, vous partez en guerre, Khaldoun ! Des hommes arrivent de l'est. Ils sont nombreux.

Méfiant, le soldat qui se tient aux côtés de Khaldoun observe la scène. Il décale son cheval sur la droite et distingue au loin, derrière la silhouette du vieil homme, un nuage de poussière caractéristique qui s'étend à perte de vue, éclairé par les premiers rayons du soleil. Sa main glisse doucement vers son arc.

— Ce bonimenteur t'entortille, Khaldoun. C'est un alchimiste qui complotte avec ces chiens. Il tempore pendant qu'ils approchent pour nous surprendre.

---

<sup>9</sup> Depuis le néolithique se sont succédé les Ligures et les Grecs, chassés par les pasteurs Celtes – armés d'épées de fer – venus du nord et de l'est. Cohabitant avec les Arvernes, vinrent ensuite les Volques (Danube et Belgique). Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Romains franchirent le Rhône. Ils remirent en état la route d'Héraclès qu'ils rebaptisèrent Via Domitia. La Pax Romana régna jusqu'au Ve siècle. Venus du nord, les Vandales ravagèrent Alba, Orange, Avignon et Nîmes : ce fut la chute de l'Empire romain. Les Wisigoths de Germanie suivirent de près les Vandales. Ces deux peuples dévastèrent la Gaule. Jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, les Wisigoths dominèrent la région, bien qu'à plusieurs reprises les francs de Clovis aient tenté de s'emparer de leurs terres. Chilbert II, roi d'Austrasie, obtint finalement Uzès, et resta maître du Bas-Languedoc, la Septimanie restant aux mains de Récarède I<sup>er</sup>, roi des Wisigoths d'Espagne. Mais au VII<sup>e</sup> siècle, les Arabes souhaitèrent imposer l'islam à la « Grande Terre » (La France). Ils envahirent d'abord l'Espagne et s'engagèrent en Septimanie jusqu'à Nîmes. Eudes d'Aquitaine profita d'une paix avec Charles Martel pour tenter de leur résister. Mais ils dévastèrent Arles, Avignon, Uzès et Viviers. Les deux hommes s'associèrent à nouveau en 732, près de Poitiers, donnant la victoire aux Francs sur les Sarrasins.

<sup>10</sup> Charles fut surnommé Martel (« Marteau » en ancien français et en occitan), le « marteau d'armes » étant aussi une arme de combat.

<sup>11</sup> Grand cheval qu'on montait surtout à la guerre.

<sup>12</sup> Le soleil.

<sup>13</sup> Bismi Allahi alrrahmani alrraheemi : « Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ».

*Peu après, quelques cavaliers francs alertés par leur éclaireur se sont amassés derrière le versant est de la colline. Ceux-ci ont entendu parler du vieil homme. Certains le considèrent comme un grand guérisseur, d'autres comme un occultiste ou un sorcier.*

*De l'autre côté du virage, les Sarrasins commencent à s'impatienter. Khaldoun n'a pas réussi à raisonner son frère d'armes qui galvanise ses compagnons. En un rien de temps, une rumeur gronde dans l'ombre du flanc occidental et les Francs sont vite alarmés par les cris qu'ils perçoivent maintenant distinctement : Allah akbar ! Allah akbar ! Allah...*

*Le plus ancien des deux arbalétriers est le premier à décrocher son arme. Il charge une grosse flèche à la pointe hérissée d'un carrelet et ordonne à son second :*

*— Ce fourbe est à la solde des arabis. Pars prévenir le reste des troupes et dis-leur de se préparer au combat. Fais vite...*

*Le soldat s'exécute.*

*Avant de se lever, la brume étire une dernière fois ses bras vers le couchant. L'espace soudain privé du brouhaha des hommes bourdonne d'un galop de cheval.*

*Ce sera le dernier son perçu par Jaan Platus, l'ultime représentant d'une longue lignée de guérisseurs. Enveloppé d'une mélasse vaporeuse, il est comme suspendu dans les airs.*

*Il n'entend pas siffler la flèche sarrasine sur sa gauche, ni chuintier à droite le carreau d'une arbalète franque. La double volée lui perfore le torse et l'abdomen.*

*Jaan comprend intuitivement que son existence touche à sa fin, qu'il n'aura ni le temps ni la science pour soigner ses plaies. Il recule de quelques pas, se retourne et s'appuie contre le tronc d'un jeune chêne.*

*De chaque côté du promontoire rocheux, les combattants francs et sarrasins observent le moribond qui vacille en s'approchant de sa hutte. Un vent léger s'est levé et pousse une pelote de brume qui camoufle le vieil homme le temps d'un souffle. L'instant d'après, Jaan Platus s'est volatilisé... »*

Jean Raynald ferme son livre et le pose sur ses genoux. Anna, lovée dans une couverture polaire, tourne la tête offrant à son mari une moue boudeuse :

— C'est déjà fini ?

— Dis donc, il est cinq heures de l'après-midi ! Si nous voulons manger une omelette d'asperges, il serait temps de s'émouvoir !

— Mais je suis émue ! J'adore tes petites histoires à l'heure de la sieste. Celle-ci est bien triste.

Le couple s'extirpe des chaises de camping. Jean les plie avant de les ranger dans le coffre de la voiture.

— Hum... Nous sommes le 18 mars 2012. Tout cela s'est passé il y a près de treize siècles ; mille deux cent soixante-seize ans exactement, quasiment jour pour jour. Juste là...

Jean pointe du doigt le terre-plein qui surplombe la vigne où ils ont déjeuné. Il serre la main de sa femme, la porte tendrement à ses lèvres et l'embrasse.

— Bah, ce n'est qu'une légende ! L'auteur se plaît à brouiller les pistes. Il mixe fiction et réalité, les anecdotes et les faits, les petites histoires et l'Histoire, avec un grand H.

— Et que dit-elle avec son grand H ?!

— Qu'une bataille s'est effectivement déroulée le 18 mars 736 entre Avignon et Nîmes. Que Charles Martel surprit les Sarrasins qui avaient campé entre Saze, Pujaut et Rochefort-du-Gard<sup>14</sup> et qu'il les repoussa jusqu'au Gardon.

— Bilan ?

— Quarante mille morts<sup>15</sup>. Mais tu sais tout cela, n'est-ce pas ?

En effet, Anna connaît cette histoire par cœur. Elle préfère changer de sujet.

— As-tu pris ta clé ? J'ai celle de la voiture.

Jean montre à sa femme le petit bout de bakélite qu'il trimballe tout le temps avec lui. Une clé USB qui le suit partout, accrochée à sa ceinture. En cas de problème, les secours n'ont qu'à connecter le périphérique de stockage

---

14 Trois communes situées à moins de 10 km autour de Valliguières.

15 On a retrouvé des tombes sarrasines et franques à Valliguières, notamment au pied de la colline de Saint-Pierre.

à un ordinateur pour révéler une foule de détails le concernant : adresse, numéro de téléphone d'Anna, groupe sanguin... Et, bien sûr, son traitement médical : l'Exelon<sup>16</sup>.

Madame Raynald n'est pas femme à se laisser dépasser par les événements. En 1980, elle et son mari ont créé une grosse société d'import-export, spécialisée dans les énergies renouvelables. Installés dans le sud de la France, ils ont travaillé d'arrache-pied pour promouvoir leurs produits essentiellement basés sur la production d'électricité à partir d'équipements éoliens et solaires.

Trente ans plus tard, les docteurs ont diagnostiqué la maladie de Jean. Le couple n'a pas hésité longtemps pour prendre une retraite anticipée, courant 2010. Des moyens financiers conséquents, pas d'enfant, une cinquantaine vigoureuse malgré les premiers symptômes de Jean, et des voyages en attente.

Tout au long des trois dernières décennies, le tandem avait déjà embarqué pour de nombreux pays du monde. Cependant, les aéroports et les hôtels de luxe ne font pas les voyages. Alors, au cours de leurs séjours d'affaires, Anna récoltait les dépliants dans l'avion ou au comptoir des réceptions d'hôtels.

Cette fois-ci, enfin, ils voyageaient vraiment mais la maladie de Jean s'étant aggravée, ils durent stopper leur périple à travers le monde le 4 janvier 2012 : Jean et Anna se promenaient dans les rues de Shanghai lorsque celui-ci se mit à tourner en rond, le regard vague, autour d'un stand de fruits et légumes. Si Anna comprit ce qui se passait, elle ne sut quoi faire et s'affola. Elle réalisa pour la première fois la gravité de la situation. Ils furent rapatriés en France et décidèrent de ne plus s'éloigner.

Désormais, place aux randonnées pédestres, aux sorties sans risque à moins d'une cinquantaine de kilomètres d'un centre hospitalier. Anna sait que les choses ne vont pas aller en s'arrangeant. Son mari va devoir endurer des pertes de mémoire de plus en plus fréquentes. Un jour, malheureusement, il devra regagner un de ces centres... Non, Anna ne veut pas y penser. Elle veut lutter, retarder la dégénérescence de son mari. Ensemble, ils ont conclu l'accord BACH (le compositeur préféré de Jean) : Balader, Apprendre, Consigner, Humour ! Les règles en sont simples :

B/ ils choisissent une destination. Pour éviter tout risque, Anna conduit.

A/ une fois sur place ils cherchent un ouvrage relatant l'histoire des lieux et Jean récite à sa femme des morceaux choisis en fonction des événements de la journée.

C/ de retour à la maison, ils enregistrent leurs impressions grâce à la fonction dictaphone de la clé USB qu'Anna a déniché par hasard sur un site internet. Jean dispose ainsi de plusieurs heures d'enregistrement.

H/ Anna et lui jouent les inspecteurs acariâtres pour un guide touristique imaginaire.

Hormis son côté ludique, cet exercice permet avant tout à Anna de suivre l'état de Jean, lequel profite de cette gymnastique pour retarder l'issue fatale de la maladie.

— Tu as lu ceci : « Chemin de la brûlée », pittoresque n'est-ce pas, ma chérie ?!

— Lugubre ! Où mène-t-il ?

Anna traverse la route et vérifie les données sur sa carte IGN. Jean s'est baissé pour ramasser une poignée d'asperges sauvages.

— À la Bergerie du Coulomb sur la route de Tavel. Tu as vu ma petite botte ?!

Bonne réponse, pense Anna. Elle sourit à son mari qui brandit sa trouvaille. Il n'est pas dupe – encore un exercice – et lui envoie un baiser tandis qu'elle grimpe le sentier. Jean fait le tour du petit bosquet de chêne et glane encore quelques asperges. Anna note la présence des premiers papillons citron. Elle les photographie et lance une dernière devinette à son époux :

— Mâle jaune, femelle vert pâle, j'ai quatre points orange sur le corps. Je suis ?

Jean semble sécher. Elle hausse un peu la voix, sans doute ne l'a-t-il pas entendu.

— Le mâle est jaune, la femelle vert pâle, quatre points orange sur le corps. Je porte le nom d'un fruit. Je suis ?

Toujours pas de réponse. Anna se redresse, étire la tête sans voir le parking et redescend le chemin, inquiète malgré elle. Aucune présence de Jean près du bosquet, ni dans la vigne en contrebas. Idem aux abords de la voiture.

— Jean ? Tu es là ?

---

16 Un des rares médicaments indiqués pour traiter la maladie d'Alzheimer.

Anna commence à s'affoler. Elle s'avance vers le bois où elle croit entendre un froissement de branches. Si Jean est en crise, il ne répondra pas. Il ignore jusqu'à son prénom dans ces moments-là.

En quelques secondes, elle est entourée de buis, de pousses de chênes et de genévriers qui lui griffent les cuisses à travers son pantalon. Elle se retrouve vite emmêlée dans les buissons et peine à s'en extraire. L'inquiétude et la situation lui portent sur les nerfs et elle se surprend à hurler :

— Jean, réponds-moi nom de Dieu !

— Dieu y'est pour rien si Jean répo' pas, hein...

Anna sursaute et pousse un cri de surprise. La voix vient de derrière elle, à quelques mètres seulement. Elle se dit que la crise de son mari est inhabituelle, car, d'ordinaire, il ne prend pas la peine de se manifester jusqu'à ce qu'elle le trouve. Il y a du progrès, pense-t-elle.

Les broussailles finissent par céder. Elle parvient à dégager une jambe et amorce un demi-tour, se retrouvant nez à nez avec un homme qu'elle n'a jamais vu. Elle retient un cri et feint l'assurance.

Mais le colosse relève la tête. Anna comprend, en croisant son regard, qu'elle ne reverra sans doute jamais son mari.

La suite du roman ; *Caverne, Les Disparus du Val* aux **Éditions du 38**.

## L'ENCHANTEMENT DU E-BOOK

Vu d'en haut, on pourrait croire qu'un de ces néonazis attardés qui traînent dans le quartier a tracé d'une main créline la seule littérature qu'il soit capable d'exécuter sans fautes : une grosse croix gammée blanche sur fond rouge. Et encore, il se serait trompé dans l'attribution des couleurs.

Mais les apparences sont *toujours* trompeuses.

Cet amas de chair, ce corps pâlot démantibulé qui tente de reproduire un swastika en luxant ses quatre membres ; c'est moi, crawlant dans mon sang.

CHU La Colombière. Montpellier. N°54.

05-08-12. Questionnaire d'admission.

Nom : Richkoff ;

Prénom : Théodor ;

Âge : 16 ans, 312 mois et 6 jours ;

Poids : 164 livres !

Traitement : anxiolytiques. Voir ordonnance.

Autorisé à circuler librement.

Bilan tous les vendredis au CHU jusqu'à nouvel ordre.

Psychose paranoïaque : est persuadé que son livre l'espionne.

Six étages plus haut, une fenêtre ouverte.

Vous avez déjà fait le rapprochement n'est-ce pas ? Le gars n'allait pas bien. Ses volets étaient fermés depuis plus de deux semaines. Il ne sortait pas : il a craqué.

Ha ! S'il me restait plus de temps, je vous raconterais... seulement voilà, ma cage thoracique est broyée et mon cerveau n'a plus savouré d'oxygène depuis dix minutes. Je vais devoir vous laisser.

N'oubliez pas : les apparences sont toujours trompeuses.

*« ... Comme chaque soir, je m'étais allongé sur mon lit, les coudes relevés et mon livre électronique posé à plat sur l'oreiller. La lampe de chevet éclairait juste assez l'écran pour que je n'aie pas à fatiguer ma vue, laissant le reste de ma chambre dans la pénombre.*

*J'avais trouvé cet ouvrage – pensant qu'il s'agissait d'un recueil de nouvelles, chez un brocanteur virtuel. Pour une somme honnête, un marchand fictif et édenté, incarnant un alchimiste, brandissait un antique volume usé comme ses haillons et épais comme une paire de Larousse. Il me l'avait vendu en tant que grimoire après l'avoir épousseté. Le site internet poussait même le zèle jusqu'à envelopper ses fichiers d'une odeur de poussière. Je ne comprenais pas comment les effluves poudrés d'un vieil étal de brocante parvenaient à s'infiltrer par les "pores" de ma liseuse ! La magie de l'informatique n'avait donc pas de limites ?*

*J'étais certes un amateur de nouveautés domestiques et technologiques, un consommateur raisonnable, moyen, mais profane en matière de programmation et d'algorithme. Je craignais un peu que l'arôme artificiel s'imprègne dans le coussin, les fibres de sa housse... »*

Théodor renifla son oreiller et eut un léger mouvement de recul. Oui, l'odeur était bien là, comme prévu. C'est drôle ! se dit-il, je vérifie encore.

Se tournant dans son lit, il posa sa tête sur l'autre coussin, sur cet emplacement vide depuis si longtemps, peut-être depuis toujours... Il ne parvenait plus à remettre un neurone sur le moindre de ses souvenirs. Tout restait désespérément flou jusqu'à la date du 3 août 2012, à 21 h 15, lorsqu'il avait téléchargé ce qu'il croyait être le dernier numéro de la *Collection du Fou*. Titre prédestiné ? Piège machiavélique ? Erreur de serveur ? Peu importe, s'était dit Théodor.

Le roman ne portait aucun titre. Il débutait directement, sans préface, sans nom d'auteur ou même d'en-tête d'une quelconque maison d'édition.

Depuis ce jour, il avait cessé d'exister, d'être Théodor Richkoff... à vrai dire, il avait même arrêté de vivre pour se résigner à survivre. Son dernier repas remontait à cette date, quelques minutes après avoir copié le fichier sur son e-book. Il s'était fait livrer une pizza et l'avait à moitié engloutie entre la ligne 9 et la fin de la première section. Le lendemain, il avait tenté d'alerter la gendarmerie. Il s'était exprimé longuement sur ce qu'il croyait être une manipulation : ce fichier n'était ni un recueil de nouvelles ni un roman. Il s'agissait d'un stratagème mis en place par le site Internet pour l'espionner ! Le gendarme impassible avait noté le début de sa déclaration, puis s'était rendu dans une pièce voisine, pour revenir quelques instants plus tard accompagné d'un collègue. Théodor s'était dit que son premier interlocuteur avait noté la gravité du délit et que la présence d'un second gendarme ne serait pas de trop pour résoudre cette affaire. Confiant, il avait repris son histoire depuis le début, affirmant qu'il était épié jusque dans le moindre de ses mouvements par son livre électronique. C'est lorsqu'il avait noté les sourires en coin échangés par les deux auxiliaires qu'il s'était énervé. Il ne se souvenait plus de ses paroles. Sûrement, il avait dépassé les bornes. Quelques minutes plus tard, il n'avait pas remarqué le véhicule des pompiers qui s'était garé devant la gendarmerie.

Au CHU de La Colombière, on lui avait posé une série de questions auxquelles il n'avait pas jugé bon de répondre sérieusement. Après tout, il n'était pas fou ! Ensuite, on l'avait soumis à une batterie de tests psychologiques et une fois de plus il s'était énervé ; la sensation d'être suspecté de démence sitôt le seuil du CHU franchi était insupportable !

Deux heures plus tard, il était rentré chez lui avec une ordonnance. Il l'avait jetée sur la table de la cuisine, puis était monté dans sa chambre, s'était glissé au creux de son lit et n'en avait plus bougé.

Depuis douze jours, Théodor lisait – les doigts crispés sur une coque en plastique – l'histoire interminable qui s'affichait sur son *livrel*.

Dès la reprise du récit, il avait su qu'il ne détacherait plus ses yeux de l'écran. La numérotation du premier (et unique) chapitre l'avait amusé : *DLXXXVII* ! Il n'avait jamais lu de livre avec 587 chapitres, pas même le dixième ! Il avait soupçonné une erreur de frappe ou une plaisanterie de l'auteur et ne s'était pas attardé à ce détail arithmétique.

Par la suite, une autre particularité insolite avait retenu son attention : le livre électronique refusait obstinément d'afficher une autre page que celle en cours. Théodor avait accepté ce qu'il prit au début pour une panne. Très vite, son pouce avait cherché par l'intermédiaire des touches de pagination à revenir en arrière ou à sauter des passages. Mais la machine ne voulait rien savoir. Elle avait même pris l'initiative de tourner les pages lorsque le regard de Théodor se posait sur le dernier mot en bas de l'écran ! D'ordinaire, cet état de fait l'aurait certes surpris, mais pas au point de le perturber. Il se serait rendu chez un réparateur et l'affaire en serait restée là. Or, l'histoire l'avait d'emblée happé, fasciné, et il n'avait plus lâché l'écran de l'appareil.

Il avait d'abord cru à une coïncidence : ce personnage principal un peu lourdaut, crasseux, les cheveux hirsutes et la barbe à l'abandon. De taille moyenne, brun, la quarantaine morose, le teint pâle et terreux, des lunettes graisseuses posées sur un nez de cochon, un appareil dentaire « minimum SÉCU », le tout emballé dans un vieux pantalon de velours aux bords décousus, et un pull miteux sans âge... Une description peu flatteuse, un croquis dégueulasse, une gouache aux doigts ; c'était son portrait craché, celui de Théodor Richkoff.

La suite avait définitivement riveté ses prunelles à l'écran. L'appartement, la disposition des pièces, le mobilier, la couleur des murs, le carrelage ; son univers casanier y était fidèlement décrit. Et l'e-book ne s'arrêtait pas là : il lui fournissait de quoi nourrir sa mémoire. L'existence même de T. Richkoff défilait sous ses yeux,

avec son enfance solitaire, ses amours ratées, ses jobs ennuyeux. Une vie terne, faite de langueur, puis d'insipidité. Enfin, de renoncement. Parfois, au fil du récit, quelques éléments insignifiants ne lui revenaient pas ou manquaient d'exactitude, comme pour faire planer un doute. Mais Théodor ne s'était pas laissé berné. La machine se jouait de lui en tentant de brouiller les pistes, et il trouverait bien un moyen de la confondre.

Il tourna à nouveau son regard vers la tablette numérique et poursuivit sa lecture :

*« ... Après vérification, l'oreiller conservait bien la senteur poussiéreuse de l'étal du brocanteur virtuel. Pour détendre mes cervicales, je m'étais retourné vers le coussin de droite, celui qu'aurait dû occuper Julia. La reverrai-je un jour ? Certainement pas ! La rupture n'a même pas été consommée puisque je l'ai laissée en plan à cette table de restaurant, prétextant une envie pressante. Oui, celle de la quitter, de la laisser vivre sa vie, une autre vie : une vraie vie. Je venais d'emménager dans un appartement au sixième étage d'un immeuble, près du centre de Castelnau-le-Lez. À part la standardiste d'Orange, personne à ce jour ne connaissait ma nouvelle adresse. Je me mis à repenser à Julia, les yeux dans le vague, le regard flou derrière mes verres souillés par une empreinte à la mozzarella. Je me demandais encore comment une personne aussi charmante qu'elle avait pu s'intéresser à un loser comme moi... »*

Ainsi il y avait eu une Julia dans sa vie ? Hum, oui, certainement. Le prénom lui plaisait en tout cas. Il lui parlait et évoquait en lui une résonance, un écho, une certitude.

*« ... je passai mon existence en revue depuis le jour où j'avais acheté le roman, et je me rendis compte à quel point le personnage principal me ressemblait, qu'il s'agissait d'un double, d'une copie... »*

Il s'était d'abord pris d'affection pour cet homme à l'allure pathétique. Puis s'était senti coupable sans savoir très bien pourquoi. Rapidement, comme on prend soudain conscience d'une erreur tragique, un frisson d'angoisse avait zébré son épiderme : il se lisait ! Il régurgitait son existence en avalant celle de cet homme. Il alimentait le récit par ses propres faits et gestes ! Tout y était : les heures passées à la gendarmerie et à l'hôpital psychiatrique, son départ pour la chambre, sa station aux toilettes – kindle en mains, les trois bouteilles de soda bon marché posées au pied du lit près d'une paire de pantoufles à l'odeur douteuse, les draps gris perle, la lampe *Svarva*, blanche, associée au chevet *Ikéa*... Puis, les douze journées passées à naviguer entre la chambre et la cuvette des WC. Et ses pensées, décortiquées, qui s'agglutinaient d'une page sur l'autre, qui se nouaient, s'enroulaient, se mélangeaient à celles du personnage sans une seule seconde de répit !

Cependant, le plus étrange se déroulait la nuit, après 2 heures du matin, lorsque Théodor, n'en pouvant plus somnait dans le sommeil, la tête collée à l'oreiller par la fatigue et la sueur. S'il ne comprenait toujours pas comment un tel prodige était possible, il saisissait encore moins par quel phénomène l'appareil parvenait à capter ses rêves. Car, à son réveil, les paupières scotchées par quelques sécrétions nocturnes, il découvrait, terrorisé, ses aventures oniriques. Pas un détail n'avait été omis. Pas une sensation, un geste ou une pensée qu'il ait pu faire ou ressentir durant son sommeil ne manquait. Tout, absolument tout était retranscrit, fidèlement, d'une façon effroyablement juste.

*« ... Je me demandai si tout ceci avait un sens, si je n'étais pas en train de sombrer doucement dans la folie. Je me disais : suis-je mort ? Je dois planer quelque part dans le ciel, une fausse liseuse à la main, me bernant d'une histoire qui n'est qu'une somme de résurgences, les réminiscences d'une vie que j'ai moi-même gâchée. J'ai vite compris qu'il n'en était rien. Tout ceci existait. Et cela se passait dans le monde réel. Car même si je conservais un doute quant à la véracité de mon hypothèse, quelque chose me disait que je ne pouvais pas être décédé puisque, au plus profond de moi, après la mort il n'y avait rien, nada, le néant absolu ! Comment aurais-je pu, dans ce cas, me tripoter la cervelle avec une histoire aussi délirante ? Et si je me trompais, que l'après-vie existât bel et bien, j'osais espérer que ça ressemblait à autre chose qu'un roman pour schizophrène!... »*

Au dix-huitième jour de jeûne, la moiteur dans l'appartement devenait insoutenable. Théodor s'était débarrassé de ses vêtements et n'avait plus l'envie ni la force de se déplacer jusqu'aux toilettes. Il avait décidé

qu'il se soulagerait à même le lit, du moins si les quelques gouttes de soda encore disponibles dans la dernière bouteille pouvaient suffire à mécontenter sa vessie.

Il se sentait désormais totalement sous hypnose. Le livre électronique avait définitivement pris possession de son esprit et Théodor n'espérait plus trouver la moindre explication à cette situation. Son cerveau vide d'énergie nourricière parvenait difficilement à faire la part des choses entre cette histoire et la réalité. Toutefois, dans un dernier sursaut de lucidité, il se décida à user de malice. Il choisit de provoquer une réaction au sein même du récit : il allait mettre la vie du héros en danger !

Dans un effort titanesque, il s'extirpa de son lit et se dirigea péniblement jusqu'à la fenêtre de sa chambre, tout en maintenant fermement la liseuse dans une main. De l'autre, il ouvrit les deux battants et refoula les volets d'une poussée rageuse. Il ne soupçonnait pas d'avoir conservé autant d'énergie. Un souffle chaud et la forte luminosité du ciel d'août le firent presque tomber à la renverse. Théodor consulta l'écran.

*« ... J'avais décidé de m'en prendre à cet appareil de malheur. Je me trouvais maintenant totalement affaibli, le corps chancelant devant la fenêtre de ma chambre et six étages de vide, aveuglé par l'ardente lumière du soleil.*

*Je ne pouvais pas faire ça ! Non, rien ne justifiait un tel acte. Je devais sauver ma peau, quitte à devoir supporter encore quelque temps ce maudit livre électronique... »*

– Ha ha ! Te voilà pris au piège ! ricana Théodor les yeux plissés, incommodés par la violente clarté. Il posa la liseuse sur le rebord de la fenêtre et tendit les bras pour crocheter les volets, avec l'intention de les entrebâiller. Il continuerait plus tard sa lecture. Pour l'instant, il allait prendre son premier repas depuis des lustres. L'envie d'une simple biscotte trempée dans du thé lui taraudait l'esprit encore plus que son estomac atrophié par dix-huit jours d'abstinence.

Il saisit la poignée de l'espagnolette et tira péniblement dessus. Le battant ne semblait pas vouloir coopérer. Il tenta de se hisser sur la pointe des pieds, mais les forces lui manquaient alors il se pencha dangereusement au-dessus du vide et fit une nouvelle tentative. Lorsque le volet daigna enfin lui céder, Théodor sentit comme une présence se déplacer dans son dos. Il tourna vivement le buste, mais ce geste trop violent pour son état de santé lui fit perdre l'équilibre. Son regard atterré fixa une ultime fois l'écran du livre électronique.

Il ne put lire les dernières lignes...

*« ... Malgré ma tentative, je dus reconnaître ma défaite. On ne peut lutter contre les mondes imaginaires. »*

Julia Mendès avait été appelée de toute urgence à se rendre au N° 200, route de la Pompignane, non loin du centre de Castelnau-le-Lez. Le corps étendu sur le trottoir n'avait pas encore d'identité et les voisins dans l'immeuble disaient le voir pour la première fois, qu'il s'agissait sûrement du nouveau locataire, que jusqu'à présent ils ne l'avaient jamais croisé dans l'escalier.

Lorsque l'inspectrice s'approcha du cadavre désarticulé, elle reconnut sans mal Théodor Richkoff. Tournant la tête pour ne pas afficher son visage défait et alimenter les soupçons d'une éventuelle relation avec la victime, Julia prétexta un appel au légiste et se dirigea vers le bloc de boîtes aux lettres qui se trouvait dans le hall. Elle tenta pitoyablement de reprendre ses esprits, repensant malgré elle au mal que lui avait fait Théodor en la plantant comme une idiote à la table du restaurant où ils étaient censés parler de l'avenir de leur couple. Tous deux s'étonnaient alors de cette relation cocasse : la femme flic et le paumé. Titre parfait pour un roman !

Elle n'eut aucun mal à repérer les initiales de Théodor apposées sur le casier de l'appartement 6B. Une fois rendue au sixième étage, elle pénétra discrètement dans l'entrée, étonnée que la porte ne soit pas verrouillée.

Le salon et la cuisine étaient plongés dans le noir. D'après ses suppositions sur l'orientation géographique de l'appartement, elle se rendit dans la chambre, comptant y trouver les indices d'une probable défenestration. Comme les volets et la fenêtre étaient ouverts, elle sut qu'elle ne s'était pas trompée de pièce. Elle tourna sur elle-même pour inspecter les lieux et heurta un objet sur le sol : un livre électronique.



Une sensation de malaise s'empara de l'inspectrice. Elle eut le tournis et se maintint au pied du lit pour calmer ses vertiges.

Elle tenta de reprendre ses esprits malgré l'envie de vomir.

Julia Mendès s'étonna de se trouver dans une chambre qu'elle ne connaissait pas. Il y avait dans ses mains un étrange objet qu'elle identifia, plus par intuition que par expérience, comme étant une liseuse.

L'écran était encore allumé, mais elle n'en fit pas cas. Elle n'avait jamais utilisé ce genre d'appareil et chercha le bouton d'arrêt.

Néanmoins, avant d'éteindre le livre électronique elle ne put résister au désir de lire quelques lignes :

*« ... Malgré ma tentative, je dus reconnaître ma défaite. On ne peut lutter contre les mondes imaginaires.*

### *Chapitre DLXXXVIII*

*Le visage de Théodor écrasé sur le bitume m'avait pétrifiée. Je savais qu'un lien avec la victime m'exposait à des difficultés pour mener à bien cette enquête. J'avais puisé en moi toutes les ressources nécessaires et détourné mes yeux de la scène en prétextant devoir passer un appel au légiste. Personne n'avait remarqué mon malaise. Les apparences sont toujours trompeuses... »*



## L'ESCLAVE

Chaque jour, elle ouvre la porte du placard où elle me séquestre. Elle me croit inerte, sans vie, passif. Je suis sa chose, sa propriété ; l'objet de ses fantasmes.

Je suis à sa merci.

Voilà trois semaines qu'elle me retient prisonnier. J'ignore quand et comment je pourrai enfin me libérer. Je commence à perdre espoir de revoir un jour les miens. Ma camisole de cuir entrave chacun de mes mouvements. Et le zip qu'elle a refermé sur ma bouche me condamne au mutisme. J'ai beau la supplier du regard, gémir, pleurnicher, rien n'y fait.

Chaque jour, c'est le même rituel. Les pans du placard s'entrebâillent et leurs gonds chougnet comme pour appuyer mes sanglots de rage. L'éclairage de l'appartement m'aveugle, alors que je la sens me saisir pour me déposer sur le lit.

Elle s'allonge près de moi et se met à fredonner. Toujours le même air ; une chansonnette pour enfant. Peut-être est-ce une comptine censée me rassurer. Pourtant, je suis pétrifié dès les premières notes. Car je sais où elle veut en venir. Je sais qu'elle va user de son pouvoir pour faire ce qu'elle veut de moi. Oh ! Rien de violent, au sens physique du terme tout du moins.

Comme chaque jour, elle me caresse. Douce torture me direz-vous... Moi, je ressens cela tel un abus d'autorité, une atteinte à ma liberté. Elle profite de mon carcan de cuir pour se livrer à des attouchements lascifs, que je ressens comme autant de gestes lubriques, qui troublent ma pudeur, mais – j'en conviens – émoustillent ma vertu.

C'est plus fort qu'elle ! Ses doigts glissent sur mon corps, flattent mes rondeurs, s'attardent le long de mes flancs... Mon embonpoint lui a tout de suite plu ! Mes courbes charnues éveillent ses sens. Pour elle, rien n'est plus sensuel qu'une panse au galbe généreux. Elle ouvre la fermeture à glissière et introduit sa main sous ma camisole. Elle aime particulièrement mon nombril. Ce petit bouton qui trône au milieu de ma bedaine rebondie n'échappe jamais à son exploration quotidienne.

— C'est comme un gros grain de beauté, chantonne-t-elle. Une décoration, une boursoufflure inutile, mais terriblement excitante, rajoute-t-elle en souriant. Un rappel de naissance, comme si tu avais été créé autour de lui...

Entre majeur et index, elle le titille, puis poursuit ses effleurements en plaquant la paume de sa main jusqu'à mon bas-ventre. Sur ma peau, sa peau crisse légèrement. Je sens mes poils se hérissier et chanter sous l'effet de la palpation. Je connais ce manège ! Il me fait tourner la tête, me propulse vers des horizons obscurs mêlés de crainte et de plaisirs inavouables.

Je sais que je vais succomber. Je vais rester figé, paralysé, je vais la laisser faire et, comme chaque jour, je vais m'en vouloir, rougir de honte, gémir de ce plaisir infâme. Comme chaque jour depuis trois semaines, je vais me détester de l'avoir séduite dans cette maroquinerie de luxe, rue du Temple. D'avoir eu la naïveté de croire qu'elle pourrait devenir ma compagne et non une... geôlière. Aujourd'hui, me voilà lié à elle corps et âme, soumis à sa domination, jouet de ses fantasmes.

Or, comment pourrais-je empêcher ce qui m'apparaît d'heure en heure comme une fatalité ?

Alors, comme chaque jour, d'une main elle a serré les sangles reliées à mon corps. Ces anses de cuir qui me rattachent à elle, entravent ma chair comme une maîtresse son esclave. Ces liens qu'elle nomme mes poignées d'amour.

Et comme chaque jour, elle m'a jeté sur son épaule, a éteint le plafonnier et s'est avancée vers l'entrée de l'appartement. Elle a claqué la porte derrière elle et s'est engouffrée dans l'ascenseur.

Elle a quitté l'immeuble en me plaquant avec fermeté sous son bras, faisant mine de ne pas remarquer les regards en biais des passants. Certains sont même envieux, mais tous finalement se détournent, me condamnant à mon triste sort.

Puis, comme chaque jour, elle s'est dirigée vers la station de métro la plus proche, m'arborant fièrement à son bras.

Moi, son sac à main.

## MITANIA

### Chapitre I

Norvège – 28 mars

L'Homme...

*L'homme chevauche une monture de métal noir.*

*L'aéroplane se pose sur le mont Ulriken et son pilote, un couteau à la main, déambule jusqu'au sommet.*

*Pointé sur lui, le canon d'une arme égrenant les secondes patiente.*

*L'homme ne contemple pas la baie de Bergen. Non... Il se poste devant un taillis et son regard se perd dans les feuilles acérées d'un genévrier.*

*Dans moins de dix secondes, lame et balle rempliront leur office. L'homme perdra connaissance et l'Univers l'accueillera pour un nouveau voyage.*

*Alors, c'est sa seule espérance, il ne concevra plus le poids de la solitude...*

### Voie lactée, au retour de Proxima Centauri

*... À nouveau je ne ressens plus les lois de la pesanteur. J'avance lentement vers le visage flamboyant. Ses traits féminins semblent illuminés de l'intérieur. Tout est si sombre autour...*

*Mon corps est aussi léger qu'une plume. Il se met à flotter en douceur, et de flux en reflux avance progressivement vers la face sibylline et noirâtre aux yeux luminescents, d'un bleu céruléen comme irréel...*

*Bercé d'une onde chaude, au rythme du souffle de sa bouche aux contours vert prasin, je vogue au gré d'un fluide éthéré que je ne perçois pas.*

*Une main blanche, immaculée, s'est posée sur ses yeux et le balancement s'achève. Puis médusé, envoûté par sa voix je me fige, suspendu à ses lèvres :*

*« Vær ikke redd, Firehundreogtolv. Du er ikke lenger alene »...*

Je m'éveille en sursaut, exilé volontaire à des années-lumière de la Terre. Et ce n'est pas une image. Depuis bientôt douze ans, j'ouvre les yeux chaque matin en me racontant le plus fabuleux voyage de l'histoire humaine : je parcours l'univers à une vitesse folle.

— *Bonjour Quatre cent douze.*

La voix de *Juliet* me tire de mon sommeil et de son cauchemar hebdomadaire en me saluant par mon matricule militaire – mutation de Chris Nolan, mon vrai nom, celui de l'homme que j'étais avant de devenir un singleton numéroté se faufilant sur les courbes en quatre dimensions d'un grand ensemble au nombre infini d'étoiles.

*Juliet*. On a donné ce prénom au *calculateur autonome* en hommage à nos ancêtres du XXI<sup>e</sup> siècle : *Juliette*<sup>17</sup> était la voix féminine intégrée au système de guidage GPS de Bernie, mon grand-père maternel. Je souris encore en le revoyant hurler sur ce minuscule écran, s'égosillant après *celle-ci* qui ne pouvait pas *la fermer* !

---

<sup>17</sup> Ma *Juliet* à moi est une coalition d'éléments combinés, structurés autour du premier matériau bidimensionnel, de l'épaisseur d'un atome de carbone ; le *graphène*, ainsi que de son alter ego électronique ; la *molybdénite* – plus stable que le *graphène* pour certaines applications. Elle possède trois écrans semi-Holographiques/2D-3D de 32", est pilotée par une quarantaine de *graphéno-calculateurs* couplés à une capacité mémorielle équivalente à 120 disques durs *Bétamax* réunis sous le bloc informatique d'une unité

— Bonjour *Juliet*, comment allons-nous aujourd'hui ?

Bien sûr, elle ne me répond pas. Si seulement ses concepteurs avaient eu la bienveillance de lui autoriser une réplique de temps en temps mon séjour dans l'espace m'aurait paru moins monotone, surtout plus distrayant. L'occupation principale de *Juliet* est de nous mener à bon port, *EDGE* et moi. L'*Extra-Dimensional-Guide-Experience* est un vaisseau ovoïde dont *Juliet* est l'embryon, ou plutôt l'encéphale de l'embryon. Parcourant les 25 kilomètres de câbles et de réseaux – véritables viscères du système – les informations arachnides tissent et retissent à chaque instant leur toile de données.

Pour *Juliet*, entretenir son hôte humain ne représente que 2 % de ses préoccupations. Je n'en suis pas jaloux, *Juliet* et moi c'est à la vie à la mort.

J'envisage de traîner mes 75 456 grammes et mon mètre quatre-vingt-cinq jusqu'au box-cuisine où *Juliet* me sert un succédané de café. La journée sera longue, plus que les précédentes, mais moins que les prochaines. Les trois premières années à bord du vaisseau *EDGE* furent acceptables, les quatre suivantes difficiles, la huitième et la neuvième insupportables et les trois dernières un vrai calvaire. La solitude y est pour beaucoup, incontestablement.

Bien sûr, j'ai été choisi pour cela ; mes « carences en sociabilité ». Je suis imperméable au besoin de communiquer avec mes semblables.

Enfant, j'aurais voulu sauver le monde, l'analyser et le comprendre pour mieux l'aider. J'avais l'espoir que les adultes autour de moi tariraient la source de mes questionnements, qu'ils étancheraient ma soif de savoir et de connaissance d'eux, de nous, les humains. Au lieu de cela, on m'inonda d'épuisants discours sur des thèmes aussi variés que la hausse des prix, le prix de l'effort, le prix des choses, le prix de la vie, même le prix de la liberté (au prix de longues discussions !), la perfidie des patrons, la mauvaise foi de leurs employés, les manies de la vieille fille du dessous et les amants de la libertine du dessus. Autour de moi, on saliva sur les bonheurs des stars de magazines, sur leurs malheurs aussi. On m'initia aux joies des rêves inaccessibles qu'il serait trop risqué de rendre réalisables. On m'enseigna en vain ces gestes et ces regards qui forment des êtres aux jugements pollués, des copier-coller sur pattes, des duplicatas de la pensée ordinaire, des duplicatas de duplicata. Chaque acte, même le plus honnête, est de fait corrompu, car empreint de calculs. Mes camarades d'école n'avaient rien à envier à leurs aînés puisqu'ils suivaient consciencieusement leur route, par un biais de l'éducation ou par mimétisme. Leurs soucis vestimentaires, leur soif de compétition, leur jalousie et son lot de méchancetés ne m'intéressaient pas. J'avais maintes fois tenté de m'intégrer, mais une lassitude et le sentiment d'aller à l'encontre de moi-même m'avaient vite découragé. Je me réfugiai très tôt dans un mutisme que d'aucuns jugeaient égoïste, affichant le visage d'ange et le sourire de façade qu'il sied d'adopter quand on fuit l'intrusion...

L'école achevait sa mutation technologique. Les premiers *cyber-teachers* métamorphosaient l'enseignement en proposant une banque virtuelle infinie de profils physiques et psychologiques permettant l'élaboration du « professeur idéal ». Ainsi, chaque élève suivait les cours de son *avatar* ou d'un personnage créé à l'envi sur l'*e-n-cyclopediae* flexible fournie par l'état. Toutes les disciplines furent bientôt diffusées par le biais de ces *flexo-computeurs* que les élèves emportaient partout avec eux, pliés en deux puis roulés en tube pour tenir dans des housses pas plus volumineuses qu'un étui à lunettes. La plupart des étudiants s'instruisaient à domicile, à leur rythme, épiés par webcam ; le regard bienveillant de leur *cyber-teacher*. Je préférais me rendre jusqu'à la salle de cours qui se trouvait à deux pas de chez moi. Elle était souvent déserte – ce qui convenait parfaitement à mon associabilité – et j'y travaillais sans relâche jusque tard dans la nuit. À cette époque, les évaluations étaient distribuées de façon quantitative ; on pouvait enchaîner les niveaux – chaque matière indépendamment l'une de l'autre – pourvu qu'ils soient validés par le *e-Conseil*. Doué pour l'analyse physico-mathématique, je pus rapidement intégrer l'ensemble des cursus scientifique et général pour me consacrer à la philosophie et à l'*e-9* – la « psychologie remodelée » du professeur Nine Graham<sup>18</sup>.

Les années passaient, chargées des félicitations du *e-Conseil*. Une crise d'adolescence, malmenée par une première introspection (travail sur soi obligatoire pour tout étudiant en psychologie), me fit néanmoins perdre

---

centrale de près de 15 tonnes. « *Ma grosse Juliet* », comme j'aime à la taquiner, est un ensemble complexe de micro-câblages et processeurs semi-organiques. Elle est avant tout ma seule compagnie depuis près d'une douzaine d'années.

<sup>18</sup> Nine Graham développa sa « *psychologie remodelée* » ou « *e-9* » en ressuscitant les études de l'ésotériste Georges Gurdjieff (1877-1949) et en adaptant l'*ennéagramme* – une méthode de développement personnel symbolisée par un cercle divisé en neuf points – au monde du XXI<sup>e</sup> siècle et aux cyber-technologies.

quelques mois ; un relent de l'enfance qui s'étonnait encore que l'être humain fût si décevant pour peu qu'il soit observé. J'obtins tout de même mon *Lauréat* avec un an d'avance, mais dus renoncer, sous les assauts répétés de mon père – haut gradé militaire – à poursuivre mes études supérieures sur la voie tracée par le professeur Graham, pour me livrer corps et âme aux matières scientifiques.

Plus tard, mon diplôme d'ingénieur aéronautique en poche, j'intégrai l'armée de l'air française, devins pilote d'hélicoptère et postulant au poste d'astronaute. Trois séjours dans la Station Spatiale Internationale confirmèrent mon asociaabilité. Si mes confrères avaient certes un bagage intellectuel et une science que l'on peut qualifier de supérieurs à la moyenne, ils n'en restaient pas moins pour la plupart obnubilés par le succès et le statut social. Leurs conversations tournaient invariablement autour de deux obsessions : les équations d'astrométrie et leur réussite personnelle.

Quand les premières sessions de qualification au projet EDGE furent lancées, je me précipitai, voyant dans ce programme une échappatoire, une aventure inespérée et un moyen de vivre seul tout en réalisant un rêve : trouver dans l'univers une autre forme de vie intelligente, capable de répondre à la question existentielle la plus élémentaire qu'aucun cerveau humain ne parvenait à résoudre : le « Pourquoi » final, ultime, celui qui refermait la boucle, qui livrait au Big-Bang sa raison d'être et, des milliards d'années plus tard, la sienne à l'espèce humaine.

— *Jeudi 7 janvier 2112. Il est 8 h 45. Résumé des données dans 15 minutes.*

*Juliet* me presse toujours trop au réveil. Je prends ma douche aux ultrasons en quatrième vitesse, puis me dirige vers le minuscule lavabo-renifleur du box-salle de bains. Mon reflet sur le mur laqué d'une peinture réfléchissante m'indique qu'il faudrait que je me rase. Il est vrai que depuis des mois je me laisse aller ! Je brosse mes dents, enfin ce qu'il en reste. Le service médical – en la personne d'une petite bonne femme rondouillarde, frénétique et autoritaire – m'ayant conseillé de me les faire ôter au profit d'une prothèse au grand complet. *Le risque d'une rage de dents à plusieurs milliards de kilomètres du premier cabinet dentaire est inenvisageable !* avait-elle rugi. Trente-deux fausses dents rivetées à mes gencives, largement assorties à mon ersatz de régime alimentaire essentiellement composé de purées et divers liquides que m'a concoctés le *team-diététique*.

Je repense à tout ça, à cette folle aventure, ce projet fabuleux que je mène peu à peu à son terme. Je m'interroge : s'il fallait recommencer ? Aurais-je le cran de revivre ces douze années de solitude ? Je décroche les sangles qui me maintenaient plaqué au box-salle de bains et pivote vers le reste de l'habitable. Je préfère ignorer ma réponse. Je ne veux pas savoir ce que j'en pense tant que *Juliet* et moi sommes encore à cent lieues de la terre et du point d'impact qui clora notre voyage dans un panache de particules magnétiques. La Base Aérospatiale Internationale de Dubaï est à des milliards de kilomètres. D'ailleurs, s'y trouve-t-elle toujours ? Un frisson grimpe le long de ma colonne vertébrale, encouragé par une pointe de superstition. Décidément, je suis incorrigible. J'évacue illico ces idées parasites. Je ne souhaite pas perturber les moteurs avec mes mauvaises ondes.

Tout de même, quelle folle aventure !

Elle fut lancée fin 2085 et son achèvement 15 ans plus tard serait une véritable révolution dans le domaine aérospatial quand, le 3 mai 2100, le premier engin extra-dimensionnel de l'histoire humaine s'apprêterait à quitter la Terre. Les PDG de STAGE-Cie – la société de fabrication et d'assemblage des principaux moteurs de propulsion – obtinrent le monopole avec leur *plasmatron*. Les premiers anneaux de supraconducteurs furent bobinés et la production du vaisseau répartie entre les usines allemande, française et japonaise de STAGE-Cie, tandis que le montage et l'assemblage du *plasmatron* se firent à la maison mère du Colorado. EDGE fut ensuite acheminé par porte-avions jusqu'à la Base Aérospatiale Internationale de Dubaï où la rampe de lancement était déjà en construction. Un drone de l'armée américaine, à turbines autonomes, fut spécialement modifié pour s'intégrer sous la coque de EDGE et permettre au pilote de disposer d'un équipement indispensable à ses déplacements si, le cas échéant, il découvrait une planète habitée.

Le programme, bien qu'enthousiasmant, se déroula sur fond de crise économique. Une crise sans précédent qui allait balayer l'ensemble du schéma politico-financier mondial. Malgré tout, le projet EDGE avait été accepté dans sa globalité, par crainte qu'il ne soit reporté à jamais ! Aucun échec ne pouvant être toléré, il n'y eut ni voyage-test ni essai préalable. On sacrifia un volontaire pour un voyage grandeur nature.

Me voilà donc pointant mon nez tel un bec au dehors de mon duvet sans plumes, cheveux ébouriffés et yeux poisseux, comme un poussin stellaire émergeant de son œuf !

Les semaines et les mois d'entraînement se succédèrent et j'obtins le grade de capitaine. Les collègues se faisaient de plus en plus rares, et les derniers postulants se comptaient désormais sur les doigts des deux mains. C'est au dernier rendez-vous que la décision fut prise de me choisir comme cobaye (appelons les choses par leur nom !). Lorsque le général Grandt et son ministre me regardèrent au début de l'entretien, j'eus l'impression que derrière une prestance d'apparat, ils étaient moins confiants que moi. Il m'apparut évident dès l'amorce de la conversation qu'ils n'avaient pas trouvé le chaînon manquant, cet élément surdoué, ce VRP qui porterait la fierté de la NASA et de l'ESA réunies à travers le temps et la galaxie pour l'offrir en parade aux peuplades extraterrestres.

Le général Grandt était engoncé dans son costume kaki, le faciès et le cou – étranglé par un col trop étroit – aussi rouges que s'il les lavait à l'eau bouillante, des yeux perfides, d'un bleu acier, qu'aucune bonté intérieure, pourvu qu'elle existât, n'aurait pu traverser, incrustés sous une lisière de cheveux argentés coupés en brosse. Et une bouche aux lèvres saillantes, comme taillées au couteau, dont les commissures tendues frisaient la déchirure. Francis Tradon, le ministre de la Défense Internationale, semblait plus détendu, mais en façade seulement. Son complet gris perle lui donnait une allure décontractée, habillant un homme très mince, sec, de petite taille, aux lunettes démodées, cachant un regard fuyant qui témoignait d'une grande intelligence au service du calcul et de la manigance plus qu'à l'amour de son prochain. Il ne souriait jamais, ce qui ne me dérangea pas.

On me rappela ma tâche et la lourde responsabilité qui m'attendraient si j'étais sélectionné : mener à son terme une mission de douze années en solitaire, avec pour seule compagnie la présence vocale de *Juliet*, une interface-machine. En effet, on devait limiter le volume habitable et la place réservée aux vivres. Et puis la probabilité qu'un individu seul se suicide était plus faible que celle que deux hommes s'entre-tuent ! Une expérience unique en son genre, maintes fois préparée, mais qui n'avait que des garanties théoriques, dont l'issue était un mystère, au caractère dangereux et, disons-le, aléatoire, ayant coûté la bagatelle de 30 milliards d'euros. Un vaisseau de 45 mètres de long, oviforme – où 28 m<sup>3</sup> seulement avaient été réservés à la zone de vie de l'occupant – enroulé autour d'un système de propulsion unique au monde permettant d'engloutir l'espace-temps, enverrait balader sa coquille quelque part dans la Voie lactée, explorant les systèmes de 2 millions d'étoiles... Et reviendrait sur Terre !

Rechercher des traces de vies évoluées sur d'autres planètes dans les amas d'étoiles voisins tenait déjà de la science-fiction. Voyager à des vitesses supérieures à celle de la lumière semblait un grand privilège ou une pure folie. Mais revenir douze ans plus tard quand la Terre aurait pris, elle, un coup de vieux de sept siècles paraissait carrément surréaliste. Car grâce au *plasmatron*, je pourrais me déplacer plus vite qu'un photon, une particule lumineuse, avalant l'énergie du vide spatial tel un requin-baleine le plancton de la mer. Cette *photo-vitesse*, associée théorique de la relativité d'Einstein, me porterait jusqu'au terme d'un voyage qui ne durerait pour moi qu'une douzaine d'années, tandis que pour l'humanité restée sur Terre, sept cents ans se seraient écoulés.

À la fin de l'audience, qui dura quatre heures sans interruption, nous nous regardâmes une dernière fois dans les yeux, fatigués par cette ultime journée, dans une fausse pose décontractée et un soupir de circonstance. Faisant mine que l'entretien était terminé, l'homme aux épaules brodées d'étoiles, observé du coin de l'œil par un ministre plus qu'attentif, m'envoya cette phrase anodine, comme une plaisanterie :

— ... dites voir cap'tain Nolan, et si quand vous reviendrez il n'y avait plus personne sur Terre ?

Je vis dans leurs yeux l'attente de ces mots qui font qu'en un instant une vie peut basculer...

— Ce sera toujours mieux que rien mon général.

J'avais choisi la sincérité. Je fus accepté pour être l'unique membre du personnel navigant à bord du vaisseau EDGE !

Avant de m'habiller, je jette un dernier coup d'œil au mur-miroir. Il me renvoie une image qui reste acceptable : un corps entretenu et bien conservé grâce aux cent quatre-vingts minutes de gymnastique quotidienne, intensive, obligatoire en apesanteur. Un visage plutôt charmant aux traits certes rudes – « particuliers » diraient certains –, mais harmonieux. Une bouche que l'on m'a jadis révélée sensuelle et des yeux



marron dont le regard a appris à en dire plus que celle-ci. Une cicatrice de la taille d'un grain de riz trône au milieu de mon front – trophée d'enfant : somnambulisme, accident d'escalier – surplombant un nez plaisant. Et cette barbe, que je n'ai plus le courage de raser depuis mes 44 ans, en juin dernier, partage son sort avec des cheveux bruns parsemés de quelques crins blancs grisonnant mes tempes. Si j'ai eu jadis un certain succès auprès de la gent féminine, cela n'a pas suffi à stimuler l'estime que j'ai de moi. Je me suis longtemps empêtré dans des années de doute où l'ombre d'une différence non convoitée planait sur moi.

Puis j'ai embarqué à bord du vaisseau EDGE et il y a eu la solitude, la vraie, l'extrême, l'implacable solitude. Douze longues années passées à errer dans le froid de l'espace. Douze anniversaires avec pour seule attention les vœux programmés de *Juliet* qui me lance une fois par an son « Joyeux anniversaire 412 » de sa voix monocorde.

Une fois vêtu de ma combinaison je demande un deuxième café et commence à me sentir disponible aux lancinantes énumérations de *Juliet* :

— *Contrôle de la zone 458a555s : aucun signe de vie organisée. Aucun signe caractéristique de présence d'eau. Aucun signe caractéristique d'oxygène. Aucun signe caractéristique de gaz carbonique. Aucun signe caractéristique de...*

La plupart du temps, je *lui* baisse le son et visionne directement les résultats sur les diagrammes. Chaque zone de l'espace à plusieurs centaines de millions de kilomètres autour du vaisseau est quadrillée, répertoriée, et analysée. Des caméras et des capteurs sont disséminés dans la coque du vaisseau, percée par des trous pas plus gros qu'une tête d'épingle, et protégés par de fortes épaisseurs d'un verre spécialement conçu pour résister à des températures et des pressions phénoménales. EDGE file, ou plutôt se fond dans l'espace, suivant une trajectoire contrôlée par un schéma de programmation préétabli. Seule la découverte d'une zone habitée aurait pu déverrouiller le programme et déclencher le pilotage semi-manuel. Je n'ai pas eu cette chance. Mis à part le nettoyage et l'entretien des boxes ou de mon petit nid douillet, mon quotidien se réduit à contrôler les doutes que le programme pourrait avoir, à savoir : aucun ! Je me cantonne donc à l'écriture de mon journal de bord : une pile de carnets portant mon nom, *Chris Nolan*, gravé sur leur reliure en résine grenat et souligné d'une fine barre métallique où figure mon état civil au complet : *matricule 412*. J'ai d'ailleurs de plus en plus de mal à écrire. Je me borne à relire certains passages ou à passer des heures la main posée au coin d'une page vierge. Par chance, on a doté *Juliet* d'une cinémathèque impressionnante. Des milliers de films à visionner sur grand écran divertissent mes après-midi.

Fin de journée, vers 17 heures, je me décide à gratter quelques lignes. J'ouvre le carnet du mois et prends le crayon à mine graphite qui l'accompagne – une demande expresse de ma part, mon seul caprice ; je préfère le crayon de type Conté pour écrire à la main, et sur du vrai papier s'il vous plaît. Je tourne quelques pages avant de le refermer brusquement. *Juliet* me signale par un voyant lumineux que quelque chose d'important se passe comme en atteste la couleur rouge de l'avertisseur. Je hausse le son :

— *... et 4 minutes. Je répète. Fin du programme EDGE. Aucun signe de vie organisée depuis notre départ. Aucun signe d'ambient favorable pour une vie organique dans toute la zone de balayage. Mission en cours d'achèvement. Résultat final mémorisé. Gravure holographique des documents vendredi 8 janvier 2112 à 9 heures. Phase de clôture enclenchée. Point de retour ciblé. Réducteur et phase de décélération du plasmatron amorcés. Entrée atmosphérique terrestre dans moins de 48 heures. Je répète. Entrée atmosphérique terrestre dans moins de 48 heures...*

## Chapitre II

Je devrais adopter un air dépité : le projet EDGE est un fiasco ! Mais des trimestres passés à lire des analyses négatives ont fini d'épuiser mes ressources théâtrales. Et puis, par trop d'isolement, les expressions du visage perdent vite de leur utilité.

Durant les premiers mois, je jubilais en déchiffrant les résultats que m'affichait *Juliet*. Chaque semaine, une nouvelle exoplanète était découverte et les données défilaient, alignant leurs indices comme la marée montante son lot de coquillages. Mais si certains mondes recélaient une atmosphère protectrice ou quelques traces de divers

sels fossilisés attestant de la présence d'eau plusieurs milliards d'années auparavant, aucun d'entre eux ne pouvait prétendre à être candidat pour proposer une forme de vie avancée, ou alors au pire à l'échelle cellulaire et au mieux sous forme d'amibes ou de bactéries. Ces données, conservées pour analyse, ne justifiaient pas la mise en orbite du vaisseau autour des planètes concernées, encore moins un atterrissage. Qu'il s'agisse d'hier, d'aujourd'hui ou des millénaires à venir, le monopole de la vie civilisée resterait assurément terrien. Le grand show télévisé mettant en scène une confrérie d'extraterrestres assaillie par une foule de colles idiotes lancées à l'emporte-pièce par un présentateur *Ultra-Violétisé* n'aurait pas lieu... Pas plus que la réponse à nos questions existentielles. L'humain conserverait sa place unique dans cette zone de l'univers, et rien n'avait ni la prétention ni les moyens de détrôner le premier de la classe.

Je reprends mon carnet et me mets à écrire :

*Jeudi 7 janvier 2112.*

*Nous rentrons au bercail. Juliet et moi naviguons ensemble depuis 4 265 jours. Notre couple est resté très uni ! Elle travaille 24 heures sur 24 au bon fonctionnement de la maison, me prépare à manger à heures fixes, nettoie mes combinaisons aux ultrasons et m'en remet des propres, éteint les lumières quand je vais me coucher, joue même une berceuse les jours où je ne peux pas dormir et me réveille invariablement à 8 h 30 chaque matin en préparant mon café. Pendant ce temps, je fais un peu de ménage, nettoie ses écrans, entretiens ses réseaux et l'écoute me parler chaque jour aussi longtemps que mes nerfs le permettent. Elle me diffuse une vidéo quand je le désire et ne me dispute pas la télécommande. À ce propos, j'ai visionné hier, pour la 18e fois, Retour vers le futur...*

J'ai sélectionné ce vieux film en 2D de 1985 pour la situation et pour le clin d'œil, mais surtout parce que mon grand-père maternel et moi le regardions le soir, rituellement, dans son chalet du Jura Suisse. Et le personnage d'*Emmett Brown*, dit *Doc*, un extravagant scientifique joué par *Christopher Lloyd*, nous faisait invariablement rire à chacune de ses apparitions<sup>19</sup>.

Et puis le *Doc* a quelque chose d'attachant qui me rappelle Rudy et Georges Martin, les deux chercheurs de STAGE-Cie chargés de la faisabilité du projet EDGE. Pas frères pour autant, « Martin & Martin » partageaient le même patronyme, ce qui rendait le duo un peu plus cocasse. Ils se déplaçaient toujours ensemble, comme des jumeaux contrefaits, se disputant souvent, mais se cherchant à chaque fois qu'ils se perdaient de vue dans les locaux du laboratoire. Les deux compères avec leur blouse blanche et leurs cheveux en bataille étaient les clones ressuscités du *Doc* ! Georges taquinait Rudy en me rappelant le « paradoxe des jumeaux » : Rudy resterait sur terre tandis que Georges, évidemment, aurait l'honneur d'embarquer pour un voyage dans l'espace à une vitesse proche de celle de la lumière. La « relativité restreinte » devrait compliquer le phénomène : chacun verrait l'autre vieillir moins vite que lui. D'où le paradoxe. Mais selon Einstein, de retour sur terre Georges n'aurait vieilli que de quelques jours alors que son ami aurait l'allure d'un vieillard, ce qui exaspérait Rudy :

— De toute façon, j'ai toujours fait plus jeune que toi !

Ainsi passaient les journées au Centre d'études aérospatiales, rythmées par les querelles bon enfant de Martin & Martin.

Je souris et reprends mes notes :

*... Juliet vient de m'annoncer l'échec de la mission. Cela ne me fait ni chaud ni froid. Depuis des mois je n'ai plus aucun espoir qu'un petit homme vert géant vienne essayer de gober l'œuf qui me sert de vaisseau ! J'aurai été le seul spécimen vivant à faire une balade dans l'univers... Ha, j'allais oublier : elle me signale aussi que nous rentrons sur terre où sept siècles viennent de s'écouler. Génial, j'ai hâte d'être à nouveau sous le feu des projecteurs (Je ris de bon cœur de mon cynisme).*

---

<sup>19</sup> *Robert Zemeckis*, le réalisateur, n'a pas choisi le prénom du *Doc* par hasard. Il correspond phonétiquement au mot *time* (temps en anglais) mis à l'envers. Décomposé en deux syllabes cela donne *Em-it*, phonétiquement proche de *Emmett*. Pour jouer ce rôle, l'acteur s'est d'ailleurs inspiré d'*Albert Einstein*, un érudit en matière de temps, et de *Leopold Stokowski*, un chef d'orchestre (encore le *temps* !) britannique d'origine polonaise du XX<sup>e</sup> siècle, à qui *Toscanini*, un confrère contemporain qui le détestait, aurait écrit une lettre jamais postée dans laquelle il le juge *bon pour l'asile ou le cachot*. Sans doute, les facéties du personnage sont calquées sur celles de ses illustres modèles.

Je repense à Rudy et Georges. Sacrés bonshommes ! Rudy a dû rejoindre l'atmosphère depuis longtemps en se faisant incinérer. Pas de femme, pas d'enfant. Ses cendres ont dû s'envoler dans l'indifférence la plus totale. Elles ne seront pleurées que par les nuages. Quant à Georges, qui ne voulait pas que ses *molécules soient respirées par n'importe qui !*, il doit être enterré quelque part en France, dans son village natal, auprès de son épouse. J'aurais bien aimé qu'ils soient là pour m'accueillir. Eux au moins n'étaient pas hypocrites. Ils allaient dans la vie comme des gosses émerveillés par leurs propres découvertes. Deux géniaux hurluberlus... Leur façon d'être ne faisait pas l'unanimité et le club de celles et ceux qui les condamnaient, haussant les yeux d'un air entendu en passant dans leur dos, était bien plus courtisé que celui de leurs amis. Je revois encore le sous-directeur général Sébastien Dray, singeant Rudy alors que celui-ci s'inquiétait de l'absence de Georges. Entouré d'une cour de lèche-bottes se gondolant à grands rires forcés à la moindre de ses plaisanteries, Sébastien Dray mimait Rudy, une main dans ses cheveux en broussailles, le regard anxieux :

— Z'avez pas de nouvelles de Georges ? L'est pas venu travailler ce matin. Lui est rien arrivé au moins ?

Les sous-fifres riaient à se décrocher la mâchoire ou pouffaient, un doigt sur la bouche, comme si l'imitation était irrésistible. Je les observais ce jour-là – derrière la vitrine de la salle de réunion – une main sur l'épaule de Rudy pour diriger ses pas à l'opposé. Le lendemain, on avait appris le décès de la femme de Georges. Rudy s'était rendu à l'enterrement et avait pris quelques jours de congé pour les passer chez son ami et le soutenir comme il pouvait. Depuis ce jour ils ne s'étaient plus jamais disputés. Lucy Martin, la femme de Georges, avait succombé à un cancer du côlon.

Cette maladie avait évolué et continuait impunément ses ravages dans une population mondiale de plus en plus dense. Pays riches ou pays pauvres, le *crabe* mutant n'épargnait personne.

... *Pauvre Madame Martin, pauvre Georges, pauvre Rudy et pauvre de nous ! La vie serait sans doute moins moche si certains ne se repaissaient pas de l'enlaidir... Sommes-nous bourreaux ou victimes ? Acteurs ou spectateurs de nos vies, de nos malheurs ? Quand et comment cela a-t-il commencé ?*

Je laisse flotter mon crayon et m'enfourne dans mon sac de couchage en prenant soin de m'arrimer avec les sangles pour que l'absence de pesanteur ne me ballote pas dans tous les sens. J'ai horreur de réfléchir la tête en bas ! J'appuie sur le bouton de l'enregistreur de bord et le déconnecte. Je souhaite m'adresser à *Juliet*, elle seule peut m'entendre réfléchir tout haut.

— Comment et quand cela a-t-il commencé ? Sans doute depuis la nuit des temps, dès les premières tribus d'hominidés. Simplifions les choses : un chef prenait le pouvoir par la force. Les autres se soumettaient comme tous les *dominés* des autres espèces. Dès les premiers signes de faiblesse du *dominant* ou quand de jeunes mâles se découvraient capables de se mesurer au meneur, des guerres intestines éclataient et le pouvoir changeait de mains. La structure du groupe, identique à celle de nos cousins anthropomorphes semblait idéale, et un tel schéma se serait sans doute perpétué si la vie n'avait pas doté les humains de caractéristiques propres. Puisque l'impotence de nos lointains ancêtres comparée aux espèces animales environnantes était flagrante (trop gros pour se dissimuler aux yeux des prédateurs, trop petits pour les impressionner, des jambes à la démarche encore maladroite, trop lourdes et trop chétives pour les distancer, des membres supérieurs lui permettant tout juste de grimper péniblement aux arbres et des canines bien modestes pour rivaliser avec félins et charognards), la nature les a dotés d'une capacité de réflexion supérieure. Celle-ci leur a sans doute permis d'apprendre à fabriquer et manier des outils et des armes, à sécuriser leurs abris puis à en construire, à domestiquer le feu et à jouir de sa chaleur et de sa protection. C'est sans doute à la même période que, au cœur du clan, parmi les *dominés*, certains ont manifesté une capacité à raisonner différemment, à se laisser soumettre plutôt qu'à subir la soumission. Ceux-là sont devenus les « bras droits », les « serviteurs du Chef », les « spécialistes » ou même les « artistes », les « chamanes » et les « sorcières ». Le *faible*, l'*humble* ou le *second* ont alors gagné une place influente au sein du groupe. La suprématie du chef, si elle n'était pas discutable, devenait pourtant vulnérable et associée à l'avis de chacun. Les mœurs changeaient. Les rituels et les cérémonies s'installaient dans la vie du groupe. Le chef seul n'avait plus l'exclusivité décisionnaire. La *croyance* venait d'investir le quotidien des premiers hominidés.

Satisfait par mon analyse, je plonge une main dans un sachet de biscuits apéritifs et en pousse un du bout de l'index. Il tourne quelques instants avant que je le happe. Je grignote ma récompense et poursuis.

— Mais d'où venait cette croyance ? Était-elle restée à l'état latent durant des milliers d'années pour surgir, soudainement déposée par quelques dieux comme une pincée féérique, dans la pensée des hommes qui,

bientôt, pourraient la concevoir ? Je crois pour ma part que la nature est victime de son imagination ! Au gré de millions de mutations, elle propose aux espèces vivantes les choix les plus divers... Permettre aux humains les réflexions les plus élaborées était une belle offrande, mais à double tranchant. Lorsque ceux-ci seraient en mesure de soulever les questions liées à leur existence, à leur destin, à leur condition, comment pourraient-ils survivre à l'absence de réponse ? Comment vivre lorsqu'on se sait mortel ? La sérotonine<sup>20</sup> est naturellement produite par des mâles et des femelles dominés. Par ailleurs, la quantité de sérotonine est souvent inversement proportionnelle à celle de la dopamine. Le mâle dominant, ou *alpha* ( $\alpha$ ) - *mâle*, étant le sujet *dopaminergétique* par excellence, chacun y trouvait donc son compte ! La position du chef, comme celle de tous, devenait acceptable ou plutôt assujettie à une question d'hormones. Et surtout, par la même occasion, les dominés trouvaient matière à élaborer des foules de théories pour résoudre les questions existentielles de leurs semblables. Au nom des dieux, tout devenait possible. Le chef gardait son autorité, essentiellement due dans un premier temps à ses moyens physiques, tandis que ses subordonnés élaboraient la leur en modelant des peurs que même un dominant ne pouvait combattre...

Comme d'habitude, je ne peux m'empêcher de gesticuler, ce qui a pour effet de me faire tanguer. Je reconnais que parler avec les mains n'a aucun avantage dans l'espace, surtout si l'on s'adresse à une interface machine qui s'en balance bien plus que ne le fait mon propre corps. Je redresse ma position, et glisse mes mains dans le sac de couchage.

— ... la peur, ce sentiment intimement lié à l'existence. Sans elle, que serait le vivant ? Il semblerait que dans la soupe primitive, où barbotaient les ingrédients nécessaires à la création de la vie, on versa le flacon ! De l'instinct de survie aux craintes de l'orage, la peur était un facteur essentiel à la vie. Et celle des humains n'échappait pas à la règle. Ainsi, dopés d'hormones par la nature et investis par la peur – qui n'épargne personne, et sûrement pas les chefs –, des bouquets d'hommes, embaumant la prière, ont fleuri sur le monde comme les pourpiers envahissent un jardin. Les humains ont proliféré. Ils ont bâti des sociétés toujours plus inventives et les civilisations se sont succédé, souvent de guerre en guerre. La crainte de l'envahisseur, l'angoisse de la famine, l'anxiété de perdre son territoire ou de manquer d'espace ; la peur a régné en souveraine sur le monde des hommes. Des états se sont créés, et des chefs ont un jour été élus, d'abord au nom du sang, au nom des dieux, puis démocratiquement, au nom du peuple. Les temps modernes ont creusé les écarts entre les civilisations. L'hégémonie de quelques états leur a permis de piller les autres. Les derniers conflits armés entre nations dominantes ont cessé. Mais il restait de la poigne pour dompter les hommes et la peur était encore et toujours leur flambeau. La guerre étant devenue inacceptable pour l'opinion publique, les pays riches s'étaient ligüés dans une politique de la consommation : on achetait de la sécurité, sous les formes les plus diverses. Qu'il s'agisse de médicaments ou d'assurances, de placements financiers ou d'alarmes anti-intrusion, tout était bon pour fournir à la population les moyens illusoire de combattre la peur. Fragilisés de surcroît par un irrésistible besoin de confort, des milliards d'individus ont bientôt été asservis. On leur vendait de l'inutile qu'on présentait comme indispensable. La médiatisation a joué parfaitement son rôle dans cette mascarade. Sous le prétexte de l'informer ou de le détendre, on noyait le public dans un flot d'inepties armé de commandos audiovisuels. La planète et ses habitants étaient filmés en permanence, sous tous les angles, pour fournir à nos yeux avides d'information des vagues de mensonges, sur lesquelles flottaient quelques bribes de vérité. Les habitations étaient désormais bâties autour de la télévision et du canapé : l'hypnose collective avait commencé.

Je me tais, surpris dans ma diatribe par un bruit suspect. Un voyant lumineux vient de s'allumer sur le tableau de bord. Un « C » orange clignote, pour la première depuis mon départ. *Compilation*, enfin, ça sent la conclusion à plein nez ! me dis-je, avant de reprendre mon échange soutenu avec la paroi de l'habitacle.

— Le XXI<sup>e</sup> siècle a persévéré dans sa course à l'argent. Les scandales s'étouffaient facilement à grands coups de milliards. Tout s'achetait, parce que tout se vendait. Sans doute étions-nous tous responsables, parties prenantes d'un système qu'un manque de savoir et de sagesse nous poussait à alimenter. Les multinationales avaient mainmise sur l'économie mondiale et distribuaient tout ce qu'elles pouvaient vendre, de l'objet le plus inoffensif à l'arme de guerre, de l'information la plus pure à la calomnie la plus immonde, du mets le plus raffiné

---

<sup>20</sup> Il y a bien longtemps, en 2003, Jacqueline Borg une neurobiologiste de l'université Karolinska de Stockholm a établi, en étudiant le cerveau de plusieurs volontaires, que la propension à la religiosité dépend du taux d'une hormone, la sérotonine, que l'on s'est empressé de qualifier d'*hormone de la Foi*.

à la tambouille infâme, du produit sans conservateurs aux denrées gorgées de pesticides, des hypotenseurs aux plats cuisinés exhaussés de sel, des soins aux maladies issues de ces soins ; de l'antidote au poison...

Je reviens à moi, légèrement sonné par mes divagations. Je me frotte le visage tout en réalisant que je viens de faire deux longs voyages. Le premier furtif, par la pensée, en remontant le cours du temps et en revisitant l'histoire. Le second en une durée non moins record dans un vaisseau fulgurant, pour un tour de galaxie plus rapide que le temps. Un peu groggy, je change de position et plie mes jambes, toujours emmitoufflé dans mon sac de couchage. Après tout, me dis-je, ma conception des choses est peut-être erronée... Et puis n'ai-je pas participé à la « grande mascarade » ? Ne suis-je pas témoin de cette union entre seigneurs et serfs ? Et ce périple aurait-il été possible autrement, pour moi qui voyage aux frais des multinationales ?

On a peine à combattre ceux dont on a besoin.

Fatigué, je baye aux corneilles, comme un moissonneur de l'espace en quête d'informations achevant sa récolte – ayant laissé à ma *compagne* le soin de cueillir les fruits de milliards d'années d'histoire sous forme de données numériques. Comme un chaînon manquant, décroché de ses congénères, voltigeur des étoiles, concubin d'une machine. Ou bien comme un humain bafouillant : *Je vais rentrer chez moi.*

La suite du roman ; *Mitania, Au Cœur de la Légende* aux **Éditions du 38**.



## 38 ANS DE MARIAGE

Elle marchait vers la table du salon.

De son allure habituelle, elle soupesait le dessert avec douceur et placidité. Le repas touchait à sa fin et je préparai ma digestion en déboutonnant la première attache de mon jean.

Anita franchit en quelques enjambées la distance séparant le coin-cuisine de la table et posa le gâteau en son centre. L'absence soudaine de mouvement fit osciller les trente-huit bougies qui illuminaient la couche de glaçage. Les yeux d'Anita brillèrent d'un bleu mouvant, ce bleu étrange et mystérieux que je n'ai jamais pu définir.

— Joyeux anniversaire, mon amour, lança-t-elle.

Lorsqu'elle étira le bras pour se saisir d'un couteau, le bleu, subissant l'éclat du fraisier, vira au mauve.

— Joyeux anniversaire, ma chérie.

Trente-huit ans de mariage.

Tout en me versant un dernier verre de vin, je l'observai découper deux parts rose et rouge. Elle en déposa une sur une assiette à dessert. *Toujours autant de délicatesse dans chacun de ses gestes*, pensai-je en laissant la fille dans la bouteille, *toujours cette grâce naturelle, ce mouvement doux et précis*.

Elle me tendit la part avant de s'asseoir, puis remplit deux tasses d'un café à l'arôme bienvenu. Je venais d'avoir un léger vertige. *13 degrés, un rouge fameux, mais traître...*

— Merci. Ton gâteau est très réussi.

— Goutte d'abord, gloussa-t-elle. Tu me remercieras après... ou pas !

Anita doutait. Ou plutôt non, elle s'était résignée. Presque trente-neuf ans s'étaient écoulés depuis notre rencontre et me satisfaire en matière de mets ne la mettait plus mal à l'aise. Elle savait que sa cuisine était approximative et le goût de ses plats particulièrement douteux. Je vous passe le détail des expériences de type purée de quinoa à l'artichaut et aux dattes Medjool. Ou celui de ses galettes de soja au céleri et pruneaux d'Agen qui n'avaient d'appétissant que le nom, pour peu que l'on soit adepte de fibres végétales en tout genre et que l'on porte une affection obsessionnelle et royaliste pour les séjours expéditifs sur le trône, ce qui n'était pas mon cas.

Sans méchanceté aucune, il fallait admettre qu'elle avait la main guère plus verte que l'âme cuisinière. Si elle ratait la plupart de ses plats, ses plantes frôlaient la névrose. Nos oliviers, par exemple, étaient de petite taille. Non pas qu'ils fussent frappés de nanisme, mais bel et bien de la taille (justement) expéditive que leur faisait subir Anita ; coupe militaire ; boule à Z ; coup de ciseau au ras de la tronche ; toilettage en règle façon napalm... Les autres plantes n'étaient pas mieux loties. Elles végétaient, c'était le cas de le dire. Ou déprimaient, sans doute. Même notre tortue – qui avait eu la mauvaise idée d'élire domicile dans une banquette de quelques simples médecines – avait poussé l'hibernation jusqu'au mimétisme : le printemps venu, elle avait un rythme cardiaque aussi vigoureux que celui de la sauge sous laquelle elle avait creusé son trou. Avantage : elle nous avait évité la peine de l'enterrer.

Pour être honnête, Anita semblait depuis peu plus à l'aise avec les cactées et autres plantes grasses. Exception faite de sa favorite : l'aloé vera. Je peux l'avouer aujourd'hui, j'ai toujours détesté ses tiges tendues comme des doigts prêts à vous saisir et vous agripper de leurs ongles épineux. Rien que de passer à côté j'en avais des éternuements. « Allergie, avait clamé le doc. Allergie aux plantes grasses. Peu commun. Pablo Bassinko, vous avez de la chance ; un cas sur cent mille habitants. Bravo ! » Fier de ma réussite, je me gargarisais de médicaments à base de cortisone et d'antihistaminiques, ce qui eut pour double effet de rendre ma libido aussi fracassante que

celle d'un Chamallow et de me faire haïr l'aloë vera dont je maudissais chaque marcotte. J'écourtai donc sa croissance en versant chaque soir – avec une régularité toute meurtrière – une mixture de corticoïdes dilués dans du vinaigre blanc. Radical. Ça vous endort pour toujours une plante en moins de temps que ça vous ramollit un adulte de quatre-vingt-dix kilos !

Soit, j'exagère concernant le handicap culinaire d'Anita. Car, une règle ne vaut rien sans exception, et ici l'exception c'était le rôti de porc aux pommes de terre et aux cèpes ; un délice. Ce soir, elle s'était particulièrement surpassée. J'en avais pris trois fois, Anita n'ayant fait que béqueter en prélevant quelques timides fourchetées de rôti.

Je défis les deuxième et troisième boutons de mon jean et avalai une bouchée de fraisier. Puis une seconde, surpris.

— Il est exquis, marmonnai-je en enfournant un troisième morceau de gâteau. Bravo !

— Tu m'honores, mon cœur. Serait-ce une première ?

— Je t'assure que ce fraisier est un pur bonheur... goutte !

— Je parlais de ta galanterie !

Je reconnais n'avoir jamais été très bavard. Plutôt *buvard* à la limite ; car il fallait bien éponger la quantité phénoménale de mots qu'Anita était capable de débiter par minute. Un vrai moulin à parole ! Moi, une source tarie. Ce n'est pas que je reniais à m'exprimer, mais comme le disait une vieille publicité de 1976 pour le Roquefort, je jugeais n'avoir « rien d'intéressant à dire ». D'aucuns me jugeaient sinistre, taciturne, taiseux ou dur à cerner. Je m'en contrefichais, préférant retrouver mon antre, à savoir le studio où j'officialisais avec une chronicité de métronome. Là était le mot, puisque j'étais musicien au sein d'un groupe de variété rock. Auteur-compositeur interprète plus exactement. Notre formation avait réussi en quelques années à fidéliser un nombre conséquent de passionnés qui nous suivaient lors de nos représentations. Ils mettaient l'ambiance et de ce fait attiraient de nouveaux fans.

Anita râla en crispant sa bouche d'une moue dubitative.

— Mon ventre ressemble à un champ de bataille. Mes exploits culinaires de ce midi ont eu raison de mon appétit...

Au moins, était-elle consciente de ses talents de gargotière et nous en riions souvent avec franchise.

— Juste un petit bout. Tu n'as presque pas touché au rôti.

— Si tu insistes.

Elle détacha avec délicatesse la pointe de ma promise seconde part et la porta à ses lèvres.

— Hum ! ma foi, tu as raison. Je m'améliore. Il serait temps. À propos...

Elle goba une autre cuillerée de fraisier. Ses yeux prirent une teinte proche du turquoise et disparurent dans un plissement de paupières.

— Tu ne devrais pas te dévaloriser ainsi, l'interrompis-je.

— Je sais : il ne faut pas se comparer aux autres, laisser dire, ne pas se fier aux « discours de propagande que délivrent les magazines aux mains des capitalistes », à la mode des émissions culinaires, des chefs à la maison, du *do it yourself*... uniquement mis en avant pour « satisfaire au profit des grandes entreprises »... entonna-t-elle. Garde tes beaux discours pour ton public.

Les textes de mes chansons traitaient du mal-être en général, et en particulier de la responsabilité qu'en ont les politiques assujettis au pouvoir des lobbies. « Tous pourris », résumait parfaitement mes pensées et propos à leur sujet. Je les tempérerais depuis peu : écrire sa rébellion entre deux éternuements n'étant pas chose aisée, surtout lorsque l'on est en manque de corticoïdes. L'aloë vera pouvait en témoigner.

— Anita, je veux seulement dire que...

— S'il te plaît, trancha-t-elle, profitons de cette soirée et ne parlons pas *psycho-ironico-cynico-politique*.

Je trempai mes lèvres dans le café puis, penaud, terminai ma part de gâteau.

— Ce que j'en dis, c'est pour ton bien, bougonnai-je. Nous entamons notre trente-neuvième année de vie commune, et...

— Pablo !

Je sursautai. Anita avait presque crié. C'était la première fois qu'elle haussait le ton à ce point.

— Je te prie de m'excuser, bredouilla-t-elle. Mais, ne pourrais-tu pas laisser tes analyses de côté et seulement m'écouter pour une fois ?



Un comble ! L'écouter ; je ne faisais que ça à longueur de journée.

— Tu as raison, pardonne-moi, déformation professionnelle. Je pourrais transcrire tout cela dans un texte, ce serait intéressant. Qu'en penses-tu ?

Anita s'accouda à la table et prit sa tête entre ses mains.

— Ma chérie, que se passe-t-il ? Je t'assure que je ne pensais pas à mal en évoquant un quelconque complexe d'infériorité. Je parlais d'un cas général, de la mainmise du pouvoir sur notre subconscient, pas spécialement de t...

— PAUL BASSINKO !

Anita réservait l'usage de mon prénom francisé à ses phases d'exaspération, ce qui avait le don de me ratatiner les nerfs. Qui plus est, elle avait hurlé et ma glotte se retrouva coincée entre deux bouchées de fraisier. La barrière de ses mains devant son visage avait étouffé son cri, pas son intention. Elle me demandait clairement de la fermer.

— M'enfin ! ma colombe, geignis-je l'air déconfit. Ne te mets pas dans un tel état.

Elle se redressa sur sa chaise et pour la première fois depuis plus de trente-huit ans je crus définir la couleur de ses yeux. En cet instant, ils m'apparurent bleu cobalt. Vraiment, presque noirs.

— Quatorze mille, Pablo. Cela fait quatorze mille jours.

*Ils sont si sombres...* Je l'observai sans oser intervenir, obnubilé par les iris de mon épouse. Elle vida le fond de la bouteille de vin dans son verre et but la fille d'un trait.

— Attention tout de même, cela fait trois verres... tu vas être pompette.

— J'ai atteint mon quota, murmura-t-elle. Deux verres, trois verres, dix verres, cela n'y changera rien.

*Décidément que lui arrive-t-il ?* Elle avait bu en me lançant un regard de défiance, comme si elle avait voulu me dire : « tes recommandations, je m'en lessive les papilles ». Ses doigts pianotaient nerveusement sur le rebord de la table. Pour l'occasion, la lumière dans la pièce provenait d'une modeste lampe sur pied censée parfaire une ambiance romantique. Était-ce les trois quarts de litre de vin que j'avais ingurgités qui produisaient leur effet ou le chic éclairage de la veilleuse, mais l'atmosphère me parut soudain sinistre, voire inquiétante.

— Je ne me suis jamais permis de te révéler mes origines. Quoi qu'il en soit, je n'en avais pas – et n'en ai toujours pas – le droit. Notre présence doit demeurer secrète...

Je ne pus m'empêcher d'intervenir.

— Anita, de quoi parles-tu ?

Sans aucun doute, les treize degrés du rouge s'attaquaient aux neurones de ma femme. *Manque d'habitude.*

— Arrête d'incriminer l'alcool, dit-elle en secouant la tête. Tu crois que je ne lis pas dans tes pensées ? Figure-toi que pour ne rien te cacher je bois en cachette. Oui, qu'est-ce que tu crois, que c'est le froid tous les étés qui rougit mes joues et le bout de mon nez ? Parle-moi plutôt de notre rencontre.

Il me sembla que ses pupilles s'étaient soudain dilatées. Mais ses aveux me rappelèrent à l'ordre et je fus surpris de ne rien trouver à rétorquer. Du reste, sa question me plongea dans l'embarras. Je fouillai mes souvenirs, bredouille, accusant intérieurement le vin d'avoir saboté ma mémoire. Anita me posait une colle. Je répondis « oui » tout de même, « bien sûr que je m'en souvenais ».

— Raconte-moi.

Je pris une profonde inspiration. La lampe brasilla en émettant quelques lueurs vives qui vinrent tinter sur le rebord de mon verre.

— Eh bien, c'est très simple, ma colombe. Nous nous sommes rencontrés en décembre, n'est-ce pas ? Voyons, nous étions... enfin, j'étais, hum...

Les zébrures lumineuses se superposèrent sur ma tasse à café, se dédoublèrent jusqu'à ce que je cligne plusieurs fois des yeux, me confirmant mon état proche de l'ébriété. Je frottai mes tempes avec vigueur, tentant de remettre de l'ordre dans mes pensées.

— Ne te fatigue pas, mon cœur.

— Voyons, c'est idiot, tu vas te méprendre. Je ne voudrais pas que tu songes une seconde que j'ai oublié.

Malgré tout, je ne parvenais pas à visualiser la moindre scène ayant trait à notre rencontre. Je nous voyais trois jours plus tard, dans un petit restaurant de la banlieue toulousaine lors de notre second rendez-vous. Puis la semaine suivante, durant une promenade dans le parc de la Reynerie... Cependant, les moments cruciaux, ceux qui avaient scellé notre premier regard, nos premiers mots échangés, notre premier baiser ; ces instants-là demeuraient désespérément invisibles. *Ils se dérobent, comme s'ils ne souhaitaient pas être découverts.*

— Ne te fatigue pas, te dis-je. Tu ne peux pas te souvenir.

Ce n'était pas l'effet de l'alcool. J'aurais juré voir sa cornée s'obscurcir, passer du blanc au gris perle avant de reprendre un aspect normal.

— C'était après un concert ? Lors d'une soirée ? Tu sous-entends que j'étais complètement pété !

Je tentais de gagner du temps tout en creusant le peu de méninges encore valides qui me restaient. Mais rien ne vint et Anita ne paraissait pas encline à plaisanter.

— Quand je dis que tu ne peux pas te souvenir, c'est que j'ai fait en sorte que tu ne le puisses pas.

— Que quoi ?

Je grattai le dessus de mon crâne avec une énergie toute relative en me demandant si la soirée allait tourner au règlement de compte ou au sketch façon *coming out of the night*.

— J'entends par là que sans mémoire tu ne peux pas mémoriser.

*Fichtre !* Parole d'artiste, la conversation prenait un tournant pour le moins surprenant, intéressant, déstabilisant, excitant... avec plein de « ant » dedans. Je tournai la bouteille de vin. Je notai mentalement le nom de la cuvée, et Anita mon manège sans se dérider.

— Pablo, je t'en prie, ce que j'ai à t'avouer n'a rien de drôle, encore moins de facile.

Je lâchai le litre de rouge et me redressai sur ma chaise, en écarquillant les yeux pour témoigner de la reprise de ma concentration.

— C'était le 1<sup>er</sup> décembre 1981.

— Il faisait un froid de canard, je me souviens maintenant...

— S'il te plait.

Pas dupe, Anita leva les paumes de ses mains vers le plafond et son visage s'obscurcit. Ses traits prirent un aspect dur, masculin, et sur l'instant l'idée d'avoir épousé un transgenre m'effleura. En outre, la chose m'apparut flagrante : sa cornée était grise, un gris mat, comme si ses glandes lacrymales avaient perdu toute fonctionnalité. Elle reposa ses mains à plat sur la table et écarta les bras, relevant les coudes tel un cowboy prêt à dégainer. J'eus un frisson d'angoisse au moment où je sentis clairement son regard happer le mien.

— Le 1<sup>er</sup> décembre 1981 à 23 h 45, Pablo. Tu sortais d'un bar avec des amis. Tu venais de faire un concert à Villefranche-de-Lauragais, un mélange de jazz manouche et de jazz-fusion. Tu les as salués et t'es trainé sur la rue de la République jusqu'à la rue Waldeck-Rousseau. Tu l'as prise. Tu as profité de l'absence de piétons pour oublier la bienséance et te mettre à zigzaguer, dans un état franchement au-delà de l'Ohio sur une centaine de mètres. C'est là que tu t'es appuyé contre un mur et j'ai bien cru que tu allais parfaire la pitoyable première image que j'ai eue de toi en dégoillant sur tes Converse blanc et rouge... Mais tu t'es repris et t'es engagé dans la rue d'Alger. Tu as rasé les murs jusqu'aux abords du numéro 38. Tu t'es légèrement reculé. Tes talons étaient à cheval sur l'angle du trottoir. Tu as redressé les épaules, t'es placé droit comme un I devant la porte qui s'est ouverte et tu es entré.

Je regardais ma femme comme pour la première fois tout en l'écoutant me raconter un passage de mon existence dont je ne gardais aucun souvenir.

— Le N° 38 ? Tu veux dire « chez nous » ? Impossible, je n'habitais pas là à l'époque.

Anita me toisa d'un œil goguenard devenu complètement noir l'espace d'une seconde. Elle pivota sur sa chaise et enveloppa le dossier d'un bras, puis croisa les jambes, prenant une pause décontractée, visiblement fière de son effet de surprise.

— Exact. TU n'habitais pas là à l'époque.

— Qui alors ? Qui m'a ouvert la porte, toi ?

Elle se leva, s'écarta de trois mètres de la table et je suis prêt à faire le serment qu'elle glissait sur le sol. Aucun mouvement n'était perceptible. Son corps semblait léviter. Elle se retourna et braqua son regard dans le mien. Je pus pour la seconde fois présumer de la couleur de ses yeux : ils étaient bleu nuit, enfin je crois.

— Oui. Moi. Je t'ai ouvert la porte. Le 1<sup>er</sup> décembre 1981, je m'apprêtais à occuper cette demeure, alors à l'abandon, où nous vivons aujourd'hui tous les deux.

L'alcool dans mon sang ne fit qu'aggraver la sensation de vertige qui m'envahit. Je frottai mon front pour l'atténuer, mais Anita renchérit.

— Et cela fait quatorze mille jours que je m'y trouve, Pablo.

— Nom de Dieu, Anita, tu racontes n'importe quoi. C'est le rouge qui te met dans cet état. Tu vois, tu aurais dû m'écouter et ne pas boire autant.

— Oublie la boisson, Pablo.

Elle soupira dans un râle qui me fit penser au rugissement d'une lionne contrariée.

— J'imagine que pour toi ce que j'ai à te dire va te paraître plus qu'improbable. Cela n'a cependant rien à voir avec le vin. Plutôt avec l'urgence du contexte.

— Quelle urgence, es-tu malade ?

— Pas dans le sens où tu l'entends.

— Comment ça ?

— Disons que si je reste ici, cela arrivera, en effet.

Ce fut la troisième fois ; ses yeux étaient lavande. Je le garantirais. Je pris une profonde inspiration et lui demandai de s'expliquer :

— Clairement si possible, car pour moi la quantité a largement dépassé la dose raisonnable...

J'eus un léger haut-le-cœur, comme si j'allais vomir. Tout à coup, mes bras se mirent à trembler et tout mon corps suivit le mouvement. Jusqu'à mes fesses qui firent vibrer mon assise. Alors que les quatre pieds de ma chaise tambourinaient sur le parquet, Anita se figea dans une posture pour le moins théâtrale. Elle étendit les bras et resta ainsi une vingtaine de secondes durant lesquelles la sueur se mit à perler sur mon front. Puis elle disparut. N'allait pas croire que je perdis la raison. Anita se volatilisa réellement le temps d'un battement de cil puis revint dans la pièce, debout, dans la même posture, mais deux mètres plus loin. Je ne reconnaissais plus ma femme tant l'expression sur son visage m'était inconnue : un mélange de fureur et de sérénité. J'étais estomaqué. La situation prenait des allures cauchemardesques. Pour le coup je crus bien que j'allais dégoûter. Je pensai sur le moment que j'avais épousé une extraterrestre. Ce qu'elle s'appropriait à dire allait confirmer ma pensée.

— Nous nous sommes posés à Gardouch, le 1<sup>er</sup> décembre 1981.

— Tu parles du bled à côté de Villefranche-de-Lauragais ?

— Tu connais beaucoup de villages qui s'appellent Gardouch ? Notre vaisseau a atterri dans un champ, près de l'écluse de Laval. Il était 23 h exactement. Nous étions trente-huit à débarquer sur une planète inconnue.

Anita scintilla. Oui, elle scintilla, tel un hologramme qui aurait des ratés. Pour ma part, j'ouvrais une bouche béante de stupeur.

— Notre mission consistait en une étude la plus exhaustive possible du comportement des êtres peuplant cette planète. J'entends les édictoïdes...

— Bon sang, Anita ! De quoi parles-tu ?

— J'appartiens à la race des Édicteurs. Nous sommes la plus ancienne peuplade de l'univers. Celles qui ont précédé se sont éteintes. Notre phratrie est spécialisée dans la collecte d'informations. Nous alimentons une sorte d'inventaire géant qui regroupe des tas d'encyclopédies, chacune portant le nom d'une race découverte dans le cosmos. Seuls les édictoïdes nous intéressent ; les peuples dominants doués d'intelligence comparable à la nôtre. Nous avons visité l'ensemble des galaxies. Vous étiez les derniers édictoïdes sur notre liste.

Cette fois, Anita décolla du sol. Toujours scintillante et en pleine apesanteur, elle croisa les jambes pour se mettre en tailleur. D'un revers de manche, j'ôtai la bave qui s'était mise à couler le long de ma bouche. J'eus la nausée. Cette scène ne pouvait provenir que de mon abus de vin, ou d'une surdose de corticoïdes, ou d'une défaillance de mon cortex, ou d'un truc pas clair qu'Anita avait rajouté dans l'accompagnement du rôti. Du bout de ma fourchette, je fouillai le reste de patates et de cèpes, mais n'y vis rien d'autre qu'une pauvre feuille de laurier. J'aurais accepté sur l'instant que cette feuille me parle et me dise : « c'n'est pas moi, m'sieur, j'le jure, c'est l'ail en chemise le responsable ! »

Je relevai la tête et constatai que ma femme – enfin, j'hésite encore à l'appeler ainsi – venait de pivoter à quarante-cinq degrés dans le sens des aiguilles d'une montre. Et elle continuait à parler. Elle était là, dans la position d'un yogi sur vibreur, à un mètre trente du sol, perpendiculaire au sens normal des bonnes conventions humaines, et elle continuait à parler. Une goutte de bave échappa à ma vigilance et tomba sur les cèpes alors que je l'entendis prononcer ces mots insensés :

— Chacun d'entre nous a été chargé d'une partie de la collecte d'informations. Certains ont eu la charge de recueillir des données sur l'organisation de vos sociétés, d'autres sur la façon dont vous interagissez avec votre

environnement ou votre constitution physique, vos capacités cérébrales, etc. Moi j'ai choisi d'étudier un humain lambda et d'analyser sa façon de vivre au quotidien.

J'eus un hoquet de surprise autant qu'éthylique. Voilà que celle avec qui je partageais mon existence et avec qui j'avais été marié trente-huit ans m'avait toujours considéré comme un de ces putains d'individus lambda. *Non, mais je rêve !* m'exclamai-je intérieurement tandis qu'Anita continuait à jouer au tourniquet en se positionnant la tête en bas dans une posture pour le moins satanique qui me tira un petit cri d'horreur.

— N'aie pas peur. Je dois seulement faire remonter certains fluides vers mon bulbe rachidien.

À l'évidence, ce dernier se trouva vite satisfait puisqu'elle reprit la station verticale peu de temps après.

Je ne savais plus quoi penser, quoi dire, quoi faire. J'étais tellement paniqué qu'aucun mot n'aurait pu s'échapper de ma gorge, laquelle était aussi serrée qu'un nœud passé au lavage.

— Malheureusement, ma mission n'aura guère d'intérêt pour notre Grand Édicteur. Je n'ai pas appris grand-chose durant ces longues quatorze mille journées passées en ta compagnie, cher Pablo. Ce fut d'un ennui magistral.

— Com... Que... qu'est... Quoi ?

Vous me voyez désolé de la pauvreté de ma réplique, mais je vous avais prévenus ; j'étais paniqué et de surcroît scandalisé.

— Ne le prends pas mal... Je faisais référence à l'ensemble des données récoltées depuis des millions d'années. Rien de nouveau sur Terre, c'est un fait indéniable. Vous autres terriens n'avaient rien de plus que les autres peuplades de l'univers. Vous vous comportez de la même manière, ni plus ni moins.

Je pris ma serviette et me frottai énergiquement le visage, histoire d'y sécher la sueur dont il suintait.

— Mais, nous deux, ma colombe... nous deux !

J'en conviens, je fus pitoyable. Ma femme me révélait qu'elle était un alien et moi je ne pensais à rien d'autre qu'à son absence d'affect.

— Il y a peu à dire sur le sujet. Je suis navrée, Pablo Bassinko. Les humains sont d'une banalité abyssale.

Je me mis à sangloter et voulus taper du point sur la table. Au lieu de cela, je frappai le rôti dans son plat. Une giclée de patates ramollies par le jus du rôti vint se coller à ma narine droite.

— À part peut-être...

— Oui ?

Mon cœur se remit à battre avec allégresse. Anita ne rejetait donc pas tout de *nous*.

— Hum, ce truc que vous faites avec votre... vos organes génitaux externes...

Elle montrait son bas-ventre.

— Je cherche l'expression consacrée... Mais si, cette liaison quasi mécanique entre deux êtres d'une même espèce animale, à laquelle nous procédons en certaines occasions !

— Tu aurais voulu que nous fassions l'amour plus souvent, ma colombe ? dis-je, mon bout de purée pendouillant sous le nez.

— Voilà : faire l'amour ! C'est assez divertissant, il faut le reconnaître. Du moins comparé aux Arsotiens qui font ça uniquement sous protocole médical, ou aux Ursinis qui s'envoient leur semence par colis postal... Non, pour ce qui est de la bagatelle les humains sont de loin les plus imaginatifs.

J'observais Anita, ne sachant plus vraiment où j'en étais. Ma main massait toujours le rôti. Mes doigts lissaient sa peau huileuse et ma manche trempait dans le jus gras. J'avais les yeux exorbités, le regard dans le vague et la lèvre pendante du gars qui est à bout de force.

— Ne fais pas cette tête, *Pablito mio*. Ton calvaire touche à sa fin. Je dois rejoindre les miens avant la fin du quatorze millièmes jour. Une chance pour toi que ce soit aujourd'hui. Tu vas pouvoir te trouver une autre compagne dès demain. Une nouvelle vie commence, mon cœur, réjouis-toi !

Je ne répondis pas. Je ne la regardais même plus. Je venais d'avoir la plus grande sensation de dégoût de ma vie. Lorsqu'enfin je relevais la tête, Anita avait disparu. Je me levai aussitôt et me précipitai un peu vite vers le centre de la pièce. Mon jean, ses trois boutons ouverts, glissa le long de mes jambes et je me vautrai sur le sol. Il me fallut près d'une minute pour me relever. Je m'avançai en gesticulant et brassai l'air à l'endroit où se trouvait Anita un instant auparavant et dus constater que mes moulinets me secouaient plus l'estomac qu'ils faisaient revenir ma bien-aimée. Mon haut-le-cœur ne me laissa pas le temps d'arriver jusqu'aux toilettes. Je gerbai sur le cadavre de l'aloë vera.

Je me mis à tourner en rond, parsemant quelques gouttes de vomissure sur le carrelage et, sans comprendre ce que je faisais, me hâtai vers la porte d'entrée. Je dévalai les escaliers et sortis dans la rue. Un vent doux me caressa le visage. Je notai inconsciemment que la nuit était d'un calme étrange, inhabituel. Sans réfléchir, je me mis à trotter.

Arrivé à l'angle de la rue d'Alger et de la rue Waldeck-Rousseau je courais. Je rejoignis la rue de la République en moins d'une minute, la traversai ainsi que le rond-point de la Fontanasse, pour me trouver sur la D622. Il n'y avait pas un chat. La zone d'activités Borde Blanche était déserte. Bien qu'il fût plus de 23 h, cela me parut suspect. En vérité, je me sentais si seul au monde qu'être au milieu d'une foule m'aurait donné le même sentiment.

Je me lançai alors dans une cavalcade dont je n'eus guère loisir d'estimer la dangerosité pour mes intestins. J'avais parcouru environ cinq cents mètres lorsque je débobillai, cette fois au pied du panneau fin de Villefranche-de-Lauragais. Je compris que j'avais surestimé mes forces et me mis à marcher le plus rapidement possible.

Je finis par franchir le pont surplombant l'A61 et atteignis enfin celui qui enjambe le Canal du Midi à Gardouch. Il faisait nuit noire et, après avoir pris à droite sur le chemin de halage, j'eus du mal à distinguer où je marchais. Je longeai tant bien que mal le canal sur une centaine de mètres avant de glisser et de m'y retrouver plongé jusqu'au cou. J'ignore encore comment je fus capable de regagner la berge, mais cette baignade forcée eut le mérite de réveiller mes dispositions.

Trempé de la tête aux pieds, sentant la vase à plein nez, je parcourus en piétinant, à la manière d'un néophyte qui chausse des patins à glace pour la première fois, les derniers mètres qui me séparaient de l'écluse de Laval. J'y parvins sans encombre malgré l'absence de luminosité et, dès mon arrivée, me mis à fouiller les alentours d'un œil glauque et nébuleux.

Là, au milieu d'un champ situé à quelques enjambées du canal, j'aperçus un petit attroupement faiblement éclairé par les phares des voitures circulant au loin sur l'autoroute. Au jugé, je dirais qu'il y avait une trentaine d'individus, tout au plus quarante. Je sus qu'Anita se trouvait parmi eux.

J'allais les interpeler et me précipiter à leur rencontre lorsqu'un bruit strident me fit me plier en position fœtale. Heureusement, le grincement cessa une poignée de secondes plus tard et je pus me redresser pour en comprendre l'origine : un objet blanc lumineux venait de naître au sein de l'obscurité du ciel. Il approchait. Il était sphérique, grêlé d'une multitude de cratères qui semblaient scintiller sous l'effet de sa propre lumière. Je ne peux pas être plus clair en le comparant à une balle de golf lumineuse. Puis une grosse balle de golf. Une énorme balle de golf.

L'engin se posa à proximité du groupe d'individus. Je pus alors constater qu'il mesurait bien trente mètres de diamètre. L'un des cratères s'ouvrit et se déploya jusqu'au sol, offrant une rampe d'accès à la petite troupe. L'intérieur de l'engin était baigné d'une lumière vive tirant vers le mauve. Les unes après les autres, les personnes entrèrent dans ce qui ne pouvait être que le vaisseau dont Anita m'avait parlé. Une fois tout le monde à l'intérieur, je vis une silhouette s'avancer vers le sas d'entrée et me faire un signe de la main. J'ai plaisir à croire qu'il s'agissait d'elle. Après quoi, la silhouette tendit le bras et le sas se referma. L'engin perdit de sa blancheur et de sa luminosité, prit d'un seul coup des reflets indigo, se mit à clignoter lentement, puis de plus en plus vite jusqu'à scintiller d'une aura parcourant toutes les teintes de bleu. À tour de rôle, il fut boule outremer, azur, cyan, lapis-lazuli, lavande, turquoise, marine et cobalt avant de décoller dans une pulsation bleu ardoise.

Il se figea à moins de dix mètres au-dessus de moi, émit une dernière pulsation, stabilisa sa teinte en un bleu céleste hypnotique.

L'engin s'éleva en douceur, puis zébra la nuit d'un rai bleu électrique fascinant. Je sus qu'il s'agissait de la véritable couleur des yeux d'Anita.

#### *Bleu électrique.*

Je restai à contempler le ciel jusqu'au petit jour, attendant sans y croire le retour du vaisseau. La fraîcheur du matin me tira de mes songes et je rentrai jusqu'au 38 de la rue d'Alger.

Je franchis le seuil de la demeure que nous avons partagée trente-huit ans, Anita et moi, en sachant que c'était la dernière fois que j'y mettais les pieds. Je montai les escaliers d'un pas lent.

Sous l'emprise d'un courant d'air, la porte claqua dans mon dos.

Nous étions le 2 avril 2019. Je venais de fêter mon trente-huitième anniversaire de mariage avec une extraterrestre.



## PACEMAKER

### *Chapitre I - Catalina*

La couette venait de glisser sur le sol emportant avec elle la chaleur de Catalina. La jeune femme se recroquevilla dans le lit. Elle ramena ses bras le long de son corps et grogna. Elle ne supportait pas d'être découverte. Dans la chambre, la lueur du jour perçait le volet roulant, et s'immisçait par delà les espaces entre ses lames jusqu'au mur opposé à la fenêtre, dessinant quelques bribes en morse du langage de la lumière.

Catalina tendit le bras et tira avec rancœur la couette responsable de son réveil prématuré. Ce geste déclencha une douleur dans sa poitrine, comme une pique, ou une déchirure. Catalina n'en fit pas cas et se recroquevilla de plus belle dans la chaleur retrouvée. Elle entrebâilla les yeux une nouvelle fois pour lorgner l'heure sur son téléphone. Mais elle constata que le mobile était éteint.

— Zut, marmonna-t-elle, j'ai dû oublier de le brancher.

Elle tira sur le câble. Celui-ci était pourtant raccordé à la prise électrique près de la table de nuit. Elle en ouvrit le tiroir du haut et en extirpa un vieux réveille-matin, une antiquité espagnole ayant appartenu à son grand-père. Elle tenait à le remonter chaque soir avant de se coucher ; l'un des multiples rituels auxquels elle s'adonnait religieusement.

— Neuf heures du mat ! Punaise, j'ai raté mon service...

Elle jeta la couette d'un revers du bras et s'assit sur le lit. Infirmière puéricultrice, Catalina Jiménez Diaz travaillait au service pédiatrie du Centre Hospitalier Henri Duffaut, à Avignon, où elle était de garde toutes les nuits depuis plus de trois ans des mardis aux jeudis et des vendredis aux dimanches. Et on était dimanche.

D'un naturel calme, la douceur de sa voix et de ses gestes lui avait valu les félicitations de sa chef de service. Les résultats du sondage auprès des parents classaient la jeune femme de vingt-sept ans en tête de liste des membres du personnel soignant les plus appréciés.

Elle voulut vérifier si quelqu'un du service avait tenté de la joindre, mais son téléphone resta cruellement muet. Elle eut beau le persécuter en triturant chacune des touches longitudinales, rien n'y fit. Elle frotta son visage entre ses mains et remonta les mèches de ses cheveux blonds qu'elle attacha sur le haut de sa tête avec une pince trouvée sur la table de chevet. Un tel retard, sans prévenir... Son image aux yeux de sa chef de service allait certainement en pâtir.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Par les interstices du volet roulant, les rais de lumière vinrent percuter ses yeux, faisant virer au jaune ses iris noisette. Elle s'approcha encore et tenta de voir au travers, un petit jeu auquel elle aimer s'adonner, généralement les lundis après une grasse matinée. Surtout au début du printemps, pour observer les fleurs de l'amandier qui rivalisait de hauteur avec la fenêtre du premier étage. Si la fin de l'hiver, douce comme à son habitude depuis plusieurs années, avait permis aux fleurs blanches et roses de s'épanouir, le Mistral glacial de ces trois derniers jours n'avait laissé au bout des branches que des sépales rougeâtres et quelques étamines ambrées que les abeilles délaissaient ou renonçaient à conquérir à cause des assauts du vent.

Catalina s'étira. Se dépêcher n'avait plus de sens. Elle aurait dû prendre son service douze heures plus tôt alors à quoi bon s'activer. Elle se dit que si son mobile était HS, elle n'aurait qu'à passer un coup de fil depuis le fixe de la maison. Elle fit quelques étirements et déploya son corps gracile en allongeant ses bras vers le plafond et en faisant tourner ses mains à la manière d'une danseuse de flamenco. Plutôt menue, à peine plus d'un mètre

soixante, Catalina n'était pas ce que les mâles appellent une bombe sexuelle. Son charme se déroba à ce type de regards chargés de testostérone. Elle était fine, tout en silences, discrète et cachée, comme un petit trésor dissimulé sous une voile de crêpe que seule une main dépourvue de concupiscence pût soulever. Son corps frêle évoquait une intimité sans violence, emplie de douceur, de bienveillance et d'une certaine sensualité, seulement chahutée par le doute. Catalina n'avait pas beaucoup d'assurance et réfrénait souvent ses humeurs par des pauses que d'aucuns jugeaient condescendantes, qui n'étaient portant que l'expression d'un manque d'arrogance, d'un excès d'abnégation.

Elle enfila ses chaussons et se dirigea vers la porte de sa chambre. La luminosité dans le couloir lui fit cligner des yeux. Elle se cala contre le mur pour descendre l'escalier dépourvu de rampe qui menait au salon. D'un pas encore incertain, elle avança vers la cuisine où elle mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire. Un bon thé, voilà ce qu'il lui fallait.

Elle vérifia une nouvelle fois que son téléphone ne fonctionnait pas avant de chercher le fixe du regard tout en se massant la poitrine. Au-dedans, son faible cœur survivait désormais grâce à l'implantation d'un stimulateur cardiaque. Une opération datant d'une dizaine d'année durant laquelle elle avait failli perdre la vie. C'était aussi l'année où elle et Thiago s'étaient rencontrés. Dix ans dans une semaine, songea-t-elle en saisissant le combiné sur le meuble fourre-tout du vestibule.

Un jour, à la faculté, elle s'était effondrée sur le banc de l'amphi. Ironie du sort, c'était durant un cours d'anatomie. On aurait pu croire qu'elle faisait un somme. Sans la vigilance de sa voisine, elle serait restée là, inconsciente. *Puis morte*. Heureusement, le Samu ne l'avait prise en charge que quelques minutes seulement après son évanouissement. Elle avait été transportée à Nîmes où les examens avaient révélé une bradycardie aiguë. Le cardiologue présent ayant jugé l'opération tôt ou tard incontournable, on lui avait implanté un stimulateur et son électrode, sous la clavicule gauche, entre la peau et le muscle. Le surlendemain, elle avait rejoint son domicile et sa vie avait repris son cours, presque comme avant.

Catalina composa le numéro de la ligne directe. Elle colla l'appareil à son oreille droite – une habitude héritée des précautions à prendre avec son mobile suite à son opération –, mais son service au CHU d'Avignon ne répondait pas. D'ailleurs, aucune sonnerie ne retentit. Elle observa le combiné, il était éteint. Intriguée, elle tenta d'éclairer le plafonnier du salon et comprit que le courant avait dû sauter. Elle se rendit dans la buanderie où se trouvait le compteur électrique et constata que le disjoncteur était pourtant amorcé. Que s'était-il passé durant la nuit ou la matinée ? *Une intervention d'EDF ?* Elle haussa les sourcils. Décidemment, la journée commençait mal. Heureusement, le propriétaire de la maison avait jugé bon d'installer une plaque mixte à la cuisine. Elle pourrait toujours faire chauffer l'eau de son thé au bruleur à gaz.

Une fois l'eau bouillante, elle se versa une tasse de thé et balaya du regard le rez-de-chaussée. Il était vaste, clair et lumineux grâce aux grandes baies vitrées, volumineux de part son plafond cathédrale qui montait à plus de sept mètres, et cosy. Thiago et elle l'avaient aménagé ensemble dans le pur esprit nordique, avec des meubles en bois, teintés blanc ou naturel, des fauteuils années 60 aux tissus gris anthracite et des chaises en rotin et métal, se mariant parfaitement avec l'ambiance scandinave complétée par des aquarelles aux formes géométriques abstraites de chez Wall Art, apposées aux murs crème.

Thiago, où pouvait-il être encore passé, se demanda-t-elle.

Ils s'étaient rencontrés peu après son opération. Catalina logeait alors chez ses parents, un couple de commerçants, à Avignon où elle avait décidé de poursuivre ses études d'infirmière. En revanche, elle avait dû stopper toute activité sportive violente et s'était reportée sur les danses de salon. Elle avait intégré Pro-Vie-Danse, petit club de Valliguières, un modeste village à quelques kilomètres d'Avignon. Surtout un lieu où, enfant, elle venait rendre visite à ses grands-parents Jiménez, d'anciens réfugiés espagnols arrivés en France à la fin des années 50, qui s'étaient installés dans le hameau. Ses autres grands-parents, les Diaz, avaient quitté l'Espagne et émigré au Brésil pour les mêmes raisons : la dictature franquiste.

C'est au sein du club, lors d'une session de découverte du tango, que Catalina avait fait la connaissance du jeune argentin, alors étudiant en commerce international au Campus Hannah Arendt, à quelques encablures du Palais des Papes. Thiago se rendait à ses cours de danse avec Franck, son meilleur ami et possesseur d'une vieille Renault 4 de couleur blanche et rouille. Franck ne suivait pas les cours, mais, assis dans un coin de la salle, il aimait les observer et écouter la musique argentine tout en révisant ses notes universitaires. Thiago, quant à lui,



était un danseur assidu, mais médiocre. Paradoxalement, la pratique du tango, une danse pourtant originaire comme lui du même pays d'Amérique du Sud, lui était étrangère. Il souhaitait l'apprendre et Catalina s'était retrouvée dans ses bras à l'issue d'un changement de partenaire. Un mètre quatre-vingt-dix, la stature longiligne, nerveuse et musclée du jeune homme, son teint mat, son visage parfaitement rasé, sa longue chevelure noir de jais, son regard sombre et ténébreux, sa voix aux couleurs de l'Espagne, l'odeur suave de sa peau et son allure racée... à y repenser, Catalina avouait s'être laissée berné par une image, une sorte d'illusion, un réflexe primaire. Elle avait volontiers accepté d'être victime d'un cliché. C'est à Valligüères qu'ils avaient choisi de s'installer quelques mois plus tard. Ils louaient depuis une maison spacieuse, en bout de village, en bordure d'un des nombreux bois de chênes qui l'entouraient. Si durant la première année elle s'était montrée idyllique, leur relation s'était dégradée dans le courant de la seconde. Thiago avait fait d'incroyables progrès en danse. Très vite il avait envisagé d'en faire son métier et délaissé les études de commerce pour se consacrer à la pratique du tango. Le cours hebdomadaire délivré par la petite association du village ne lui suffisait plus. Alors il avait intégré une école de danse nîmoise où il se rendait trois fois par semaine et, bientôt, n'avait plus parlé plus que d'*abanico*, de *gancho*, *boleo*, *sentada* ou de *corridita*, ces éléments techniques qu'il mélangeait à ses pas de danse. Catalina était toujours à la fac. Elle avait débuté ses stages d'infirmière chichement rémunérés et devait préparer son *travail d'initiation à la recherche* – un mémoire d'une trentaine de pages – tout en s'occupant de la maison. Elle ne pouvait s'adapter au niveau de progression de son compagnon ni suivre son rythme. Thiago avait eu tôt fait de se trouver une partenaire de danse plus expérimentée et motivée qu'elle. Plus belle aussi, avait pensé Catalina. Dans les premiers temps, elle n'avait voulu se douter de rien. Thiago sortait beaucoup, à chaque fois que le club proposait des soirées dans des cercles privés ou avec des associations de danses latines. Mais, peu à peu, elle s'était sentie délaissée par son compagnon. Il ne s'intéressait plus à son travail auprès des enfants, ne s'intéressait plus à elle, n'avait plus qu'un sujet de conversation : le tango et... Maria.

Maria. Elle ne l'avait jamais rencontrée, seulement vue en photo sur des MMS envoyés via le mobile de Thiago ou sur des *selfies*. Effectivement, Maria était belle, très belle. Le teint méditerranéen, presque aussi grande que lui, racée, longiligne, avec des courbes généreuses et des jambes interminables. Surtout en tenue de tango ; elle était magnifique. Et pour comble de malheur, ils allaient merveilleusement bien ensemble. Malgré tout, Catalina n'était pas femme à se battre pour son homme. Elle s'était vite avouée vaincue, avait jeté l'éponge avant d'avoir commencé le combat. À quoi bon, se disait-elle, l'évidence est là, je n'ai aucune chance. Il est trop bien pour moi et je le sais depuis le premier jour. Thiago avait à coup sûr noté le malaise à chaque fois qu'il évoquait Maria. Paradoxalement, il n'avait jamais eu l'air aussi heureux. Alors, Catalina s'était enfermée dans une insaisissable culpabilité. Elle avait supposé que tout cela ne se serait pas produit si elle avait fait l'effort de consacrer plus de temps à son compagnon. Persuadée d'être responsable de la brisure de son couple, elle avait laissé Thiago s'épanouir au sein de son club. Jusqu'au soir où il n'était pas rentré. Elle n'avait même pas eu la force de le questionner le lendemain. Elle avait laissé faire, ce qui avait eu pour conséquence d'augmenter sa culpabilité.

Sur le pourtour de ce cercle vicieux, les années s'étaient lentement écoulées pour Catalina, rapidement pour Thiago, chacun voyant le temps passer à des vitesses toutes relatives. De fil en aiguille, les choses avaient pris une tournure lamentable, mais viable pour les deux partenaires, qui ne l'étaient plus que de nom. Thiago faisait quelques petits boulots au noir, et consacrait le reste de son existence au tango et à Maria. Catalina avait démarré ses nuits aux CHU et assumait les dépenses du foyer. Elle s'était fait une idée, en demandant au danseur, *enfin*, de faire chambre à part. Chose qu'il avait acceptée, dans un soulagement, voilà déjà trois ans.

Depuis, Catalina savait qu'il faudrait tôt ou tard discuter du dur sujet de la séparation. Non pas qu'il fût déchirant pour elle ; elle n'avait plus vraiment d'affect concernant Thiago, plutôt parce que ce mot évoquait chez elle la notion de conflit inévitable, ce qu'elle abhorrait plus que tout. Pourtant, il le faudrait.

Il le faudra, songea Catalina en saisissant le bout de papier posé sur le plan de travail de la cuisine. « Je vais faire l'ouverture de la boulangerie ! Je reviens avec des croissants. Biz » Catalina reposa le mot laissé par Thiago. C'était ça l'ennui avec lui : il avait par moments des petites attentions qui imposaient l'attente, de repousser l'échéance, de retarder ce moment où elle devrait lui dire qu'elle le quitte.

Elle chercha du regard le sachet de viennoiseries. En vain. Il avait dû le ranger dans l'un des placards de la cuisine. Après inspection elle ne trouva rien. La boulangerie ouvre à six heures du mat, avisa-t-elle, il devait être

rentré depuis longtemps. Elle ne fouilla pas le reste du rez-de-chaussée. Thiago avait certainement changé d'avis en cours de route. Huit cents mètres de trajet, il n'en fallait pas plus à Thiago pour prendre une bretelle de sortie ! Qui peut dire ce qui lui est passé par la tête, songea la jeune femme. Encore un de ses plans tango, va savoir où cette fois. À Marseille, Toulouse ou Barcelone ?

Thiago ne vivait plus que pour cela. Il pouvait quitter la maison n'importe quand, au beau milieu de la journée ou de la nuit. Un simple SMS de sa partenaire de danse suffisait à le mettre en transe.

— Un plan tango ou... un plan cul, mâchonna-t-elle. Bah, laisse tomber.

Catalina n'en était plus au stade de la jalousie. Elle l'avait depuis longtemps dépassé. L'ambiance à la maison était rythmée par les allées et venues de celui qui jadis avait été son compagnon, son amant formidable, sa moitié, qui n'était qu'un étranger dans sa vie, un fantôme, une ombre du passé qui interférait encore avec son présent. Le parasitait en vérité. Une vérité qu'elle devrait bien, tôt ou tard, lui avouer, lui imposer. Seulement, Catalina n'était pas douée pour dire ce genre de chose. Elle tournait la situation dans tous les sens depuis trois ans déjà, trois ans de vide émotionnel, de vide amoureux, de vide charnel. Les absences de cet homme ne la blessaient plus, ces vides comblaient sa vie et l'avaient remplacé.

Elle finit son thé et décida d'aller prendre une douche, puis de partir faire quelques courses. Le réfrigérateur était vide et il fallait bien que quelqu'un s'en occupe.

Une fois vêtu d'un jean et d'une vieille chemise bordeaux à fins carreaux bleus et gris, sa préférée, elle enfila une paire de Dock Marteens bleu nuit à lacets et coutures jaunes qu'elle conservait depuis la fac. Quelques coups de brosse à son carré long et sa chevelure blonde prit une forme acceptable. Une touche de fond de teint et un soupçon de mascara suffirent à compléter son apparence. Catalina n'était pas à proprement parler une jeune femme coquette. Elle se contentait simplement d'un brin de maquillage, « le minimum syndical », comme elle aimait à plaisanter. Maquillée ou pas, elle n'avait pas une grande estime de soi, et ne portait pas beaucoup d'importance à son image pourtant pleine de charme. Là où certains auraient su trouver de l'attrait et du remarquable elle ne voyait que de la maladresse et du quelconque.

La jeune femme mit une veste, attrapa ses clés et son téléphone qu'elle jeta dans son sac à main posé sur le rebord du meuble d'angle de la salle de bain, puis sortit de la maison. Le mistral fouetta son visage d'un air froid. Elle remonta le col de sa veste et verrouilla la porte. Les buis et les oliviers du jardin bruissaient et craquaient de toutes leurs branches, le chêne blanc se laissait dépouiller de ses feuilles et la lavande s'accrochait au sol graveleux. Catalina se dirigea tête baissée vers sa voiture. Elle stoppa net sa progression en constatant que l'Opel Corsa de Thiago était toujours stationnée dans la cour. Son compagnon n'avait donc pas quitté le village. Il a dû trouver une charrette et manger ses croissants au bar de La Fontaine, pensa-t-elle. Peu importe. Un brin énervée, elle actionna la télécommande de sa 306. Mais une fois la main sur la poignée elle constata que celle-ci ne s'était pas ouverte. Elle enclencha et fit tourner la clé dans la serrure et s'assit au volant. Le même geste n'eut aucun résultat sur le démarreur. Même pas les suffocations d'une batterie à plat.

— Merde, ça commence à bien faire, ronchonna-t-elle. TELECOM en panne, EDF en panne, et maintenant Peugeot en panne.

Agacée, Catalina frappa le volant du poing. C'était bien sa veine. Elle respira à plein nez et souffla lentement pour se calmer. Tout de même, la situation n'était pas commune et prenait un tournant pour le moins insolite. Elle refusa de laisser la poisse envahir ses pensées et décida d'aller au village réclamer ses clés à Thiago. Elle lui emprunterait sa voiture pour aller faire les courses. Pour une fois, c'est lui qui resterait à la maison en attendant son retour.

Elle claqua la portière et avança d'un pas rapide vers le portail de la propriété avant de faire demi-tour et d'aviser le vieux VTT de Thiago calé contre la paroi en bois de l'appentis de jardin.

## *Chapitre II - L'Œil Noir*

À petite dose, l'activité était recommandée par son cardiologue. Mais Catalina, peu habituée à manier un vélo, faillit plusieurs fois tomber suite aux premiers tours de manivelles. Elle finit tant bien que mal par trouver un équilibre précaire. Mille six cents mètres aller-retour à bicyclette, ce n'était pas la fin du monde. Je devrais

pouvoir survivre, sourit-elle. Elle descendit le chemin caillouteux du quartier Vaillancourt sur quatre cents mètres, s'engagea sur la départementale 111, puis prit à gauche vers le centre du village. Elle sillonna bientôt les petites ruelles médiévales, passa près du château et du campanile, franchit la placette de l'église, roula entre les murs de pierre, le long des enduits à la chaux et sous les fenêtres occultées de volets de bois aux peintures craquelées par le soleil estival. Tous fermés, remarqua-t-elle. Étrange. Elle réalisa qu'elle n'avait croisé personne sur le trajet qui l'avait menée du quartier Vaillancourt jusqu'ici. Tant mieux, soupira-t-elle. Pour l'instant, je n'ai pas passé pour une gourde à vélo ! Elle gara le VTT contre le mur du bar et constata que la place de la Fontaine était vide de monde. Elle tendit l'oreille, mais n'entendit que le souffle du Mistral dans les branches des platanes. Elle fit quelques pas sur le parking de la mairie accolé à la place. Pas un chat. Rien d'étonnant avec ce vent, admit-elle. Elle revint vers le bar et poussa la porte. Un courant d'air faillit lui arracher la poignée des mains. Elle referma aussitôt entrée, et se tourna vers la salle. Le bistrot était désert et plongé dans la pénombre. Durant quelques secondes elle fut interloquée. *Mais où sont-ils donc passés ?* Elle appela :

— S'il vous plaît, il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit.

— Hello ! cria-t-elle. Youhou !

Seul le Mistral à l'extérieur semblait lui répondre en écho. Elle renonça et décida d'aller jeter un œil dans le seul autre commerce du village, la boulangerie située à deux pas.

Une fois dans la boutique elle fit la même constatation : aucun client et toutes lumières éteintes. La jeune vendeuse ne se trouvait pas derrière le comptoir et le laboratoire adjacent était plongé dans le noir. Elle héla Thierry, le boulanger, mais n'obtint aucune réponse. Son premier réflexe fut de penser à un canular. Puis elle se demanda s'il n'y avait pas, ce jour-là, une manifestation quelconque prévue dans le village. *La salle des fêtes !* Elle parcourut en trotinant les quelques mètres séparant la boulangerie du bar et récupéra la bicyclette. Malgré son manque de pratique, elle ne mit qu'une minute à rejoindre la salle Fernand Benoit contre le mur de laquelle elle jeta presque le vélo, impatiente de retrouver des habitants. La double porte de la salle des fêtes était verrouillée. Elle fit le tour du bâtiment et passa par l'entrée du stade pour se retrouver face aux baies vitrées du local. À l'intérieur, les néons étaient éteints et il n'y avait pas âme qui vive sur les six cents qu'en comptait le patelin. La situation devenait sinon inquiétante, du moins cocasse.

Catalina ne put refréner un petit rire nerveux. Était-elle encore sous sa couette à rêver ?

— Un début de cauchemar, oui ! pouffa-t-elle.

Soudain une ombre traversa le jardin de la salle des fêtes. Catalina pivota sur elle-même et vit l'azur se couvrir. Le Mistral redoubla de plus belle. Elle constata qu'une masse nébuleuse et menaçante germaît dans le ciel en direction du nord. La formation nuageuse, sombre, d'une couleur hésitant entre gris ardoise et anthracite, descendait vers le village, portée par la puissance du vent. *Un orage se prépare. C'est bien ma veine...* Elle parcourut le tour du bâtiment à la hâte et enfourcha le VTT avant de se mettre à pédaler aussi vite qu'elle le put. Une fois sur la D86, elle l'emprunta sur une centaine de mètres. Les voitures avaient déserté l'ancienne nationale, déclassée en départementale, sur laquelle elles étaient des centaines à circuler chaque jour. Le mystère semblait s'épaissir. Où tous ces gens se trouvaient-ils à cette heure ? Elle prit à gauche, sur la D111, direction Rochefort-du-Gard. Thiago est sans doute rentré, supposa-t-elle. Il me donnera peut-être une explication.

L'embranchement vers le quartier Vaillancourt ne se trouvait plus qu'à trois cents mètres. En parcourant des yeux les toits de Valliguières, elle retint un cri de stupeur. La masse nuageuse avait conquis l'horizon nord tout entier et menaçait de se rompre d'un instant à l'autre. Déstabilisée par le Mistral qui poussait le vélo vers la droite, la jeune femme se mit en danseuse pour augmenter la force de ses jambes sur les pédales. Elle ne parvint toutefois qu'à avancer à un rythme ridicule.

— Je vais me prendre des trombes d'eau sur la tête, gémit-elle en appuyant de plus belle sur les manivelles.

Arrivée à l'embranchement de son quartier, elle dut s'arrêter pour faire une pause. Il lui restait maintenant à grimper le chemin jusqu'au bout. Plus que quatre cents mètres, souffla-t-elle. Je suis à mi-chemin, mais j'ai fait le plus facile.

C'est alors qu'elle crut entendre un bruit. Peut-être un cri ou une sorte de gémissement dans le lointain. Elle tendit l'oreille et tenta de distinguer un son autre que celui du vent. Une bourrasque lui fit presque perdre l'équilibre et elle se mit à frissonner. La jeune femme descendit de vélo et le posa au sol tout en scrutant les buissons qui envahissaient le bas-côté de la route. La plainte retentit une nouvelle fois. *Ça vient de Saint-Pierre,*

*on dirait un gosse qui geint.* Elle fit demi-tour et rebroussa chemin sur quelques pas jusqu'à l'entrée du sentier qui montait à la chapelle médiévale. La modeste bâtisse, sans doute construite au VIII<sup>e</sup> siècle sur l'ordre de Charlemagne, avait fait l'objet d'un triple pèlerinage dès le XVII<sup>e</sup> pour conjurer une épidémie de peste. Depuis, un chemin de croix balisait la montée à la chapelle, hissant les promeneurs à une soixantaine de mètres au-dessus du village. Catalina s'y engagea prudemment. D'instinct, un sentiment d'insécurité l'envahit. Un sentiment de panique, resurgi de l'enfance dans sa mémoire. Une sensation qu'elle ne s'attendait plus à revivre. Elle ne mit guère plus d'une poignée de secondes à identifier l'origine de cette peur.

— L'Œil Noir, balbutia-t-elle alors que la plainte retentit à nouveau en direction de la chapelle.

La jeune femme serra les dents et emprunta le chemin la boule au ventre.

Jadis, le village accueillait sur son territoire plusieurs troupes de charbonniers. Ils coupaient les chênes et les brûlaient à l'étouffée, lentement, dans des fours spéciaux qu'ils bâtissaient en entassant les buches qu'ils recouvraient d'herbe, de mousse et d'argile. Dans ces grands monticules, ils procédaient à de fines ouvertures, rendant la meule à charbon poreuse. Le four ainsi obtenu transformait par pyrolyse leur récolte en charbon de bois. Les charbonniers de Valliguières s'étaient forgés une solide réputation et vendaient leur production bien au-delà des limites du canton. Ces hommes menaient une dure vie de labeur et la passaient noirs de cendre et de fumée. On racontait que l'un d'eux, un certain Roumèque, ne se lavait jamais. Il avait cessé de travailler suite au décès de sa femme, qu'il avait découverte au retour du travail, blanche et livide, dans leur humble mesure au centre du village. Allongée sur leur paille, elle était morte en couches avec leur premier enfant. Fou de chagrin, Roumèque s'était crevé un œil en y plantant un bout de charbon ardent. C'est ainsi que les gens du village l'avaient surnommé l'Œil Noir. L'homme s'était peu à peu isolé, refusant d'être plaint ou de reprendre une vie sociale. Depuis, il rodait dans les bois et se fondait dans le paysage tant sa noirceur le dissimulait. On disait que Roumèque vivait au sein d'une harde de sangliers, lesquels pullulaient dans la région, qu'il se nourrissait comme eux d'aliments glanés ça et là dans la nature. Il se déplaçait toujours à couvert, prenant garde au sens du vent de peur que l'on repère sa présence à l'odeur qu'il dégageait. Seul le blanc de sa cornée valide transparaisait et émergeait de la couche de crasse dont il était enduit. Tapi sous les chênes, camouflé au cœur des buissons et des genévriers, le charbonnier épiait quiconque osait s'aventurer sur ses terres. Et malheur à ceux qui croisaient sa route ! La légende locale racontait que Roumèque avait fait disparaître bon nombre d'habitants et que le charbon que fournissaient ses anciens compagnons ne contenait pas que des morceaux de bois. « Des quartiers de viande aussi. Carbonisés. L'Œil Noir dépèce ses victimes et les fait griller dans les fours, à la nuit tombée », grognaient les adultes aux nez de leurs gosses apeurés, les dissuadant à jamais de s'aventurer seuls sur le territoire boisé. Petite, Catalina avait maintes fois entendu cette histoire. Si ses grands-parents refusaient de la lui raconter, les frères aînés de ses copines l'avaient adoptée et s'ingéniaient à terroriser la fillette – et par là leurs sœurs – lorsqu'elle venait rendre visite à ses amies. Papecito<sup>21</sup> Jiménez – elle surnommait ainsi son grand-père – la rassurait cependant, et affirmait qu'aucun personnage de cette nature ne rodait dans les bois.

Elle l'avait cru jusqu'à ce jour de 2001. Elle n'était alors qu'une enfant, réservée et introvertie, qui outre se rendre chez ses copines, aimait promener Japy, la chienne de ses grands-parents. Elles avaient emprunté le chemin de croix grim pant à la chapelle Saint-Pierre. Catalina aimait s'y rendre, car les lieux offraient un joli point de vue sur le village, étant l'un de ses points culminants, perché sur un aplomb rocheux situé au sud, juste au-dessus du quartier Vaillancourt. Elle ignorait ce jour-là que vingt ans plus tard elle y élirait domicile. L'été touchait à sa fin, mais les journées bénéficiaient encore des grosses chaleurs. Les mâles cigales retardataires cymbalisaient à tue-tête masquant les bourdonnements des quelques abeilles qui osaient s'aventurer sous le soleil de plomb. Arrivée bien après la petite épagneule au sommet du promontoire, Catalina s'était inquiété de ne pas la voir près de la chapelle où habituellement elle allait fouiner. La fillette avait alors aperçu la chienne, au loin, sur le sentier de randonnée qui surplombe la colline et mène les marcheurs à travers bois jusqu'à Rochefort-du-Gard à l'est ou Saint-Hilaire-d'Ozilhan au sud. Elle l'avait appelée, mais Japy ne semblait rien vouloir entendre. Elle s'était donc engagée sur le chemin de terre bordé de buis, de pousses de chênes et de ronciers pour constater que la chienne était à l'arrêt. Imitant Papecito Jiménez, elle l'avait encouragée d'un « ¡ busca, mi perra, busca !<sup>22</sup> » ferme et enthousiaste. Le gibier, certainement terrorisé en présence du prédateur, devait malgré tout être imposant, car

---

<sup>21</sup> Mélange de français et d'espagnol : *petit papé*.

<sup>22</sup> *Cherche, ma chienne, cherche !*

Japy s'était mise à grogner. La chienne n'ayant jamais eu une telle attitude, sa jeune maîtresse en avait éprouvé un sentiment d'insécurité. L'arbuste, un résineux embroussaillé et tortueux, devant lequel Japy marquait l'arrêt, dépassait la fillette d'un bon mètre et avait une apparence simiesque. Dans un réflexe d'angoisse, Catalina avait levé la tête pour le détailler tout en mordillant ses petits doigts. Ses branches se tordaient dans une mimique digne des grands singes et le haut de son tronc, torturé par une spirale d'épines, prenait des allures de faciès menaçant. Il s'agissait d'un genévrier aux feuilles acérées, vert franc, chargé de baies rondes bleu acier tirant sur le noir. Le cade en imposait par sa stature mucronée, ses branches brunes telles de multiples bras tortueux étirant leur barbelure, son corps et sa gueule hérissés de piquants comme si la créature garantissait douleurs et déchirures à qui oserait l'approcher. À coup sûr l'arbuste tenait à distance la faible faune au pelage fragile. Seuls les sangliers, au poil rêche et rude comme de la paille de fer auraient pu s'y frotter. Les oiseaux aussi. Capables d'affronter ses aiguillons, ils devaient se sustenter de ses fruits.

Japy grognait toujours et entraînait Catalina dans un mouvement de reculade. La fillette, effrayée par l'attitude de la chienne et peu rassurée par l'aspect soudain mystérieux du genévrier, avait fait trois pas en arrière en le braquant d'un regard inquiet. Elle fixait un renforcement du feuillage qui lui faisait penser au poitrail de quelque monstre velu imaginaire. Dans l'ombre d'une grosse branche, la zone noire de baies paraissait concentrer toute la force de l'ogre végétal. Hypnotisée par la grappe de fruits, elle avait reculé d'un pas supplémentaire et buté contre une racine. Elle avait sursauté et virevolté pour revenir poser son regard au creux de l'arbre. C'est alors qu'elle les avait vues. Subitement, la grappe de baies rondes contenait deux pupilles noires que des cornées jaunâtres détachaient du lot. L'un des yeux, viron, affichait un iris cerclé d'une pellicule crayeuse. La fillette pétrifiée avait ouvert la bouche sans parvenir à en faire sortir le cri séquestré dans sa gorge. Tétanisée, elle distinguait maintenant une silhouette sombre derrière l'épinier, une silhouette de la taille d'un homme, grande, grisâtre, verdâtre, bariolée aux couleurs de l'arbre, ton sur ton avec la nature, une nature qui le dissimulait, qui rendait sa présence insoupçonnable, une nature qui l'épiait. L'Œil Noir ! Elle le voyait, il était là, devant elle, prêt à surgir de derrière cet arbre et se jeter sur elle. Japy s'était mise à couiner, une attitude que la fillette ne lui connaissait pas. Cela avait eu pour effet de la terroriser encore plus. Elle s'était mise à gémir à son tour, un gémissement faible, presque imperceptible, résultant du hurlement que sa gorge étouffait. Puis, enfin, il s'était échappé. Catalina avait hurlé de tout son être. Des larmes avaient jailli sur ses joues et elle s'était enfuie à toutes jambes, Japy la devançant sur le sentier qui menait jusqu'à la chapelle. Elles avaient dévalé le chemin de croix et traversé le village en quatrième vitesse. Catalina était arrivée en pleurant, bredouillant des mots incompréhensibles, au domicile des Jiménez. Papecito, affolé, l'avait prise dans ses bras. Il lui avait fallu plusieurs heures pour parvenir à calmer la fillette. Néanmoins, celle-ci n'était pas parvenue à commenter les faits. Innocente comme le sont les enfants, elle pensait alors avoir commis une bêtise en grimpant sur la colline Saint-Pierre. Elle ne s'était jamais expliquée et avait fini par se raisonner seule. En grandissant, elle avait souvent repensé à cette histoire et fini par la remiser dans sa mémoire au rayon hallucinations et brouilles d'enfance.

Depuis, à part l'absence de ses grands-parents décédés douze ans plus tôt, rien n'avait vraiment changé dans le patelin. La chapelle Saint-Pierre surplombait toujours Valliguières, le sentier de randonnée menait encore les randonneurs à travers bois vers Rochefort-du-Gard ou Saint-Hilaire-d'Ozilhan et le chemin de croix égrenait patiemment ses quatorze stations chrétiennes. Seule la société de granulats Lafarge avait modifié quelque peu le paysage en ouvrant une sablière au sud du village, en contrebas de la chapelle, juste derrière la colline Saint-Pierre. Quand le vent soufflait du sud, surtout lorsque le temps était à l'orage, on entendait, par-delà le coteau de Lacau, les machines broyer la roche. Mais aujourd'hui, bien que l'orage menaçât, le vent venait du nord et Catalina ne put distinguer le moindre bruit provenant de la carrière. Le gémissement, en revanche, avait repris et elle put estimer sa provenance. Il s'agissait bien des pleurs d'un enfant qui devait se trouver à quelques pas. Elle était à mi-chemin, entre la départementale et la chapelle, au niveau de la neuvième station de croix. Elle avança avec prudence, par peur de chuter sur le chemin pierreux autant que de l'Œil Noir dont le souvenir restait gravé involontairement en elle. Au détour d'un virage abrupt marqué d'une marche rocailleuse, elle tomba nez à nez avec un gosse de cinq ou six ans. Planté sur un bloc rocheux au-dessus d'elle, le petit garçon écarquillait les yeux visiblement saisi d'effroi. Les bras écartés, il semblait figé sur place, incapable de faire autre chose que pleurnicher nerveusement. Des hoquets de peur hachaient ses pleurs en saccades émouvantes et Catalina plia les genoux en lui tendant les bras.

— Que t'arrive-t-il petit bonhomme ? N'aie pas peur. Tu t'es fait mal ?

Mais le garçon resta figé, hoquetant toujours et laissant échapper de sa bouche des couinements angoissés.

— Ne crains rien, ça va aller, lui dit Catalina à voix basse. Descends de là, je vais te ramener à la maison. Comment t'appelles-tu ? Tu sais où se trouvent tes parents ?

L'enfant écarquilla les yeux de plus belle, releva son visage, recula d'un pas et projeta ses mains vers le bas comme pour signifier à la jeune femme de ne pas l'approcher. Pourtant, ce n'était pas elle que braquaient désormais ses yeux affolés. Soudain, un bruit assourdissant claqua à l'aplomb du village. La foudre venait de percuter le paratonnerre du campanile du château. Dans l'instant, l'orage éclata, déversant des trombes d'eau chahutées par le Mistral. L'enfant ne broncha pas. La violence du vent conférait aux gouttes une force supplémentaire. Déjà, elles martelaient le sol et le lessivaient, creusant des rigoles dans le poussier qu'elles transformaient en bourbier.

— Allez, viens par ici, lui cria-t-elle. On va se rendre chez moi, pour se mettre à l'abri.

Le gosse ne réagit pas. Il cessa même de pleurer subitement. Son regard fixait quelque chose situé derrière Catalina, quelque chose à hauteur d'homme. Trempée, la jeune femme accroupie voulut en savoir plus, mais n'eut pas le temps de se retourner. Brusquement, une ombre gigantesque s'abattit sur eux. Dans l'angle de son champ de vision, elle vit le gosse fermer les yeux et vaciller. Elle distingua une sorte de griffe, gluante et noire, d'une dimension titanesque, fondre sur l'enfant et l'envelopper sans ménagement. L'instant d'après, la chose et le gosse disparurent dans un jet d'encre. Catalina poussa un cri d'épouvante. Cette chose l'avait-elle emporté dans les airs ? Prise de panique, elle releva la tête pour fouiller le ciel des yeux et eut un vertige. Elle bascula en arrière sur la pente et s'allongea de tout son long dans la pierraille et la boue en contrebas. Sa tête avait percuté quelque chose de dur. Son cœur se mit à battre la chamade et des picotements engourdirent sa nuque. Avant de défaillir, elle vit les nuages se vriller loin tout là-haut et une forme funèbre se pencher au-dessus d'elle.

La pluie glaçante agressait ses yeux. Ses pupilles n'eurent pas le temps de faire le point. Catalina identifia juste l'aspect d'une tête avant de sombrer. Une tête de métal opaque, ruisselante et lugubre, où deux yeux, dont un viron, enfoncés sous des arcades d'ébène, creusaient l'obscurité d'orbites charbonneuses.

— L'Œil Noir, bredouilla la jeune femme. Roumèque, c'est Roumèque...

Sonnée, elle s'évanouit.

### *Chapitre III - Le Repère de Roumèque*

Allongée sur le côté, elle entendit d'abord un bruit dans son dos, léger, presque doux. Elle l'assimila au tintement mat que font deux objets en fer blanc que l'on frotte l'un contre l'autre. Ensuite vinrent des crissements, comme des pas foulant le sable ou le gravier d'une allée. Puis, il y eut l'odeur. Une odeur lourde, humide, chargée d'émanations putrides, alcalines, de végétaux en décomposition ou d'humus. Et cette moiteur, qui paraissait suinter tout autour d'elle, cela lui souleva l'estomac. Enfin, il fallut voir, affronter la réalité. Catalina plissa les paupières de peur de se retrouver nez à nez avec l'image de Roumèque. Mais ce fut un amoncellement de tôles qui s'offrit à ses yeux. Des plaques de métal gris, zébrés de traces sombres, verdâtres et bistre, dressées à la verticale dans la nuit. Il faisait sombre, très sombre.

— Inutile de faire semblant d' dormir ! Je n'y vois guère, mais j'entends encore aussi bien qu'à vingt ans.

La voix, caverneuse, résonna sur les tôles et retentit telle une cymbale à ses oreilles. La vibration la fit sursauter. Dans son dos, la voix reprit :

— Pour ta gouverne, tu ronfles, et t'as cessé d'ronronner voilà plus de deux minutes.

Pétrifiée, l'infirmière n'osait se retourner. Roumèque. L'Œil Noir. Il était là, à quelques pas derrière elle. Il l'observait, sûrement prêt à lui sauter dessus, la violenter, lui faire du mal, la dépecer, la...

— Tu veux du café ? Il est chaud, j'viens d'le faire.

Catalina frissonna. Elle avait froid, et peur. Elle tourna les yeux et nota la présence d'une vieille couverture de laine posée sur son corps. Roumèque l'avait-il bordée ? *Qui d'autre ?* Elle tenta de faire le point dans son esprit et de se raisonner. Elle avait eu un malaise et se trouvait désormais allongée sur une sorte de paillasse, sous une couverture, dans un lieu dont elle ne distinguait qu'une paroi métallique. Elle revit l'inconnu qui s'était

penché sur elle juste avant qu'elle ne fasse une syncope. Un homme, d'après son souvenir. Assurément ce même homme qui maintenant lui proposait du café. Instinctivement sa mémoire l'avait associé à Roumègue. *Réfléchis, Catalina. L'Œil Noir n'est qu'une légende, un conte pour enfant.* Devait-elle craindre cet individu ou miser sur la confiance ? Avait-elle le choix ? Du reste elle n'était pas ligotée, ne ressentait aucunes meurtrissures, sauf la pression d'un poing sous sa nuque. *Le choc sur la pierre.* Elle frissonna à nouveau et ne put s'empêcher de tirer la couverture. Le même réflexe qu'elle avait eut le matin même. D'ailleurs, quel jour était-il ? Quelle heure ?

Elle étira ses arcades sourcilières et inspira en grand coup. *Un peu de courage...* Emmittouflée dans le pan de tissu, elle se redressa, pivota sur elle-même et s'assit sur le rebord de ce qui ressemblait plus à un banc recouvert d'une toile de jute rembourrée qu'à un lit. Ses pieds effleurèrent quelque chose de mou. Elle pencha la tête et vit son sac à main. Elle se jeta dessus et en retira son téléphone. *Merde, toujours HS...*

— Alors, café ? dit l'homme dressé devant elle à quelques pas.

Elle inclina la tête et parcourut les lieux discrètement. Ils se trouvaient sous un dôme grossièrement bâti de bouts de tôles incurvées, dressés les uns sur les autres et maintenus par des rivets. Les plus bas étaient engoncés dans la roche taillée ou des blocs de pierres, enfoncés dans le sol ou maintenus par des étais de bois. Sur la gauche, les linéaments d'une trappe, semblable au sas d'une capsule Apollo, marquait son empreinte d'une auréole lumineuse. La sortie, pensa la jeune femme. L'encadrement de la poterne projetait ses timides rayons sur le sol et la paroi métallique en de fines zébrures écruées qui renforçaient la pénombre et l'aspect inquiétant de la pièce.

Catalina reporta son regard sur l'homme qui tenait une casserole en fer blanc dans une main et un gobelet du même métal dans l'autre. Il était grand, sans doute proche des deux mètres, plutôt maigre, le dos voûté, une chevelure grise et filasse tombant jusqu'aux épaules, le visage recouvert d'un masque noir et vert de camouflage. À cause de son allure courbée et de ses joues creusées, l'homme lui parut âgé. *Probablement septuagénaire.* Son regard franc montrait des yeux enfoncés dans des orbites creusées, assombries par le grimace basané, et Catalina reconnu l'œil malade qu'elle avait déjà entraperçu. Un œil vitreux, qui semblait la scruter plus intensément que son pendant valide.

— Pour aujourd'hui ou pour demain ? lança l'homme.

Il se dandinait de gauche à droite dans sa salopette gris foncé. N'obtenant aucune réponse il s'appuya contre un vieux meuble bas en Formica partiellement décoloré, rongé par la vermine, sur lequel il déposa le gobelet d'un geste empli de contrariétés. Sur le meuble étaient posés quelques ustensiles de cuisine, un set de couverts en métal, un réchaud à gaz, des paquets de café dont la plupart étaient éventrés, une cafetière italienne, de vieux croutons de pain moisi, une douzaine de sachets de sucre, des bouteilles d'eau en plastique, une flopée de récipients en fer blanc, deux recharges de butane, une nuée de boîtes d'allumettes et un antique réveil mécanique qui la renseigna sur l'horaire : dix heures huit, nota Catalina. Au-dessus du meuble, accrochés à des rivets dont les clous recourbés n'avaient pas été sectionnés, pendaient des vestiges de charcuterie : un quignon de saucisson, deux saucisses sèches coupées en leur milieu et à demi consommées, ainsi qu'un tronçon de jambon cru, agrippé à son os décharné. Une chaise en métal rouillé complétait le mobilier, au pied de laquelle plusieurs outils de jardin et un sac à dos militaire étaient posés. Son dossier était recouvert d'un amoncellement de plaquettes, ce que Catalina jugea être des morceaux d'aluminium reliés entre eux par des dizaines d'anneaux en fil de fer.

— La p'tite demoiselle compte répondre un jour ? sourit le vieux qui pianotait nerveusement sur le dessus du meuble en Formica.

— Pardon... bafouilla-t-elle. Oui, s'il vous plaît, je veux bien une tasse, merci.

L'homme versa une dose de café conséquente et s'approcha d'elle, lentement, en marchant les jambes écartées avec le gobelet au bout des doigts. Il le tendit à Catalina qui le remercia une seconde fois.

— J't'en prie, dit-il d'une voix grave en agitant la main. Tu vas en avoir b'soin, crois-moi...

Le café était brûlant. Cependant, son arôme ne put rivaliser avec l'odeur du vieux. Une infection ! pensa la jeune femme qui esquiva son regard en se gardant de respirer. C'était un mélange de sueur et de ferraille, d'herbe mouillée et de fumier. À son grand soulagement – tant émotionnel qu'olfactif – l'homme regagna le coin gauche du meuble, en évitant d'un petit bond joyeux une flaque d'eau au centre du sol en terre battue. Des touffes de chiendent en parsemaient le pourtour et par endroit la roche affleurait ou sortait carrément de l'argile pour former une chaîne montagnaise miniature. Elle estima la surface du dôme à un peu moins de vingt mètres carrés.

Le vieil homme se frotta le menton. Il semblait réfléchir, comme s'il cherchait par où engager la conversation. Catalina n'osait pas intervenir. Bien qu'il fût pour l'instant d'un accueil chaleureux, elle ne savait pas à qui elle

avait affaire. Tout laissait à penser qu'il s'agissait du fameux Roumèque. Tout. L'allure, les yeux, la crasse, jusqu'à l'odeur nauséabonde qu'il dégagait. Pourtant, la chose paraissait impossible. L'Œil Noir n'était qu'une légende, un conte vieux de plusieurs siècles, cet individu ne pouvait pas être Roumèque.

— Je n'suis pas l'Œil Noir si c'est c'que tu t'demandes, lâcha-t-il brusquement comme s'il avait lu dans ses pensées. J'n'ai pas grand-chose à voir avec ce Roumèque dont parlent les villageois. Tout ça, c'est des broutilles, des niaiseries pour gamins. Ce gars-là était fou, d'abord. Moi je n'suis pas dingue, j'ai toute ma tête. Pis moi c'est la cataracte congénitale figure-toi, c'est d'naissance, j'l'ai pas crevé mon œil, parbleu ! Ils me prennent pour qui les autres, là, en bas, ceux du village. D'accord, j'passe une partie d'mon temps dans ces bois, et après ? J'paye la TVA comm' tout l'monde, parbleu d'Dieu ! Les sangliers viennent parfois se vautrer dans mon antre, juste là...

Il désigna d'un geste agacé la flaque d'eau au centre de l'abri.

— Pourquoi j'les en empêcherais ? dit-il avec un ton irrité. C'est leur droit, ils ont mon autorisation, parbleu d'Dieu ! Ça n'fait pas de moi un psychopathe, comme l'autre tordu. Pis d'abord, lui ne se lavait jamais, c'est notoire, t'es au courant ? Si j'sens pas la rose, c'est à cause de mes vieilles fringues, mais j'ai pris la douche samedi dernier...

Il avait tendu un doigt en l'air d'un geste vif et touché le plafond métallique du dôme dans un *bong* sourd. Catalina n'osait l'interrompre tant il paraissait remonté.

— Tout ça c'est d'la foutaise j'te dis... De la foutaise de foutaise de foutaise, même. C'est con qu'le café soit si cher, parbleu, j'en boirais des hectolitres. Y'en aura b'soin, crois-moi. Y'en aura b'soin. T'as pas idée de c'qui nous amène ici gamine...

L'homme se servit un gobelet de café, vida trois sachets de sucre en poudre dans le breuvage tout en continuant à déblatérer des propos sans queue ni tête à l'encontre des habitants du village, de la légende de l'Œil Noir, du prix de l'arabica... Puis soudain, après avoir bu deux ou trois gorgées, le vieux se tourna vers la jeune femme et elle eut l'impression que quelque chose, en lui, avait changé. Il lui parut étrangement moins âgé, plus alerte, d'autant qu'il se redressa, manquant de percuter la voûte du plafond avec le haut de son crâne.

— Comment allez-vous jeune fille ? Il ne vous a pas embêtée j'espère.

Catalina resta interloquée. Tout à coup, l'homme lui parlait d'une voix posée, presque princière, en détachant chaque syllabe d'un air précieux. L'infirmière ne trouva rien d'autre à dire que :

— N... Non.

— Tant mieux. Ho ! Veuillez pardonnez mon impolitesse, je ne me suis pas présenté. Il avança et lui tendit la main. Albin Michel, comme l'éditeur. Je fais aussi dans les couvertures, mais pas celles des livres, plutôt celles des toitures, je suis couvreur ! Du moins je l'étais. Enchanté. Vous êtes ?

Il lui serra la main d'un geste distingué, ce qui n'empêcha pas la jeune femme d'hummer une nouvelle fois la puanteur qu'il dégagait.

— Cata... Catalina, bégaya-t-elle. Catalina Jiménez, avec un J comme Jacques.

Par réflexe, elle ne cessait de le préciser, surtout au téléphone. D'autant que la plupart des gens pensait que tous les Gimenez prenaient un G pour initiale.

— Catalina Jiménez Diaz, plus exactement. Infirmière puéricultrice.

— Voilà qui est fait ! Pourvu qu'il ne vous ait pas effrayée Catalina. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Non, enfin, un peu, j'avoue.

— Je m'en doutais. Les gens se sentent déstabilisés devant lui. Je dis *lui*, ou *il*, parce que, voyez-vous, ce personnage et moi partageons certes la même vieille carcasse, mais il est *lui*, et je suis *moi*. Nous n'avons guère de choses en commun, si ce n'est le support, si je puis me permettre...

Le vieil homme sourit tristement, tout en se versant une nouvelle tasse de breuvage fumant.

— ...et le café, c'est un fait ! Voyez-vous, je suis veuf, et un jour mes petits-enfants m'ont filmé lors d'une crise. Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles. Je crus voir mon défunt père. Le même accent, la même attitude, les mêmes gestes... Lui, l'universitaire, l'homme de lettres, l'agrégé de philosophie. Mon cher père, je l'ai certainement déçu en ne choisissant pas la voix intellectuelle. Ceci dit, malgré mon penchant pour les choses manuelles, il m'a enseigné l'amour des belles lettres. Malheureusement, à la fin de sa vie il n'était plus capable d'aligner deux mots dans le bon sens. Me voir dans le même état que lui, ce fut un choc, savez-vous ? Un choc terrible...



Il posa son gobelet sur le meuble et se tourna vers le sas d'où perçait toujours la lumière du jour. À l'extérieur, la pluie faisait rage et Catalina entendit l'orage gronder au loin.

— Alzheimer. Prononça l'homme, une plainte dans la voix. C'est *mon* diagnostic. Fatal, irrémédiable, impitoyable. Pas besoin d'un médecin pour faire ce constat. Alzheimer me guette, me teste, m'envahit chaque jour un peu plus. Rassurez-vous, je n'ai qu'une ou deux crises au quotidien, voilà tout. Pour l'instant. Un peu plus les jours de grosses émotions, c'est humain.

À l'intuition, Catalina fit un autre constat. *Schizophrénie*. Le syndrome lui semblait plus approprié. Le vieil homme ne l'acceptait peut-être pas. Il refuse de l'admettre et de consulter, envisagea-t-elle.

— Mais je m'égare ! Comment va votre crâne ?

Catalina passa une main sur sa nuque et fit la grimace. Une bosse de la taille d'un œuf de caille, réalisa-t-elle. Elle répondit au vieux par un demi-sourire ce qui n'eut pas l'heur de suffire à le rassurer. Elle rajouta qu'à vingt-sept ans on récupère vite.

— Hum, quand vous en aurez cinquante de plus, comme moi, vous n'aurez malheureusement plus le même discours ! À propos, je vous ai trouvée sur le chemin de croix, au cas où vous ne vous en souviendriez plus. Je me suis garé contre la vigne, face au stade. En venant par ici j'ai vu qu'il y avait une bicyclette couchée par terre, cela m'a interpellé. Je suppose que c'est la vôtre.

Il décrocha la saucisse sèche et ouvrit une porte du meuble bas. Il en sortit un couteau et une baguette à l'aspect douteux. À la vue de l'objet, la jeune femme sursauta.

— C'est l'humidité, ne vous inquiétez pas. Elle est d'hier, certes. Alors avec ce temps, vous comprenez, elle se courbe... comme moi avec l'âge. Voulez-vous grignoter ? Je n'ai pas grand-chose, mais nous n'aurons pas à tenir l'exil très longtemps. Deux jours tout au plus, peut-être trois... Hum, en fait pas plus d'un instant, je vous rassure.

Cela eut l'effet inverse sur Catalina. L'exil ? De quelle forme d'exil parlait-il ? Deux jours, un instant ? Ça n'avait ni queue ni tête. *Je ne vais pas passer une minute de plus avec cet homme*. Elle répondit qu'elle n'avait pas faim, que néanmoins elle prendrait bien un verre d'eau, histoire de détourner l'attention. Le vieux s'orienta vers le meuble et Catalina se mit debout, prête à bondir hors les murs. Mais il agit trop vite pour qu'elle ait le temps de s'extirper de la cabane. Il lui donna une bouteille neuve avec une mimique signifiant qu'elle pouvait la garder.

— Merci, dit-elle après avoir bu une gorgée en tapotant le récipient en plastique avec nervosité. Bien, je vais devoir y aller. Je tiens à vous remercier encore pour...

— Je vous en prie, rasseyez-vous.

La voix grave du vieil homme avait vibré plus fort que d'habitude et la jeune femme obtempéra. Le vieux désigna la bouteille.

— Vous devriez vous en passer un peu sur la nuque, ça vous ferait du bien. Enfin, pour ce que j'en dis. C'est vous l'infirmière.

L'idée était bonne. Catalina humecta ses doigts et palpa la bosse en douceur. Elle repensa à sa chute sur le chemin de la chapelle et à la disparition violente du gosse. Après tout, le vieux n'était peut-être pas si méchant.

— Pardonnez-moi, mais de quel exil parlez-vous ? Et qu'est-il arrivé à cet enfant ? L'avez-vous vu disparaître vous aussi dans... dans les airs. Non, certainement pas.

La jeune femme secoua la tête, ce qui réveilla quelque peu la douleur dans son cou. Elle analysa brièvement la situation. L'orage soudain, le Mistral, l'épuisement après sa course à vélo et la grimée sur le sentier... Il s'agissait d'une illusion d'optique. Hum, cela n'explique pas en revanche l'absence d'habitants dans le village ni la désertion des véhicules sur la D86, admit-elle. Où sont-ils tous passés ? Et puis, que faisons-nous dans cet... cet antre ? J'étais sonnée, comment suis-je parvenue jusqu'ici ?

Albin s'approcha de la trappe et resta un instant silencieux. Puis il se tourna vers Catalina. Elle vit que les traits de son visage, sous leur grimage bariolé, s'étaient durcis. Il baissa la tête d'un air contrarié et se frotta le menton, barbouillant un peu plus sa face de maquillage militaire.

— Ce que j'ai à vous dire va vous surprendre, grommela-t-il, vous inquiéter. Ou plus probablement me faire passer pour un malade mental. Croyez bien que j'hésite à vous parler des créatures, mais tout cela n'a aucun sens si je ne les évoque pas.

— Les... créatures ? L'infirmière eut un mouvement de recul et faillit s'allonger de tout son long sur la paillasse. De quoi parlez-vous ? Ne me dites pas que la disparition du gosse n'avait rien d'une hallucination.

Le vieil homme se dirigea vers le meuble et tout en grattant sa tignasse grise, se versa une nouvelle tasse de café. Il inclina la tête en direction de Catalina.

— Vous en voulez encore ? Je crois que vous allez en avoir grand besoin.

La suite du roman ; *Pacemaker* aux **Éditions du 38**.

## LE GRAND CIEL

*Dans l'enfant, la nature sommeille et fait un beau rêve.  
Cruels ! vous l'éveillez en sursaut, avant l'heure.  
Qu'y a-t-il donc de si pressé ?  
Craignez-vous que le temps lui manque pour souffrir ?*

Marie d'Agoult  
*Les esquisses morales (1849)*

### *Prologue chez les Weston*

Toby n'avait guère la forme aujourd'hui. À quatorze ans passés, ses articulations ne lui permettaient plus de gambader comme autrefois dans les bois et garrigue de la Cau et Péras. Et monter l'escalier tenait désormais de l'exploit. Sa menue silhouette de cinquante centimètres ébouriffée de poils roux et grèges n'avait jamais impressionné les intrus qui s'aventuraient sous les chênes et s'approchaient de la petite maison invisible depuis la route qui mène de Flaux à Valliguières. Toby s'était fait une raison ; il avait un don pour les câlins, pas pour la garde. Allongé au pied du lit, le petit bâtard croisé terrier profitait des caresses de sa jeune maîtresse absorbée dans la calme mélancolie dont se bercent les enfants qui s'ennuient.

Il faut dire que, pour la fillette, l'ambiance se prêtait à la morosité. C'était la Toussaint, un dimanche, une fin d'après-midi, le dernier jour des vacances. Et pour couronner le tout, le ciel avait été couvert toute la journée.

La garrigue gardoise, ingrate et fauve, jaune sable en été, vert bouteille en automne, commençait à perler d'humidité. Elle se répandait entre les yeuses, semant de-ci de-là ses bouquets de thym, ses genêts et ses cades, ses rhizomes d'orchidées sauvages et une multitude de touffes d'asperges auprès des chênes toujours verts. Isolée à plus de trois kilomètres de la première habitation et nichée dans cette zone forestière à huit cents mètres de la départementale 4, la demeure des Weston aurait pu en faire rêver plus d'un en mal de tranquillité. Modeste – un rez-de-chaussée d'une soixantaine de mètres carrés surplombé d'un demi-étage –, la maisonnette dans les arbres, toute de bois bardée et mignonne d'aspect,

était toutefois chichement meublée et aurait eu besoin d'un coup de neuf. Disposées autour d'une véranda faisant office de pièce principale flanquée d'une kitchenette rudimentaire, la salle de bain et la chambre parentale ne payaient pas de mine. Alors qu'ils y vivaient depuis plus de dix ans, Sylvianne et Rob Weston avaient pourtant conservé l'idée que cette maison serait *secondaire*, et qu'ils retourneraient un jour aux États-Unis, pays d'origine du père de famille. À l'arrivée de leur fille deux années plus tard, Rob avait aménagé les combles et créé une chambre pour l'enfant. Hormis les trajets scolaires et la récupération de Toby dans un refuge SPA, ce fut l'une des rares attentions que l'homme, peu sujet à l'instinct paternel, porta à son enfant. Sylvianne, quant à elle, n'avait guère plus d'affection pour sa fille. Mère présente, active quand il s'agissait d'aider Caroll à faire ses devoirs, excellente cuisinière qui lui préparait de bons petits plats, elle n'était pourtant pas encline aux gestes tendres et maternels. La fillette avait donc appris à gérer sa solitude. À dire vrai, elle s'y était habituée et passait la plupart de son temps dans la garrigue devant la maison ou dans sa chambre.

Dans la soupenette, l'espace était compté. Le petit lit de Caroll, calé contre la cloison adossée à l'escalier de bois, avait son flanc gauche au plus bas du plafond et s'étendait au pied d'un minuscule bureau au-dessus duquel une ampoule suspendue à son câble faisait office de lampe de chevet. Le plus haut mur, face à l'entrée, était garni d'étagères chargées de vêtements, placées de part et d'autre d'un vasistas. Quelques peluches et une paire de poupées, tantôt sur le lit, tantôt sur le plancher de bois, tentaient de trouver leur place dans ce volume restreint. Toby, quant à lui, se souciait plus de parvenir à grimper les marches que de l'exiguïté des lieux. S'il accédait enfin en haut de l'escalier, il se couchait aussitôt et peu importait si le sol était jonché de peluches ou s'il s'avachissait sur Julie la poupée de chiffon pourvu qu'il ait droit à quelques gratouilles.

Toby était l'unique compagnon de jeu de Caroll. À tout juste huit ans, celle-ci espérait toujours la venue d'une de ses camarades de classe. Elle ignorait que leurs parents n'avaient aucune envie d'emmener leur fille dans les sous-bois de la Cau et Péras, encore moins chez les Weston.

Tous deux étant nés au milieu des années soixante-dix, le couple d'une quarantaine d'années vivait selon certains codes de cette époque. Hippies dans l'âme, ils arboraient des vêtements parfois étonnants, souvent bariolés de mauve et de rose délavés, amples et *fanfreluchés*, dont ils couvraient aussi leur fille, malgré les recommandations du principal de l'école de Flaux d'éviter les tenues trop « originales ». Rob le blond, petit et famélique, et Sylvianne, une tête brune de plus que lui et atteinte d'obésité morbide, étaient vite devenus le sujet de conversation préféré des villageois qui menaient leurs enfants dans le même établissement scolaire. Las, la santé de Sylvianne ne lui avait bientôt plus permis de se déplacer avec aisance et, d'un commun accord avec son époux, elle avait décidé que Rob ne sortirait plus de la voiture lorsqu'il mènerait, seul, Caroll à l'école. Mal leur en avait pris, car ce choix n'avait fait qu'amplifier le mystère qui planait sur la petite famille vivant cachée dans les bois. Comment un homme aussi malingre, américain de surcroît, avait-il pu s'enticher de cette « barrique » Valliguiéroise ? Et elle, avec ses cheveux hirsutes et ses doubles foyers sur le nez, qu'est-ce qu'elle lui trouvait à cet « Amerloque » ? « Et quelle idée de vivre dans la forêt ! Il paraît que la maison n'a même pas l'eau courante ni l'électricité... », disaient certains. Ils se trompaient. D'autres racontaient qu'elle ne travaillait plus, que lui n'avait jamais été bon à rien et qu'ils vivaient du RSA et n'étaient ni plus ni moins que des « assistés », terme péjoratif dans leurs bouches. Pour partie, ils n'avaient pas tout à fait tort. Plutôt que d'avoir de la compassion, les villageois surenchérisaient : « tu parles, avec de pareilles têtes, la Sylvianne et le Rob cachent forcément quelque chose... ». Un secret bien gardé ? Un travers invouable ? Des choses « pas claires ». Sûrement ! « Tout de même, élever la petite dans de telles conditions d'insalubrité... pauvre gamine ! »

Caroll, à l'abri des commérages, s'était bien adaptée à sa vie scolaire. Elle aimait l'école – plutôt douée, elle était même en avance pour son âge – malgré le fait qu'aucun de ses camarades ne mettrait

jamais les pieds chez elle. Car, les parents d'élèves, convaincus ou influencés par les qu'en-dira-t-on, boudaient hypocritement les invitations de la fillette.

En réalité, personne ne savait rien sur la vie des Weston. Si, au départ, elle n'était guère enviable, elle n'était pas pire que certaines. Sylvianne, ancienne conseillère Pôle Emploi, touchait effectivement une pension d'invalidité liée à son obésité et Rob donnait des cours d'anglais à des adultes en reconversion sur Avignon. Le peu de revenus qu'ils avaient ne leur permettait pas de toucher d'autres aides sociales, mais ils s'en contentaient et ne dépensaient rien, à part pour l'essence et la nourriture.

Mais depuis quelques mois, l'état de Sylvianne s'était dégradé. Elle ne se déplaçait presque plus, couvrait avec peine le trajet de la chambre à la table de la salle à manger, avait du mal à rester assise et préférait se coucher. Elle ne se levait que pour cuisiner et manger, ce qu'elle faisait sans réserve malgré les risques pour sa santé. À la fin du mois de juillet, Rob perdit son emploi d'enseignant et les journées passées dans la maison des bois semblèrent de plus en plus longues.

Ce dimanche-là, le dernier des vacances de la Toussaint, il avait passé son temps sur Internet avec son smartphone – le seul appareil connecté du foyer. Toutes deux casanières et chacune dans sa chambre, Sylvianne sommeillait en broyant du noir et Carroll tentait de briser l'ennui en papouillant Toby.

Alors qu'un tel déplacement était devenu impensable pour la mère de famille, Rob montait parfois, depuis son licenciement, dans la mansarde pour voir comment allait sa fille. C'est du moins ainsi qu'il présentait les choses.

Ce jour-là, il monta plus que d'ordinaire.

La fillette caressait encore Toby et tourna le visage vers la gauche en voyant la tête de son père se baisser pour passer la porte basse. Il s'approcha d'elle en courbant le dos sous le plafond incliné de la soupenne, sourit de façon étrange au chien transporté d'aise et s'assit sur le lit, près de Carroll.

Anormalement près.

## Chapitre I

### *On ne le nomme pas*

Mise à part sa tenue vestimentaire d'une autre époque tranchant avec les vêtements à la mode de ses camarades, Carroll était une fillette de huit ans ordinaire. D'une taille dans la moyenne pour son âge, elle arborait une longue chevelure raide, châtain foncé, frangée d'une tresse glissée derrière l'oreille droite. Ses arcades un peu basses donnaient à son regard – percé de grands yeux noirs comme de l'encre – quelque chose de profond, voire d'intimidant. Ses lèvres un brin masculines, telles deux accolades, s'ouvraient sur une surdent et huit belles incisives blanches comme du lait. Lorsqu'elle souriait, ses joues se creusaient d'une paire de fossettes qui brisaient la rondeur de sa physionomie un peu boulotte. Un visage trompeur, car Carroll était mince, presque frêle.

— Tu l'aimes, Toby ?

Rob Weston, assis sur le petit lit au plus près de sa fille, avait posé la question en chuchotant. Celle-ci hochait la tête sans répondre et, courbée vers l'animal, continua à le câliner. Absorbée par son action et ses rêveries, elle en avait oublié d'allumer et la petite chambre était presque plongée dans le noir.

— Il aime les caresses, n'est-ce pas ?

— Hum ! fit Caroll en souriant. Il adore, c'est un coquin !

Rob passa un bras derrière le dos de sa fille et lui massa l'épaule. Il ne faisait jamais ce geste et cela déclencha chez elle une série de frissons.

— Tu as froid ? souffla le père. Attends, je vais te frictionner...

Il s'exécuta pendant quelques secondes, puis ralentit le mouvement avant de se mettre à effleurer les omoplates de l'enfant qui frissonna à nouveau.

— Ça chatouille, hein ?!

— C'est... c'est comme des guiliguili, mais...

— Tu l'aimes ton papa ? dit Rob avec le plus grand sérieux sans lui laisser finir sa phrase.

Caroll, gênée, hocha à nouveau la tête, cessa de caresser son chien et se redressa. Elle n'avait pas l'habitude d'une telle proximité avec son père. Cela l'avait mise mal à l'aise et les frissons qu'elle ressentait dans son dos augmentaient cette sensation sans qu'elle sût dire pourquoi.

— Tu sais que papa aussi aime les câlins, comme Toby...

L'homme avait approché son visage de celui de la fillette et prononcé le nom de l'animal dans le creux de son oreille.

Caroll sentit son corps se figer. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais quelque chose d'étrange était en train de se produire. Ça, elle le *savait*. Quelque chose qui maintenant lui faisait peur. Elle tenta de calmer sa respiration jusqu'à se mettre à haleter sans le vouloir, comme si elle était légèrement essoufflée. Rob glissa son autre main sous le chandail mauve de la fillette. Il la fit remonter jusqu'à la jeune poitrine et la passa sur les petits seins qui se durcirent.

— C'est agréable, n'est-ce pas ? susurra-t-il. Ne t'inquiète pas, n'aie pas peur, c'est naturel de faire ça... On le faisait beaucoup dans l'Antiquité. Et dans certains pays c'est encore tout à fait normal. Tu n'as aucune crainte à avoir. Juste te laisser faire...

Caroll haleta de plus belle. Soudain, son ventre et ses épaules se mirent à trembler. Elle sentait les mains de son père aller et venir sous son pull sans pouvoir agir. Sans savoir réagir. Malgré ses dires qui se voulaient rassurants, elle ne parvenait pas à le croire. Affolée, la fillette déglutit à plusieurs reprises sans parvenir à repousser la boule d'angoisse qui montait dans sa gorge. Les yeux écarquillés, elle fixa les étagères chargées de vêtements, comme pour trouver une issue à cette situation suffocante. C'est alors que Rob se saisit de la main de sa fille et la posa sur sa cuisse.

Intimidée et paralysée par la peur, Caroll n'osa pas retirer sa menotte.

— Je suis un peu comme Toby tu sais, murmura-t-il d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas. J'adore les caresses... Ça me rend heureux ! Tu ne voudrais pas que je sois triste, dis ?

Il imprima à la main de la fillette le mouvement sensuel qu'il désirait et lui intima de continuer toute seule. Tétanisée, Caroll parvint maladroitement à bouger le bras dans un mouvement robotique.

Elle eut alors une sensation singulière, comme si elle n'était plus maîtresse de son propre corps. Ses yeux ne voyaient plus Toby ni les habits entassés sur l'étagère, ils ne voyaient plus la lumière blafarde du couchant entrer par le vasistas, ils ignoraient même si l'ampoule au-dessus du petit bureau était éteinte ou allumée. Ses yeux ne voyaient plus rien. Pas même la pénombre. Ses oreilles aussi avaient cessé de fonctionner. Elles n'entendaient plus la voix de son père, ses soupirs, ses encouragements. Elles ne perçurent pas le son de la fermeture éclair qui s'ouvrit à la hâte, ni les froissements du pantalon de toile qui glissa jusqu'aux chevilles de Rob. Ses doigts ne répondaient pas non plus. Ils ne sentaient pas la peau de l'homme, les poils frisés de sa cuisse nue – une cuisse d'homme, nerveuse, longue et blafarde, couverte de poils tirant sur le blond – ni l'élastique du caleçon sous lequel la main de son père les poussa.

Mais quelque part en elle, une voix particulière cherchait à mettre un nom sur l'acte que Caroll était en train de subir. La voix fouillait la mémoire de la fillette. Elle cherchait, et cherchait encore comment définir cette folie qui empreignait sa jeune existence depuis... Combien de temps déjà ? Combien de

minutes ? La fillette l'ignorait. Elle eut envie de crier, de hurler, de s'élançer dans l'escalier... Et la voix cherchait, mais ne trouvait rien.

Peut-être est-ce un acte que l'on ne nomme pas, pensa Carroll.

Puis la voix sortit de sa tête, comme si elle voulait s'enfuir. *Elle m'abandonne !* Les yeux noirs de l'enfant se mirent à virevolter. Ils voulaient la voir, attraper cette voix en plein vol, saisir cette pensée qui était son seul salut, son rempart à la folie. Sa vision revint subitement et Carroll fouilla sa chambre du regard jusqu'à fixer la zone sombre séparant le bureau et l'étagère.

C'est là, plié en quatre dans ce coin de la petite pièce, presque invisible dans la pénombre, nu comme un ver, le crâne lisse et la peau glabre couleur acier pareille à celle d'un squalo, qu'elle vit *l'homme bleu* pour la première fois. Les jambes pliées dans l'ombre, les bras longs et arqués, les mains posées au sol de part et d'autre de ses pieds étranges, il lui parut tenir tout l'angle de la pièce. Il était immense, même accroupi. Son visage sombre et minéral tourné vers elle, il la fixait d'un regard cendré, opaque, où nul sentiment n'émergeait sinon une sorte d'urgence angoissante. On aurait dit un fauve prêt à bondir.

Horriifiée, Carroll sauta hors du lit dans un réflexe de survie et s'élança vers la sortie. Elle dévala l'escalier en trombe, laissant son père, les pieds empêtrés dans son pantalon, tenter de brailler son prénom sans attirer l'attention de sa femme endormie dans la chambre au rez-de-chaussée. Une fois dans la véranda, la fillette fila vers la porte et surgit dans la cour grisée par le crépuscule.

La peur au ventre et les jambes flageolantes, elle s'enfuit vers le bois où elle s'engouffra avant de disparaître.

La suite de la novella : *Le Grand Ciel*, autoédition, uniquement sur **Amazon**.

## APRÈS LES BRUMES

### Prologue

2030

Ils étaient trois. Le plus jeune avait trouvé l'énergie d'entraîner les deux autres à inspecter les vingt-huit étages de la tour. Jusqu'à présent, ils avaient évité les barres d'immeubles des quartiers ouest : trop éloignées, trop hautes. Trop fatigant, plus la force.

Très affaiblis, ils n'avaient rien mangé depuis quatre jours et le dernier repas leur avait laissé des crampes d'estomac. Était-ce dû à la fraîcheur de la viande ? Il fallait dire que la gamine rescapée du centre-ville n'avait plus que la peau sur les os... Et le chef du gang s'était laissé aller à distribuer la chair à peine cuite, comme d'habitude. Personne n'avait rien trouvé à redire ; mieux valait la jouer cool avec le boss.

Les vingt-sept premiers étages ne donnèrent rien. Pas une boîte de conserve, pas un quidam encore en vie, juste des macchabées décharnés ou en train de pourrir. Restait le dernier niveau.

À bout de force, ils pénétrèrent sur le palier et se dirigèrent, à travers un dédale de sacs-poubelles, vers ce qui semblait être l'unique entrée d'appartement où ils virent, sans le lire, « Baudaz P & C » inscrit sur la porte. Après avoir vérifié qu'elle était fermée, le plus âgé des trois comparses prit son élan et tenta de fracasser la lourde d'un coup d'épaule. Mais celle-ci était coriace, puis son épaule lui faisait sacrément mal à force de jouer au bélier humain. Alors, les deux autres tapèrent comme des forcenés du plat du pied au niveau de la serrure qui finit par sauter.

En sueur, au bord de la syncope après avoir écumé plus d'une centaine de logements, ils s'effondrèrent presque en pénétrant dans l'appartement. Droit devant eux, une femme d'une quarantaine d'années se tenait près d'une fenêtre ouverte, assise sur une chaise avec un livre dans les mains. Elle était plutôt mignonne, menue, pas tout à fait maigrichonne, et les trois comparses se dirent qu'ils la *passeraient bien à la casserole*, au sens propre comme au figuré.

Le plus jeune, talonné par son compère, se jeta sur elle sans réfléchir plus loin que l'extrémité de son phallus, alors que le plus âgé commençait à inspecter la première pièce sur sa droite. Il tomba nez à nez avec une petite réserve de pâtes et de riz et crut défaillir de joie. Il poussa un hurlement sauvage couvrant les cris de ses deux acolytes qui venaient de chuter par la fenêtre et de percuter le sol vingt-huit étages plus bas.

Lorsqu'il revint vers le salon pour leur annoncer la nouvelle, la dernière image qu'il vit fut le fond triple épaisseur d'une poêle en inox.

*Rien ne Nous a créés.  
Rien ne Nous brisera.  
Nous sommes néantisation.  
Nous sommes, à jamais.  
À jamais Nous vécûmes.  
Comme un souvenir vague,  
Nous attendions l'instant*

*Propice au cœur des hommes.*



## Première partie

### Chapitre I

#### *Dans l'appartement des Baudaz*

— Crois-tu qu'ils reviendront ?

Paul, d'un air railleur, dévisagea sa femme assise près de la fenêtre, un livre sur Le Corbusier posé sur les genoux. Depuis près d'un an, lire et relire étaient devenus leurs activités principales. Il continua à faire les cent pas autour du canapé tout en ironisant :

— Les trois gars que j'ai balancés par la fenêtre ? J'en doute, ça fait plus de dix jours qu'ils ont littéralement battu le pavé, et avec une certaine violence, je dois dire... La vitesse d'un corps ne dépend pas de sa masse, mais de la hauteur de sa chute et de la gravité terrestre, je peux affirmer que du vingt-huitième étage, ils ont percuté l'asphalte à environ, hum... cent cinquante kilomètres par heure !

Jamais Paul ne se départait de son humeur sarcastique et de sa dose d'humour réglementaire : le minimum syndical, plaisantait-il. Ces derniers temps, il avait pourtant du mal à puiser en lui cette énergie les affranchissant quelque peu de la morosité ambiante.

— Cesse de te moquer de moi... Je ne suis pas idiot, je sais bien que ces trois-là ne remonteront pas jusqu'ici.

— Cesse de ton côté de considérer que je te prends pour ce que tu es loin d'être. Et admetts qu'un peu d'humour, c'est tout ce qu'il nous reste pour ne pas sombrer comme eux dans la barbarie.

Calie jeta à nouveau un œil au petit périscope de fortune qu'avait fabriqué son mari avec des rouleaux de papier toilette, de l'adhésif et quelques fragments de miroir. Le vent léger qui s'était levé avec la brume faisait trembler les rideaux et osciller les battants de la fenêtre entrebâillée.

— Je ne parlais pas d'eux, leurs corps n'ont pas bougé, dit-elle avec une moue de dégoût. Et les corbeaux se partagent toujours leurs dépouilles. Par contre, il est vrai que personne ne semble s'être inquiété de leur absence. D'ailleurs, à part leur visite, la rue est restée vide, ça fait plus de six semaines que nous n'avons vu que des chats squelettiques.

Paul s'assit dans le canapé, frotta son menton et se gratta l'arrière du crâne. Il ne s'était pas rasé depuis une éternité et cela faisait des lustres que ses cheveux longs et emmêlés le grattaient.

— Je crois que ça répond à ta question. Penses-tu vraiment que quiconque viendra ? Sans doute faisons-nous partie des derniers survivants... peut-être les derniers.

Calie et Paul Baudaz vivaient dans cette ville depuis plus de treize ans. À l'origine, c'était une ville ordinaire. Grande comme une forêt, ses tours de béton s'y dressaient comme autant d'arbres aux cimes intouchables. Dans cette canopée de fer et de ciment, Paul et Calie élurent domicile sans vraiment réfléchir, sur un coup de tête, une impulsion viscérale. L'appartement faisait un nid parfait, se dirent-ils lorsqu'ils visitèrent le trois-pièces cuisine perché au dernier étage d'une barre d'immeuble, à l'orée ouest de la métropole. Malgré le fait que Calie fût architecte, le couple n'était pas difficile en termes de goûts architecturaux. Ils souhaitaient juste avoir la paix, croiser un minimum de locataires, passer au maximum inaperçu, ne se lier avec personne et mener une vie des plus recluses. Cet unique logement du dernier palier de l'immeuble faisait parfaitement l'affaire.

Lorsque la commerciale de l'agence immobilière leur fit visiter l'appartement, Calie et Paul n'étaient pas encore agoraphobes. À bien y réfléchir, leur phobie des espaces extérieurs, trop vastes, et des lieux publics, trop peuplés, vit peut-être le jour lors de ce rendez-vous.

Ou plutôt quelques mois auparavant.

Ils ne vivaient pas encore ensemble. Chacun avait son appartement à un bout et l'autre du même quartier. Cela faisait moins d'un an qu'ils formaient un couple et ce soir-là, ils devaient dîner chez Calie. C'était la mi-mars et il était près de dix-neuf heures. Le soleil, déjà couché, laissait la pénombre

envahir la ville. Alors qu'ils se garaient sur le parking d'un supermarché où ils souhaitaient prendre du pain et une bouteille de vin, un groupe de cinq individus s'approcha d'eux. Sans crier gare, ils ouvrirent les portières et tirèrent violemment Paul et Calie hors du véhicule. Malgré sa corpulence, Paul ne put pas lutter contre les trois gaillards qui le traînaient par terre en le rouant de coups. Calie, maintenue par les deux autres, vociférait des insultes mêlées de suppliques à leur rencontre. Le supermarché allait fermer ses portes et les quelques clients alertés par les cris de la jeune femme firent mine de ne rien entendre. Elle distingua cependant l'un d'eux s'emparer de son téléphone. Joignait-il la police ? Elle lui hurla de le faire. Paul, tabassé par les trois vauriens, dut essayer de nombreux coups et endurer les appels à l'aide de sa compagne sans pouvoir agir. Celle-ci, menacée d'un couteau, molestée et pelotée par ses deux agresseurs, se mit à pleurer de rage et de peur en se débattant. À bout de forces, elle s'égosilla lorsqu'ils la dévêtirent. L'un des violeurs, lui écartant les jambes tandis que l'autre la maintenait par les bras, se prépara à la pénétrer. Il sortit son sexe de son pantalon, se masturba jusqu'à atteindre un semblant d'érection et cambra les reins pour s'approcher de l'entrejambe de Calie. Elle sentit la chaleur de ses cuisses contre les siennes et s'attendait au pire lorsque la sirène du véhicule de police déboula à l'autre bout du parking.

Ils ne revirent jamais les cinq agresseurs et eurent beaucoup de mal à les décrire aux policiers tant l'action avait été brève. En revanche, le souvenir de cette poignée de minutes perdura. Il s'immisça insidieusement en eux pour s'y installer, plus encore dans leur esprit que dans leur corps. Par la suite, la vision d'une foule ou d'un groupe d'individus devint de plus en plus désagréable, jusqu'à se dégrader au point d'être insoutenable. En quelques semaines, leur existence bascula dans un renfermement qui, peu à peu, devint leur quotidien. Ils décidèrent de déménager et de quitter le quartier qu'ils jugeaient désormais malfamé – dans lequel ils avaient passé moins d'un an – pour s'installer ensemble, à l'autre bout de la ville. Après seulement trois visites, ils jetèrent leur dévolu sur l'appartement du vingt-huitième étage.

La jeune agente immobilière se montra prolixie quant aux nombreux avantages d'habiter un meublé aussi lumineux – bien que situé au nord-est du bâtiment – se trouvant au dernier niveau, qui plus est lorsqu'il n'y a aucun autre appartement sur le palier desservi par trois ascenseurs. Le trois-pièces était équipé de fenêtres à double vitrage donnant chacune sur deux rues à angle droit assez fréquentées. Un sol parqueté, avec isolation phonique, couvrait l'entièreté du logement comportant deux grandes chambres, flanquées au nord, sobrement décorées par des rideaux de velours épais ocre brun aux gros motifs floraux. Un lit double pour la grande chambre située plein nord, un simple pour celle au nord-est dans l'angle du bâti, légèrement plus petite. Le salon, plein est, au centre de l'appartement, s'ouvrait sur la rue par deux larges ouvertures. L'absence de balcon ne gêna pas le couple, peu désireux de se prélasser dans les odeurs d'échappements et le bruit des autos. D'une trentaine de mètres carrés, la pièce à vivre était chichement meublée, ce qui augmentait l'impression d'espace. La cuisine, réduite, mais fonctionnelle, était ouverte sur le salon, seulement séparée de celui-ci par un bar. L'agente immobilière expliqua que la seconde fenêtre du salon, positionnée à l'aplomb du double évier, permettait aux fumées et aux odeurs de cuisine de s'échapper plus facilement qu'avec la VMC. Collée au mur de la kitchenette, une petite salle de bain avec douche et WC se cachait au bout d'un court couloir de séparation. Sur la droite, ce même couloir donnait sur...

— Un immense dressing ! s'exclama la jeune femme, non sans jeter un regard de connivence à Calie.

C'était mal connaître l'épouse de Paul que de s'attendre à ce qu'elle saute de joie à la vue d'une pièce exclusivement réservée aux vêtements. Sa garde-robe contenait une poignée de jeans et une dizaine de chemises en flanelle, plus ou moins assorties à quelques pulls qu'elle s'était elle-même tricotés. La trentaine naissante à l'époque, Calie n'avait toujours pas acquis la notion de coquetterie, encore moins celle du maquillage qu'elle pratiquait peu, voire pas du tout, sauf pour les grandes occasions, lesquelles se faisaient de plus en plus rares dans la vie du couple. Et suite à leur agression, il était peu probable que les choses changent.

— Qu'allons-nous devenir ? murmura Calie pour la deuxième fois de la matinée. Et que sont devenus les autres à ton avis ? S'ils sont, comme nous, encore en vie... ils doivent être morts d'inquiétude.

Paul revenait de la salle de bain, un verre d'eau à la main. Il ne releva pas l'oxymore morbide et involontaire qu'avait énoncé sa femme. Pas plus qu'il ne souhaitât répondre à son angoisse.

— Bois un peu, dit-il en lui tendant le verre. Le réservoir des toilettes donne toujours. On a de la chance, ce printemps est particulièrement pluvieux. Au pire, si nous venions à manquer d'eau, j'irais puiser dans celui des voisins du dessous. Tu pourras en préparer un litre ou deux si le soleil daigne pointer le bout de son nez.

Il resta debout, observant Calie qui buvait à petites gorgées.

Paul aimait profondément sa femme. S'il avait eu plusieurs vies amoureuses, aucune ne s'était montrée à la hauteur de ce qu'il avait vécu jusque-là avec Calie. Lui et elle, c'était l'évidence même.

Il l'avait connue treize ans plus tôt, alors que tous deux approchaient de la trentaine. À deux mois près, ils étaient du même âge. Ils n'avaient pas eu d'enfant, Paul étant stérile et Calie ne désirant pas vraiment mettre au monde de sitôt. Puis elle ne souhaitait pas que l'on plante en elle la semence d'un inconnu. Encore moins depuis la tentative de viol qu'elle avait subie. Et avec les événements de ces dernières années, la présence d'un nourrisson aurait été désastreuse. Avaient-ils fait le bon choix ? Ils aimaient à le croire.

— Merci... Pouah ! Elle a encore ce petit goût de vase, mais je crois que je m'en contenterai. Je finirais presque par l'apprécier !

— Attention Cal, tu fais de l'humour, c'est mauvais signe !

Calie préférait ce surnom (certes un peu masculin) que lui avait donné son mari au prénom qu'avaient choisi ses parents : « la plus belle » en grec, elle trouvait cela présomptueux. En revanche, Paul n'aimait pas qu'elle l'appelle Paulot. Et Calie en jouait lorsqu'elle voulait le taquiner.

— Paulot l'extralucide, Paulot le devin ! dit-elle un sourire triste au coin des lèvres. Puisque tu peux prévoir les signes, que penses-tu de cette lumière ? C'est étonnant, le ciel n'a jamais eu une telle couleur. Il est presque rose...

Elle sourit à nouveau et glissa une barrette dans ses cheveux avant de retirer le périscope. Après avoir refermé la fenêtre, elle replongea le nez dans son livre.

Menuë de nature, amaigrie à cause du rationnement, une tête de moins que le mètre quatre-vingt-trois de Paul, Calie portait sa blondeur ébouriffée au bout d'une stature droite comme celle d'une danseuse. Son visage rond, fendu d'une petite bouche chagrine entourée de joues rebondies, était percé de deux yeux noisette aux paupières légèrement gonflées qui lui donnaient un air de poupée. Bien qu'architecte de profession, elle avait délaissé les sites de construction pour se spécialiser dans la manipulation des multiples logiciels de dessin technique. Peu à peu, elle avait fini par donner des cours en ligne et s'était créé un premier groupe de stagiaires. Le bouche-à-oreille ayant fait le reste, elle avait in extenso laissé tomber les chantiers – sur lesquels la présence d'une majorité d'hommes était devenue insupportable – pour se consacrer entièrement à l'enseignement à distance. De nature réservée, Calie marquait les gens par sa douceur et sa souplesse dans les rapports humains. Elle évitait les conflits et souhaitait avant tout qu'on l'apprécie pour sa mesure et son empathie.

Lorsqu'il l'avait connue, Paul donnait déjà des cours de mathématiques et de physique via une plateforme internet de visioconférence. Il appartenait à un réseau de professeurs qui cumulait à lui seul des centaines d'élèves. Paul Baudaz n'avait donc jamais eu à mettre les pieds dans un établissement scolaire. Et cela lui convenait parfaitement. D'un naturel bourru non dépourvu de cynisme, il avait dû se créer un personnage avenant et jovial qu'il installait chaque jour devant sa webcam. De fait, les élèves l'appréciaient et il avait un certain succès auprès des parents. Non dénué de charme, Paul arborait d'ordinaire une barbe de trois jours (qui s'était muée en broussaille de poils), brune comme ses cheveux en bataille où les effets grisonnants de la quarantaine n'avaient que peu de prise. Sous des sourcils épais, des yeux noirs en amande, bordés de pattes d'oie malicieuses, surlignaient une bouche charnue. Rondouillet à l'origine, Paul remettait jadis le régime à plus tard. Ce dernier l'avait rattrapé avec la crise, et il avait plutôt tendance à la maigreur ces derniers temps, tant il laissait à sa femme une part de nourriture égale à la sienne – laquelle ne suffisait déjà pas à remplir leur corps avec un nombre conséquent de calories. Cependant, leur estomac ayant rétréci, ils n'avaient que rarement la sensation de faim extrême. En revanche, le retour à la normale étant désormais exclu dans leur esprit, les Baudaz avaient appris, depuis plusieurs mois, à se rationner davantage en réduisant d'un quart leur consommation d'aliments quotidienne.

— Je vais jeter un œil au jardin, lança Paul. Je reviens dans moins de quinze minutes. Tu me passes le périscope ?

Il se saisit de l'objet en forme de Z que lui tendait sa femme, attrapa un couteau de cuisine et la barre de fer posée contre le mur, originellement destinée à des séances de musculation entre les montants d'une porte, puis se dirigea vers l'entrée.

— Reste-t-il du riz ? demanda Calie. Où en sommes-nous des réserves ? Il est tôt, si cette brume se dissipe un peu je vais pouvoir en cuire une portion.

Le salon étant orienté plein est, le matin était propice à installer le four solaire sur l'évier de la cuisine, devant la fenêtre ouverte. Cet ustensile pliable leur avait été d'une grande utilité. Grâce à lui, ils pouvaient faire bouillir l'eau du réservoir des toilettes et la rendre plus potable. Ils la stockaient à l'ombre, dans le meuble de la salle de bain. En prenant la précaution d'en mettre peu et de privilégier la cuisson vapeur, Calie parvenait à cuire une portion de pâtes en moins d'une heure.

Paul tourna le dos à la porte et indiqua le plan de travail de la cuisine sur lequel il avait déposé un gobelet de riz. Cent vingt grammes à deux, c'était peu, mais ils devaient se rationner. Avaient-ils le choix ? Le stock avait été prévu pour un an et serait bientôt vide. Paul évita d'en parler.

Calie n'avait pas mis les pieds dans la réserve depuis l'irruption des trois individus, dont le plus âgé avait reçu le cul d'une poêle en plein visage alors qu'il en sortait. Elle conservait en elle la crainte qu'un malfrat déboule de la réserve à tout moment. Et si l'énergie qui lui restait (comparativement à l'extrême faiblesse de leurs agresseurs) avait permis à Paul de les déséquilibrer pour les balancer par la fenêtre sans grands efforts, il ne trouvait pas celle d'annoncer à sa femme qu'ils allaient manquer sous peu de quoi se nourrir. *Et qu'il faudra sortir...*

— Je t'enferme à clé, lâcha-t-il pour détourner la conversation. Je monte sur le toit. S'il y a quoi que ce soit, hurle par la fenêtre.

La visite de l'appartement se poursuivit sur le palier, l'agente précisant que le reste de l'étage était réservé aux locaux de ventilation, à la machinerie des ascenseurs, ainsi qu'à un ingénieux système de récupération d'eau de pluie. Elle les invita à longer une longue coursive puis à prendre un escalier tournant qui les mena sur le toit de l'immeuble. Là, ils purent constater que les architectes avaient poussé leur fibre écologique jusqu'à implanter un potager d'une centaine de mètres carrés sur une honorable partie de la surface plane préalablement étanchéifiée et préparée à cette intention. D'après la jeune femme, le propriétaire de l'appartement, autrefois maraîcher de profession, avait choisi ce logement pour sa proximité avec le toit de l'immeuble. Il se plaisait à former qui le souhaitait à l'art du jardinage. Ce dernier était néanmoins quasiment vide ce jour-là, la visite s'étant effectuée courant novembre.

Au pied du parapet est, ils constatèrent la présence d'un drain qui filait vers le sud. L'agente leur expliqua qu'il rejoignait une immense poche en PVC depuis laquelle une clarinette de tuyauteries géante desservait autant de réservoirs de chasses d'eau. Ainsi, chaque locataire économisait de l'automne au début du printemps, sur une partie non négligeable de sa facture.

Une fois revenu dans l'appartement, le couple Baudaz signa le compromis de vente. Cinq semaines après, ils emménageaient. Ce fut quelques mois plus tard qu'ils réalisèrent qu'ils avaient changé leur façon de vivre. Dans leurs anciens logements, ils avaient l'habitude de recevoir quelques rares amis, la famille, deux ou trois anciens collègues de Calie... Mais depuis qu'ils s'étaient installés ensemble, qu'ils avaient pris leurs marques dans cet appartement, ils n'invitaient plus personne et n'en sortaient plus, ou si peu. Seulement pour faire les courses, se rendre quelquefois chez le médecin, rarement à la banque ou à l'épicerie du quartier.

De fil en aiguille, ils s'isolèrent du reste du monde entre leurs quatre murs du vingt-huitième étage. Calie dans la grande chambre, Paul dans la petite, chacun ayant aménagé un coin bureau en visioconférence pour leur travail, ils menaient sans s'en rendre compte une vie de reclus. Sept ans après avoir emménagé, alors que cette tendance allait en s'amplifiant, ils commencèrent à se faire livrer leurs courses l'année précédant celle des *événements*.



## APOPTOSIS

*Dans certaines espèces, la mort de l'individu est quasi programmée, ou du moins prédéterminée (apoptose des feuilles d'un arbre).*

Edgar Morin,  
*Connaissance, ignorance, mystère.* Fayard, 2017

Apoptose :  
Du grec ancien ἀπόπτωσις, *apóptôsis*  
(« chute des feuilles »)

### PREMIERE PARTIE Chapitre I

*Février 1798, près de Dijon.*

Ils avançaient sur le chemin de halage en longeant le canal de Bourgogne depuis le début de la matinée. Désormais à hauteur de Fleurey-sur-Ouche, ils n'atteindraient pas la capitale régionale avant la fin du jour. Dijon devrait attendre le petit matin pour recevoir leur visite. Sous les alignements d'ormes et de peupliers d'Italie secoués par les spasmes d'un vent d'est tirant sur sa fin, le crépuscule se faisait encore plus prégnant ; la petite troupe de saltimbanques rentrait au pays et allait devoir faire une halte pour la nuit.

— M'est avis que la cabane éventrée n'est plus très loin, grommela Louis. Elle nous abritera de cette satanée bise.

Le patriarche barbu avait choisi de conduire la charrette le long du canal. À soixante-quatre ans – un âge avancé pour cette époque – il savait que ses jours étaient comptés. En cet An III du calendrier républicain, il se portait systématiquement volontaire pour tenir les rênes de Moussette, la jument comtoise beige clair de la troupe. Non pas qu'il fut heureux de tenir les brides de ses mains lancinantes d'arthrose – d'autant que la position sur la charrette était inconfortable –, mais il souhaitait savourer le paysage, convaincu de ne plus le revoir la saison prochaine. Les yeux clairs, d'un gris presque blanc, le visage taillé à la serpe, strié de fines rides, le crâne dégarni couvert d'un bonnet pour le protéger du froid de l'hiver, Louis Chevret se tenait assis, courbé sous sa vieille laine tricotée par sa défunte épouse, les coudes sur les genoux et les bras collés au corps pour atténuer les morsures du vent glacial.

À l'avant de la roulotte, sur l'autre banc à un pas du veuf barbichu, se tenait son fil Louis, dit Louison ou Louis-Jean (de son second prénom) pour ne pas le confondre avec son père. Bien qu'il ait le même regard que son paternel, ses traits étaient plus fins, moins ridés, moins anguleux, plus ronds avec une tendance à l'embonpoint. Couvert d'une cape de toile cirée, le gaillard d'un mètre quatre-vingt songeait déjà à la représentation qu'ils feraient le lendemain à Dijon. Porté par la pleine force de ses quarante-deux ans, il menait la troupe des cinq saltimbanques avec fermeté, mais bienveillance. Prestidigitateur et extralucide, il officiait avec son épouse Marie avec laquelle ils avaient mis au point des tours de voyance et de magie.

— Dans mon souvenir, dit Louison Chevret à son père, la cabane dont vous parlez est derrière cette petite colline qu'on distingue droit devant.

Il tendit le bras pour indiquer la direction à Louis qui grommela à nouveau.

— De toute façon, Moussette est épuisée, ajouta le fils. Je vois bien qu'elle ballotte du collet.

Louis répondit qu'avant que la nuit ne soit complètement tombée il devrait revoir le début de son numéro avec Napoléon et Joséphine, les deux caniches. Ces derniers suivaient la charrette, encore vêtus de leurs habits de scène : une veste de général et un bicorne pour Napo, une robe à fanfreluches et un petit bonnet pour José.

— Napoléon me fait tourner en bourrique ces derniers temps, râla l'ancien. Il est toujours fourré dans les jupes de Joséphine, tu l'as remarqué ?

Louis-Jean hocha la tête. Les chiens avaient besoin d'être repris en main de temps à autre.

Les portes donnant sur l'entrée et le poste de conduite de la roulotte s'ouvrirent. Marie, la femme de Louison, apparut :

— Je vous ai entendu parler de la cabane, dit-elle. Si nous y sommes presque, je vais commencer de préparer la soupe avec Jeanne.

Son mari lui tapota le bras avant qu'elle referme les portes et rejoigne sa fille et son fils à l'intérieur de la charrette. Longue de cinq mètres, la roulotte accueillait la petite famille depuis des décennies. C'est Louis qui se l'était procurée. Elle avait été maintes fois aménagée, surtout avec l'arrivée de Jeanne et de Paul vingt-et-un ans plus tôt. Les faux jumeaux Chevret dormaient sur le côté droit, l'un sur l'autre dans leurs lits superposés. Le couple, lui, dormait près de la porte d'entrée et le grand-père dans le fond au-dessus du petit coin cuisine. L'espace était compté et il s'avérait parfois délicat de se croiser dans la roulotte. Cependant, lorsqu'ils voyageaient, ils étaient toujours deux à l'extérieur sur la plateforme du poste de conduite ce qui libérait de la place à l'intérieur. Parfois même l'un ou l'autre marchait près de la charrette ou à l'arrière avec Joséphine et Napoléon.

Jeanne, vingt-et-un ans comme son frère, ressemblait trait pour trait à sa mère. Son jumeau à son père. Les yeux noirs comme l'ébène, la chevelure longue et blonde comme les blés, un physique élancé et un visage d'ange, elle était l'équilibriste de la troupe. Lorsque les saltimbanques installaient leur stand, Paul, un colosse brun de près de deux mètres aux yeux clairs comme les deux autres hommes de la famille, l'aidait à tendre le fil entre un tréteau et la roulotte. Lui avait choisi l'art des avaleurs de sabres. Les deux jeunes adultes avaient choisi des métiers pour lesquels ils devaient s'entraîner quotidiennement. Quant à leur mère, outre sa participation aux tours de son mari de deux ans son aîné, elle possédait un timbre de voix exceptionnel et chantait divinement en début et fin des représentations. Ancienne équilibriste, elle avait pris du poids suite à sa grossesse sans jamais parvenir à le perdre. Résignée, cette femme aux cheveux blonds grisonnants toujours attachés en chignon avait perdu de son élégance physique, mais gagné en grâce vocale. Lorsqu'elle chantait, l'agitation des spectateurs se muait en un silence troublé d'émotion.

À eux cinq, ils proposaient un spectacle d'une petite heure qui avait un franc succès dans les villages. C'était une autre affaire dans les grandes villes où la concurrence s'avérait plus rude. Et Dijon n'échappait pas à la règle.

— Il sera bientôt temps de quitter le chemin de halage, lâcha Louis-Jean. J'aperçois le sentier derrière le peuplier, là-bas.

Moussette allait devoir faire un dernier effort pour grimper la petite colline. Les passagers devaient descendre pour soulager sa peine.

— Encore deux cents mètres et nous y sommes, envoya Louis à l'attention de la jument.

Soudain, ils entendirent un bruit sourd au-dessus de leurs têtes. Une détonation digne d'un canon de 12 livres. La jument sursauta et manqua de se détacher des brancards de la charrette.

— Foutre du diable ! s'exclama l'ancien. Serait-ce le tonnerre ?

Louis-Jean secoua la tête.

— Jamais de la vie... Et cessez de jurer comme un charretier, on ne sait jamais qui peut nous entendre là-haut.

Jeanne, Paul et Marie apparurent dans l'embrasement de la porte.

— Vous avez entendu ça ? lança Paul.

— Qu'est-ce que ça pouvait être ? bredouilla Jeanne.

— Une explosion ! gémit Marie.

— M'est avis que c'est une roche qui s'est détachée de la colline et s'est fracassée sur le...

Le grand-père n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une lueur aveuglante zébra le ciel.

— Regardez ! cria-t-il. Un boulet chauffé à blanc !

La ressemblance aurait été frappante si la chose qui traversait le ciel n'avait pas été d'un bleu luminescent.

— Pas de cette couleur, répondit Louison. Qu'est-ce que...

Le boulet disparut derrière la colline. Suit immédiatement un bruit sourd qui fit à nouveau sursauter Moussette, ainsi que ses cinq passagers.

— Serait-ce tombé sur la cabane ? se demanda Louis-Jean. C'est dans cette direction en tout cas.

— M'est avis que nous devrions laisser la roulotte ici et nous approcher discrètement du haut de la butte.

Les autres approuvèrent la proposition du grand-père. Celui-ci engagea la jument à prendre le sentier menant à la colline. Après avoir passé le pont sur l'Ouche – la rivière étant parallèle au canal dans ce secteur –, chacun descendit de la charrette. Paul accrocha la longe de Moussette à un tronc d'arbre avant de s'avancer avec les autres sur le chemin en direction de l'évènement. Plus ils se rapprochaient, plus l'envie de savoir se faisait irrépressible. Comme si, outre le phénomène étrange qui s'était produit, quelque force impérieuse les attirait là-bas.

— Vous sentez ça ? demanda Louison. Cette force en vous... et cette puanteur.

Une forte odeur de soufre, poussée par le vent d'est qui mollissait, enveloppait l'atmosphère glaciale désormais plongée dans la pénombre.

À mesure qu'ils approchaient du sommet du coteau, des voix leur parvenaient. Des voix belliqueuses. D'instinct, ils courbèrent l'échine jusqu'à ramper sur le sol une fois parvenus en haut de la colline. Louis-Jean décida de s'aventurer en premier. Les autres, à plat ventre, le virent se tortiller jusqu'au sommet.

Ce qu'il vit lui arracha un murmure : à proximité de la cabane en ruine, deux hommes s'entretuaient près d'une boule bleue phosphorescente de la taille d'une roue directrice de charrette. La boule bleutée et fumante éclairait la scène où un homme plutôt grand martelait le crâne d'un autre agenouillé, à l'aide de ce qui semblait être une pioche. La victime ne luttait pas, et paraissait recevoir les coups sans broncher.

Bien vite, l'homme s'écroula, la tête fracassée par le pic.

Louison, éberlué et atterré par ce spectacle d'une rare violence, fit signe aux siens, d'un geste du bras vers l'arrière, de ne pas approcher. À proximité de la boule, il nota la présence d'un cheval attelé à une charrette bâchée.

L'autre homme regarda sa victime quelques secondes, puis avança vers la charrette. Il en sortit un objet qu'il observa comme s'il en attendait quelque message. Soudain, s'en crier gare, l'individu fit un geste brusque des deux mains jointes vers sa poitrine. Il tituba une poignée de secondes avant de s'écrouler telle une masse sur le sol.

Les yeux écarquillés, Louison fut pris de panique et porta une main à sa bouche pour étouffer un cri d'horreur. Louis, Jeanne, Paul et Marie comprirent immédiatement que quelque chose de grave s'était passé. Ils rampèrent vers lui et découvrirent stupéfaits la conclusion de la scène. Elle n'était guère difficile à comprendre : deux hommes gisaient non loin de la boule. Soit ils s'étaient entretués, soit la boule les avait réduits à néant.

Sous le coup de l'émotion, Louis-Jean leur expliqua en chuchotant ce qui venait de se passer.

— Il s'est laissé faire ? murmura la Dijonnaise. Et l'autre s'est... Oh ! Dieu du ciel !

— Il a mis fin à ses jours... Reconnut son époux.

Chacun se signa. Le suicide était un péché hautement condamnable.



— Crois-tu que l'autre s'est laissé tuer ? dit Jeanne.

— Ça m'en a tout l'air, répondit son père. Il n'a pas bronché quand il lui a mis les coups de pioche.

— Double malédiction, grommela Louis. M'est avis qu'on devrait aller voir cette chose qui brille. Mais que les hommes. Les femmes vous restez là.

— Hors de question ! trancha Marie. Jeanne et moi on vous accompagne.

Louis-Jean approuva la décision de sa femme. Chacun se redressa et ils descendirent avec crainte et prudence le chemin dévalant le flanc de la colline. *Il ne faudrait pas qu'une autre de ces boules nous tombe dessus*, pensaient-ils. Arrivés au pied du coteau, ils avancèrent vers la scène macabre que la boule bleue continuait d'éclairer, avec cependant moins de vigueur.

Ils firent une cinquantaine de mètres sur le sentier et constatèrent sans peine qu'il n'y avait plus rien à faire pour les deux hommes. Le crâne de l'un n'était plus qu'une bouillie, la poitrine de l'autre un gilet de laine ensanglanté. Louis-Jean se risqua tout de même à tâter le pouls des deux hommes à la jugulaire. Il fit non de la tête dans chacun des cas. Les autres membres de la petite famille se rapprochèrent les uns des autres à la vue de ces signes. Louison se redressa et posa une main sur l'épaule de sa femme.

— Il n'y a plus rien à faire pour eux.

La sphère bleue dégageait une chaleur importante. Tous se tournèrent vers elle et choisirent de s'en approcher avec prudence. Dans la bise de février, la température de la boule contrastait fortement. Ils tendirent les mains comme s'ils avaient voulu les réchauffer. L'objet fumant devait frôler les cent degrés.

— Qu'est-ce que cela ? interrogea Louis. Aucun boulet de canon n'est aussi gros. Cette chose m'arrive aux genoux.

Une même idée leur vint à l'esprit. Jeanne la formula :

— Croyez-vous que ce soit l'œuvre du diable ?

— Qui d'autre pourrait pousser deux hommes à mettre fin à leurs jours en même temps ? chuchota Paul.

— M'est avis que nous devrions dégager d'ici au plus vite, marmonna le grand-père. Une telle situation et cette boule ne me disent rien qui vaille.

— Je rejoins votre raisonnement, dit son fils. Déguerpiissons d'ici et laissons les autorités s'occuper de ça. Je ne voudrais pas que nous soyons accusés à tort.

Tous se regardèrent en hochant la tête. Avant de faire demi-tour sur le sentier, ils lorgnèrent du côté de la charrette. *Elle ferait un bon complément à leur roulotte*, se dirent Louison et Marie, *au moins pour faire office de couche aux jumeaux*. Le couple hésita quelques instants. Pouvait-on subtiliser un cheval et une charrette à des cadavres ? Les deux époux se jetèrent un regard interrogatif. Ils n'eurent pas le temps de trancher. Paul les somma de regagner leur roulotte.

C'est alors que les cinq membres de la famille perçurent une voix vibrer sous leur crâne. Une voix métallique et caverneuse. Une voix d'outre-tombe.

— Vous entendez ? gémit Jeanne. Le diable ! Il parle dans ma tête, il m'a appelé par mon nom !

Elle avait plaqué ses mains sur ses oreilles et tremblait de peur. Tous se tournèrent vers la sphère. Elle venait de perdre son intensité lumineuse et la chaleur qu'elle dégageait s'était grandement atténuée.

— Je l'entends aussi ! répondirent son père, son frère et Louis.

— Il m'a aussi appelée Marie.

— Pareil, il connaît mon prénom... dirent les hommes.

La voix grave résonna encore dans leur tête. Ce n'était pas à proprement parler une élocution claire, mais plutôt un chant monocorde et lugubre dont on distinguait le sens intuitivement.

Affolés, ils se regardèrent en ouvrant des yeux remplis d'angoisse. Cette voix venait de la sphère, à n'en pas douter. Ce n'était donc pas le diable qui parlait dans leur tête, mais son œuvre.

— Elle... elle me dit de ne pas avoir de crainte, murmura Jeanne.

— Moi aussi, répondit son père.

— Foutaises ! cria Louis. Il faut détruire ce bousin du démon.

Le patriarche se précipita sur la pioche et amorça un mouvement pour la lever au-dessus de lui. Il fut aussitôt stoppé dans son élan par une force invisible.

— Foutre du diable ! grogna-t-il avant de lâcher le manche de la pioche.

Sitôt l'objet à terre il saisit sa gorge de ses deux mains et se mit à serrer.

— Il s'étrangle ! cria Louis-Jean. Paul, aide-moi !

Les deux hommes se jetèrent sur le grand-père et tentèrent d'écartier ses mains de son cou. Mais la force du vieil homme semblait décuplée. Il fallut que Jeanne et Marie viennent à leur secours pour parvenir à le maîtriser. Huit bras furent nécessaires pour désunir les mains de Louis. À bout de souffle, il s'écroula.

— Elle... elle voulait que... bafouilla-t-il. Elle voulait ma mort ! Ce suppôt de Satan voulait que je me tue...

Jeanne s'agenouilla pour prendre son grand-père dans ses bras. Les trois autres se signèrent avant de se tourner vers la sphère. La voix dans leur tête résonna à nouveau : elle ne leur voulait aucun mal, mais ne pouvait tolérer qu'on lui en fasse. Les deux pauvres malheureux qui avaient mis fin à leurs jours avaient-ils outrepassé la volonté de cette chose ?

Louis reprenait son souffle quand la voix retentit encore.

— Elle veut de l'eau, bredouilla-t-il. Elle veut de l'eau et de l'air purs.

## Chapitre II

### *Futur proche H0, Lyon.*

Les premiers jours d'avril sont plutôt maussades. Comme l'humeur de Catherine. À trente-et-un ans, la jeune femme vit dans l'appartement de ses parents, dans le quartier Saint-Georges, à Lyon. La situation ne lui convient pas vraiment, mais elle n'a pas le choix ; ses moyens financiers ne lui permettent pas de se loger dignement. Si son enfance s'est plutôt bien passée, cela n'a pas été le cas de son adolescence. Dès qu'elle l'a pu – à l'âge légal – elle a quitté l'école et a trouvé du boulot comme femme de ménage auprès d'une agence. Elle travaille essentiellement dans le centre historique du Vieux Lyon où elle remet au propre quelques appartements Airbnb.

Plus vautrée qu'assise dans le canapé du salon, la Lyonnaise regarde une vieille série sur Netflix dont elle connaît par cœur les épisodes et les saisons. Aujourd'hui, elle a mis les sous-titres. Elle ne se sentait pas d'entendre la voix de l'un des personnages de Big Bang Theory – Bernadette – trop criarde et, disons-le, insupportable pour la jeune femme. Cela fait dix-sept ans que Catherine Simonet est misophone. Depuis, elle ne supporte plus la plupart des bruits de bouches, les tics gestuels bruyants, le son que certains objets font quand on les utilise, la friture du froissement d'un paquet de chips, les respirations trop sonores, le tictac du réveil, les manies de langage, les lapements de chat, les borborygmes de digestion, le grincement d'une porte, le clapotage des machines à café...

Dès ses quatorze ans, sa misophonie devient un véritable handicap. Elle évite de prendre ses repas avec ses parents et, quand elle le fait, c'est avec un casque audio sur les oreilles. Cet appareil qui lui permet de couper les sons ambiants sans trop perdre le fil des discussions diffuse la playlist de son iPhone à longueur de journée. Il la coupe aussi du monde, Catherine le sait et le reconnaît. Encore aujourd'hui elle travaille avec, sort avec, s'endort avec, vit avec, fait avec. Son existence est un long combat entre ce qu'elle *voudrait* être et ce qu'elle *peut* être. Il n'y a que dans sa voiture qu'elle se sent bien : une vieille Zoé électrique léguée par son père, silencieuse, confortable et sans « couic couic » détestable. L'examen du permis de conduire a d'ailleurs été pour elle une véritable épreuve. L'inspectrice ponctuant les mots se terminant par des consonnes de « euh », et de « ïche » s'il s'agissait de voyelles. Insupportable ! Catherine s'est retenue tout le trajet de stopper le véhicule, d'en descendre et de planter là son moniteur et cette bonne femme. Elle a tout de même eu son permis, non sans une dernière recommandation de l'inspectrice :

— N'oubliez pas de bien regarder dans le rétroviseur, lui a-t-elle dit. Un accident est vite arrivé.

In-sup-por-ta-ble !

Depuis, Catherine ne fréquente plus personne. Fille unique, elle passe le plus clair de son temps entre son travail et les quatre murs de sa chambre ou le canapé du salon. Son père, Patrick Simonet,

âgé de soixante-dix ans, est sorti faire quelques courses dans la matinée. Sa mère, Manuella, soixante-quatre ans, ne devrait pas tarder à rentrer de sa promenade digestive quotidienne.

Il est presque quatorze heures et Catherine coupe la télé. Dans quinze minutes elle doit se rendre rue du Bœuf pour nettoyer un appartement que des touristes viennent de libérer. Elle relance la playlist de son iPhone et remet son casque. À travers la musique, elle entend la porte d'entrée claquer. Sa mère apparaît dans le hall de l'appartement. Elle accroche son sac au portemanteau, ôte son gilet, va le poser sur le lit dans la chambre parentale attenante à l'entrée et revient dans le salon en saluant sa fille.

— Pas encore au boulot ? s'étonne Manuella.

— Il n'est pas tout à fait deux heures, laisse-moi un peu de répit, répond Catherine en ôtant son casque.

Sa mère se dirige vers la cuisine en traînant les pieds sur le carrelage. Sa fille hausse les yeux au ciel et remet les écouteurs sur ses oreilles. Elle le sait, bon Dieu ! râle-t-elle intérieurement.

— Ton père n'est pas rentré ? dit Manuella en ouvrant machinalement la porte du réfrigérateur.

Elle en sort une assiette dans laquelle elle prend une petite part de tarte aux fraises. Et maintenant elle va encore manger ! pense Catherine.

— Ton père n'est pas rentré ? répète sa mère plus fort.

— Pas encore, répond la jeune femme sans ôter ses écouteurs. Il doit y avoir des embouteillages.

— À cette heure-ci c'est rare, surtout en début de semaine. Je vais aller l'attendre en bas...

— Maman ! Laisse-le arriver, il ne va pas tarder. À quoi bon descendre encore les six étages...

— Tut tut tut ! Ton père n'est plus tout jeune. Il a peut-être besoin d'aide pour monter les courses. Je vais chercher mon gilet et je le rejoins.

Manuella croque un bout de tarte, passe devant sa fille en le mâchant – ce qui exaspère celle-ci – et disparaît dans sa chambre.

Catherine jette un œil à l'horloge de la cuisine. *Deux heures moins cinq*. Il est temps qu'elle y aille. Elle met sa veste type militaire, dégage ses longs cheveux blonds plaqués sur sa nuque d'un geste ample des bras en se regardant dans le cadre miroir du salon. Elle a le visage rond, les yeux noisette, une bouche menue aux lèvres fines. Elle sourit, se trouvant plutôt jolie en ce début d'après-midi. Catherine n'est pas très grande et remplit bien son jean délavé. Devrait-elle se mettre au régime ? Peu importe, pense-t-elle. Personne ne me supporterait de toute façon.

Le psychiatre qui la suit depuis son adolescence n'a jusqu'ici rien pu faire à part lui prescrire un médicament. Car, la misophone anticipe. Elle peut passer une partie de ses journées à songer aux bruits qui pourraient advenir : est-ce que ses parents vont mastiquer sans complexe ce soir (eux qui ne veulent en rien changer leur façon de vivre pour elle) ? L'appartement qu'elle va nettoyer aura-t-il une horloge à la trotteuse bruyante ? Le chat assis à ses côtés va-t-il se mettre à se lécher ? Comment va s'exprimer la serveuse du *fast food* ? Son employeuse de l'agence mâchera-t-elle son chewing-gum quand elle va l'appeler au téléphone demain matin ? Ses obsessions n'ont pas de limite. Le médecin lui fait une ordonnance chaque mois pour un cachet de Sertraridone à prendre au quotidien, sans faute. Un traitement pour schizophrène, a-t-elle remarqué le premier jour en parcourant la posologie. Psychotrope, antipsychotique atypique, neuroleptique de première génération... Ben dis donc ! S'il ne guérit pas sa misophonie, le médicament atténue en tout cas ses crises d'angoisse. Elle en a essayé d'autres, mais seul celui-ci lui convient. Lorsqu'elle avait quatorze ans, la dose était de 25mg. Aujourd'hui, elle n'en trouve plus ailleurs que dans une pharmacie à l'ouest de Lyon. D'autant qu'elle prend désormais du 200mg, la dose maximale autorisée. Comme beaucoup de médicaments de ce genre, l'efficacité est souvent logarithmique : l'effet est impressionnant au début, puis plafonne après quelques mois ou années d'utilisation. Parfois, elle avale un deuxième cachet dans la journée quand elle sent des bouffées de panique ou de colère l'envahir.

Catherine réajuste son casque, prend ses clés posées à l'angle de la table du salon, vérifie que la boîte de Sertraridone se trouve bien dans sa poche et se dirige vers la porte d'entrée. Elle envoie un « à ce soir » à sa mère, sort de l'appartement, referme derrière elle et s'engage dans l'escalier.

C'est alors qu'elle a l'impression d'entendre un cri. Elle quitte son casque, à l'affût du moindre bruit. *Serait-ce encore le bébé des voisins ?* Silence. Prise d'un doute, elle revient vers l'appartement, ouvre la porte d'entrée en appelant sa mère. Il ne faudrait pas qu'elle ait eu un malaise, se dit Catherine. Mais sa mère ne répond pas. La jeune femme entre dans la chambre de ses parents. La

pièce est vide et la fenêtre est grande ouverte. Inquiète, elle s'y penche et découvre horrifiée le corps de sa mère gisant sur le sol six étages plus bas. Prise d'effroi, elle quitte l'appartement en trombe non sans avoir composé le numéro des urgences.

— Allo ! Allo ! répète-elle sans cesse en descendant l'escalier.

Malheureusement, ses appels restent vains ; le standard ne répond pas. Une fois en bas de l'immeuble, elle le contourne à la course pour se retrouver devant la façade nord ? Sa mère gît sur le trottoir. Une flaque de sang s'écoule de sa tête.

— Maman ! crie sa fille. Qu'est-ce que tu as fait !

La jeune femme s'accroupit auprès de Manuella et tâte son pouls à la carotide. Aucun signe de vie. Catherine se met à hurler tout en manipulant à nouveau son téléphone les mains tremblantes. Elle a beau insister, les urgences ne répondent pas. Soudain, elle entend des cris, plusieurs, tout autour du quartier Saint-Georges. Elle lève la tête et aperçoit, au dernier étage de l'immeuble d'en face, un homme qui se jette par la fenêtre. Saisie d'effroi, elle pousse un cri d'horreur. Un étage plus bas, c'est au tour d'une femme de se défenestrer, puis une autre dans l'immeuble voisin. Un homme fait de même depuis l'immeuble où habitent les Simonet et s'écrase à dix mètres d'elle, suivi de trois autres depuis le bâtiment de l'autre côté de la place... Catherine ne sait plus où donner de la tête. Ce sont bientôt des dizaines de personnes qui se jettent par les fenêtres. Elle se redresse et fait quelques pas jusqu'à l'angle de l'immeuble avant d'apercevoir une foule hagarde se dirigeant vers la passerelle Saint-Georges. Il y a plusieurs centaines de personnes. Les unes après les autres, elles escaladent les barrières du pont piétonnier surplombant l'affluent du Rhône. La jeune femme n'a pas le temps de réaliser ce qui se passe que déjà les individus plongent tête la première dans la rivière. Les deux mains sur la bouche, Catherine se met à hurler.

Une voiture déboule au loin sur le quai Tilsitt de l'autre côté de la Saône. La trentenaire se dit que l'engin doit dépasser les cent cinquante kilomètres par heure. Elle tourne la tête : une autre auto vient de sortir de la rue Sala, s'engage en sens inverse sur le quai et accélère jusqu'à atteindre la même vitesse. Les deux véhicules se percutent de plein fouet. Les conducteurs ont dû mourir sur le coup, réalise Catherine. Bientôt, plus près d'elle sur le quai Fulchiron, ce sont quatre voitures qui se projettent à toute allure sur les arbres ou contre l'angle des immeubles. La jeune femme n'a pas le temps de reprendre ses esprits que cinq coups de feu retentissent dans le quartier à quelques secondes d'intervalle. Le dernier a claqué très fort. Elle se dit que le son vient de la rue Mouton. Elle court sur une centaine de mètres et découvre un homme allongé au sol, un pistolet à la main.

En moins de dix minutes, la situation est devenue apocalyptique.

Son père. Est-il rentré ? s'interroge la jeune femme. Les jambes flageolantes, elle essaie de courir du mieux qu'elle peut vers l'entrée de son immeuble. Une fois dans le hall, elle emprunte l'escalier qui mène au sous-sol. Après les scènes auxquelles elle vient d'assister, une angoisse terrible l'assailit. Sa crainte grandit encore quand elle surgit dans le parking souterrain. Il y a toujours l'alignement habituel de véhicules, mais derrière l'un d'eux un sac de courses a été déversé sur le sol. Catherine reconnaît la Citroën familiale garée à côté de sa Zoé. Elle se précipite et découvre le corps inanimé de son père un sac en plastique noué sur la tête. Désespérée autant qu'affolée elle s'agenouille auprès du cadavre et s'allonge dessus. Durant de longues minutes, elle est en proie à une crise de larmes incontrôlable. Elle crie, hurle, frappe la poitrine de son père, se relève et donne des coups de pieds dans la portière de la voiture, tourne en rond en s'époumonant...

C'est finalement épuisée et à bout de souffle qu'elle décide de remonter dans l'appartement. Ses jambes la soutiennent à peine. Elle choisit de prendre l'ascenseur. Lorsqu'il s'ouvre, un cadavre. Une femme est couchée sur le sol de la cabine, les veines des deux poignets sectionnées jusqu'à l'os par un canif posé là. Catherine ne réagit pas. Elle s'accroche à la rampe et grimpe à grand-peine les six étages dans un état second. Lorsqu'elle parvient enfin à l'appartement, elle remet son casque sur ses oreilles, se jette sur le canapé, prend le chat qui y dormait dans ses bras et se met à sangloter. Elle tremble.

La jeune femme ne sait pas vraiment combien de minutes se sont écoulées depuis que sa mère s'est balancée par la fenêtre. Elle ne veut pas savoir. Elle veut juste que tout cela s'arrête et que tout redevienne comme avant. Elle doit faire un horrible cauchemar, elle va se réveiller. Le chat s'échappe de son emprise et file dans la buanderie pour manger ses croquettes. Catherine se met à fixer l'écran de la télé. *Et si c'était réel...* Veut-elle vraiment savoir ? Le doit-elle ? Elle se lève et rejoint l'évier de

la cuisine, se remplit un verre d'eau, sort la boîte de Sertraridone de la poche de sa veste et en avale deux comprimés.

Il lui semble soudain que la musique dans ses écouteurs a changé de tonalité. Du moins ce passage n'est pas comme à l'ordinaire. Elle fait « pause » sur son smartphone et s'apprête à relancer le morceau pour vérifier quand elle s'aperçoit que le son étrange est dans sa tête. Elle quitte son casque. La mélodie bizarre est toujours là, similaire à des acouphènes. On dirait un chant... pense-t-elle. Un chant lugubre, où se mêlent des milliers de mots incompréhensibles issus d'une seule et même voix. Elle enfonce ses deux auriculaires dans ses oreilles et les secoue avec force pour tenter de recouvrer une audition normale, mais rien n'y fait, la multitude de voix identiques fredonne toujours sous son crâne. Catherine ne comprend aucun des mots, pourtant elle finit par en saisir le sens de façon intuitive. Il est question de destruction et de suicide, d'obligation et d'évidence aussi. Comme si la chose à l'origine de ces sons imposait à ses auditeurs de mettre fin à leurs jours sans discussion possible, sans que cela paraisse invraisemblable.

— Les autres ont-ils entendu ce message ? se demande Catherine à haute voix.

Elle décide de regarder l'horloge. Quinze heures. Cela fait un peu plus de soixante minutes que le drame a commencé. Elle se dirige vers la baie vitrée du salon. En contrebas, les quais sont jonchés de cadavres et de véhicules encastrés dans les bâtiments. Des milliers de corps flottent sur la Saône ou gisent sur une partie des balcons qu'elle distingue au loin de l'autre côté de la rivière. Les 400mg de Sertraridone qu'elle vient d'avaler doivent commencer à agir, car elle se sent étrangement calme. En réalité, son cerveau est en train de disjoncter. Le regard vide, Catherine revient s'asseoir sur le canapé. Elle se dit qu'il est temps qu'elle sache. D'un geste, elle saisit la télécommande et allume la télé.

Après avoir quitté Netflix, elle lance une chaîne d'info. Ce qu'elle voit lui tire un cri de frayeur. La caméra du studio doit être tombée au sol, mais continue de tourner en direct. Sur l'image en diagonale, on voit une corbeille à papier et des pages froissées sur le lino. Le présentateur du JT est allongé par terre, un sac-poubelle noir fiché sur la tête.

Le calme apparent de la jeune femme se mue dans l'instant en fébrilité. Elle se met à zapper comme une folle, passant en revue les chaînes d'information du monde entier auxquelles elle a accès avec l'abonnement familial. Partout les mêmes plans de présentateurs ou présentatrices qui ont mis fin à leurs jours et se trouvent toujours à l'antenne avec, parfois, des images tournant en boucle sur une partie de l'écran : d'autres scènes de chaos, filmées par des journalistes certainement morts à cette heure. Les secouristes que l'on voit sur les images sont-ils toujours en vie ? se demande Catherine. Elle saisit son iPhone et compose le numéro des urgences : « ...nous allons donner suite à votre appel... » Au bout de cinq minutes, elle décide d'appeler la gendarmerie. Même type de message. Rageuse, elle compose plusieurs numéros de son répertoire, mais personne ne répond. Affolée, elle lance Facebook et constate qu'aucune publication n'a été postée depuis une heure. Elle va sur Twitter : constat identique.

Elle se précipite vers la baie vitrée, sort sur le balcon et se met à hurler sans discontinuer jusqu'à perdre sa voix. Un silence macabre lui répond. *Ce n'est pas possible que tout le monde soit mort !* Les mains crispées sur la rambarde du balcon, la jeune femme plie les genoux et tente de ravalier la boule d'angoisse qui fait pression dans sa gorge. Elle sent qu'elle va se mettre à vomir, quand soudain :

— Ohé !

L'appel est lointain.

Trépidant de stress, Catherine se redresse et tourne sur elle-même dans tous les sens pour localiser son origine.

— Ého ! Je suis ici ! fait la voix.

Ça vient de l'est, réalise la trentenaire. Finalement, elle aperçoit de l'autre côté de la Saône, au troisième étage d'un immeuble situé à deux cents mètres du sien, un homme qui agite les bras dans sa direction.